DU

THÉATRE CHINOIS.

C'est Voltaire qui, le premier, a fait connaître l'existence du théâtre chinois, en puisant le sujet ou plutôt l'idée de son *Orphelin* dans un drame incomplètement traduit par le père Prémare et publié par le père Duhalde. A cela près, les missionnaires ne se sont point occupés de cette portion curieuse d'une littérature dans laquelle ce qui ne pouvait servir leurs desseins, n'intéressait malheureusement pas assez leur curiosité. Depuis, M. Davis, établi à Canton, a publié en anglais deux pièces chinoises, mais sans s'astreindre beaucoup plus rigoureusement que le père Prémare à une complète exactitude, et bien souvent sans traduire les morceaux versifiés et chantés qui sont entremêlés avec le dialogue, morceaux qui, au dire des critiques chinois, forment la principale beauté de ce genre d'ouvrages. Ceux qui se dispensaient de cette partie de leur tâche, incomparablement la plus difficile, alléguaient l'impossibilité de comprendre les allusions fréquentes de la poésie chinoise à des faits, des usages, des superstitions que nous ignorons, et trouvaient d'excellentes raisons pour ne pas regretter ce qu'ils n'avaient pu traduire; mais cette impossibilité prétendue et ces raisons suspectes n'ont point empêché un de nos compatriotes de faire, à Paris, sans autres secours que son étonnante connaissance de la langue, ce que M. Davis n'avait pas cru devoir tenter. M. Stanislas Julien, le premier, a publié un drame chinois traduit dans son entier, la partie poétique aussi bien que le

dialogue en prose. Il a en outre retraduit l'*Orphelin de Tchao*, en y joignant les passages en vers, supprimés par le père Prémare. Enfin, un de ses élèves les plus distingués, M. Bazin aîné, vient de publier un volume qui ne contient pas moins de quatre ouvrages dramatiques choisis dans des genres différens. On possède donc maintenant huit pièces chinoises, dont six exactement traduites, et l'on peut commencer à se faire une idée du théâtre de cette nation singulière, qu'on a coutume d'oublier dans les systèmes et les formules d'histoire universelle; quantité qu'on peut négliger en effet, car il ne s'agit que de quarante siècles et de trois cents millions d'hommes; exception sans importance, car ce n'est après tout que la moitié de l'humanité civilisée.

Le genre dramatique est particulièrement propre à faire connaître l'état moral et social d'un temps ou d'un peuple; il échappe mieux que tout autre au principal inconvénient des littératures vieillies, aux caprices de l'individualité. Quand on compose une pièce de vers, on peut jusqu'à un certain point se soustraire à l'action de son siècle et peindre d'après sa fantaisie un monde imaginaire et parfois exceptionnel; mais ce que beaucoup d'hommes réunis doivent voir ensemble est nécessairement accommodé à leur manière de sentir. L'auteur dramatique et le public sont en présence, en contact; le second agit sur le premier, comme l'auditoire agit sur l'orateur. Aussi la littérature dramatique est-elle l'expression la plus fidèle des sociétés avancées, de même que l'épopée est celle des sociétés primitives. L'humanité, à son premier âge, se mire dans le paisible océan de la légende; plus tard elle se réfléchit dans le torrent troublé du drame.

En attendant qu'on puisse librement visiter la Chine, un des meilleurs moyens de la connaître, c'est d'étudier son théâtre. Des ouvrages composés par les Chinois et pour eux ne peuvent nous tromper sur leur compte; le portrait dans lequel ils se reconnaissent doit être ressemblant.

Un inconvénient et aussi un avantage du théâtre chinois, c'est d'être en dehors de la littérature classique; de là résulte qu'il en est très rarement question dans les ouvrages historiques, si abondans en détails littéraires d'une autre nature. Tandis que des pages nombreuses sont consacrées au moindre commentaire des Kings, à peine fait-on une mention rapide des pièces de théâtre et des romans. Mais aussi ces compositions ont pour nous le mérite d'avoir échappé au moule d'uniformité pédantesque dans lequel a été jetée la portion la plus considérable de la littérature chinoise. Les doctes dédaignent

des ouvrages qui sont écrits comme on parle; mais ce n'est pas pour nous une raison de les mépriser. Un savant du XVe siècle se serait gardé de citer les *soties* populaires de son temps, et combien de volumes de scolastique ne donnerions-nous pas cependant pour la farce de *l'Avocat Patelin !*

Les Chinois ont la passion du théâtre; les représentations dramatiques font partie de toutes les fêtes, de tous les divertissemens. La réception des ambassadeurs est accompagnée de scènes exécutées sur le théâtre impérial. La ville seule de Péking compte, pendant que la cour y réside, sept cents troupes d'acteurs : chacune est composée de huit ou dix personnes soumises au directeur, et presque ses esclaves. Les particuliers opulens font jouer des pièces devant eux pendant leurs repas, comme le faisaient les Romains dans les derniers temps de l'empire. Ceux qui sont moins riches se cotisent, dans chaque quartier, pour avoir deux fois par an une sorte de théâtre public qui dure six ou huit jours. Enfin, cette population misérable, qui vit sur les fleuves et n'a pas de domicile terrestre, forme dans son sein des comédiens et a son théâtre flottant. Cette passion si vive et si universelle pour les plaisirs de la scène est le signe d'une civilisation très avancée et très répandue; ces plaisirs sont des plaisirs raffinés que les peuples barbares ne sont pas capables de goûter, et qui restent les derniers aux peuples déchus.

Partout l'art dramatique a commencé par des troupes ambulantes, depuis le chariot de Thespis jusqu'aux pèlerins qui jouaient les mystères. Le moment où les acteurs deviennent sédentaires, où un local leur est attribué, est un moment décisif dans leur existence. Le théâtre commence véritablement quand il cesse d'être errant et mobile pour devenir stable et fixé. Alors seulement il y a une scène; avant, il n'y a que des tréteaux.

Le drame chinois, il faut l'avouer, en est encore à cette première période. Il n'existe pas en Chine de *salle de spectacle;* pourtant l'empereur a un théâtre dans son palais; mais, comme on pense, il n'est point public, il est destiné seulement aux représentations qui ont lieu en présence du souverain pendant les festins et les audiences. Ce théâtre fait partie de la décoration et du mobilier impérial.

Toutes les troupes d'acteurs courent donc le pays (1), s'arrêtant

(1) Dans le fragment du *San-koue-tchi*, roman historique chinois, traduit par M. Julien, il est dit (page 147) d'une jeune fille que dès son enfance elle avait été admise parmi les comédiennes du ministre Wang-yun. Cela donnerait l'idée que le ministre avait une troupe de comédiens à lui. Mais peut-être comédienne est ici pour danseuse, chanteuse, et n'indique pas précisément une actrice dramatique.

là où elles espèrent faire quelque profit. Les unes pénètrent dans les maisons des riches, et sont admises à y faire preuve de leurs talens, pendant ou après le repas. Le chef des comédiens vient s'agenouiller devant le maître de la maison, et lui présente la liste des personnages de la pièce qu'on va jouer, de peur que le nom d'un brigand ou d'un niais ne se trouve être le même que celui d'un des convives; auquel cas, la pièce est remplacée par une autre. L'urbanité chinoise est prévoyante, et pense à prévenir toutes les circonstances qui pourraient blesser un hôte. Ou bien la troupe s'établit sur une place publique : le théâtre est tôt dressé; quelques planches posées sur des poteaux de bambou, quelques rideaux de coton en guise de coulisse, il n'en faut pas davantage pour assembler un grand nombre de spectateurs et former un parterre en plein vent.

On trouve donc chez les Chinois ce que M. Magnin appelle un théâtre aristocratique et un théâtre populaire. Le Hollandais Van-Braam parle de la différence de ces deux théâtres. Les pièces qui ont la première de ces destinations sont plus touchantes, plus sentimentales; les autres, plus grossières et plus bouffonnes. La musique est, dans un cas, pleine de douceur, et, dans l'autre, ce n'est qu'un tintamare effroyable et discordant. Quant au théâtre hiératique ou sacerdotal, nous n'en voyons pas trace; c'est qu'il n'y a pas en Chine de religion de l'état et de clergé véritable.

M. Medhurst (1) a bien vu dans le Chan-tung un théâtre adossé à un temple bouddhique; mais cette association ne tenait à aucune intention religieuse; car les temples servent fréquemment aux réunions des magistrats, et même font l'office d'auberges ou de caravanserais, pour loger les voyageurs.

L'origine du drame populaire doit remonter à une très haute antiquité. Les comédiens furent chassés de l'empire, dit l'histoire chinoise, dans le XVIII[e] siècle avant Jésus-Christ. Dans le discours d'un ministre célèbre, sous la dynastie des Tcheou (de 1112 à 249), se trouvent ces paroles : « Le roi sait gouverner, quand il laisse aux poètes la liberté de faire des vers, qu'il permet à la *populace de jouer des pièces,* aux historiens de dire la vérité, aux ministres de donner des avis, aux pauvres de murmurer et de payer l'impôt, aux étudians de répéter tout haut leurs leçons, aux peuples de parler politique, et aux vieillards de trouver à tout des inconvéniens. »

Voilà donc, à cette époque reculée, la liberté de la scène populaire

(1) *China*, pag. 401.

recommandée aux souverains et rangée parmi les droits et franchises que l'usage assure parfois aux sujets d'un état despotique, la liberté des avis, des murmures et des chansons.

Il paraît qu'une rénovation s'opéra, dans l'art dramatique, au VIIe siècle de notre ère, sous la glorieuse dynastie des Thang, l'âge d'or, l'ère classique de la poésie chinoise. L'empereur Hiouen-hong, qui avait créé dans son palais une académie de musique, et donnait lui-même des leçons aux trois cents élèves qui la composaient, fit exécuter en sa présence des pièces appelées *yo-kio* par des musiciens des pays barbares, c'est-à-dire étrangers. Serait-il trop téméraire de voir dans les *yo-kio* les *nakyas*, drames de l'Inde? L'altération du nom indien n'offre rien d'extraordinaire. Les Chinois de Canton ont bien fait *pidgeon* du mot anglais *business* (1). Mais ce que nous connaissons du théâtre indien est trop différent du théâtre chinois pour qu'on puisse admettre une influence considérable du premier sur le second. Si cette influence a existé, elle a dû se borner à la portion musicale des pièces; car la musique fait partie intégrante des drames chinois. Dans ces drames, l'air de chaque morceau chanté est indiqué avec soin. Les Chinois attachent une grande importance à cet art; pour eux, il est lié à la morale et à la politique, et, sous l'empereur Chun, vingt siècles avant Jésus-Christ, il y avait déjà un surintendant de la musique.

Les acteurs ont toujours été classés avec les chanteurs, et aussi avec les bouffons, les faiseurs de tours. C'est exactement l'acception complexe du mot *histriones*, au temps de la décadence latine. Dans toutes les relations des voyageurs, les plaisirs de la scène sont associés à des amusemens plus grossiers, aux bouffonneries des mimes et aux tours d'adresse des bateleurs. Pendant les audiences que l'empereur donne aux ambassadeurs étrangers, ces sortes de divertissemens ont lieu simultanément; ce qui montre le peu d'estime qu'on fait de l'art dramatique.

Et il ne s'agit pas ici des pièces écrites pour la rue, il s'agit du spectacle de la cour, par conséquent de tout ce qu'il y a de plus relevé dans l'art. Il faut donc reconnaître que le théâtre est peu estimé à la Chine. Les philosophes se sont prononcés contre lui à diverses époques, comme Rousseau a écrit sa lettre sur les spectacles, et avec le même succès.

La condition des comédiennes est assimilée par la loi à celle des

(1) *Fauqui in China*, tom. II, pag. 295.

courtisanes. Du reste, depuis que l'empereur Kien-long a pris pour épouse du second rang une artiste, tous les rôles de femme sont remplis par des hommes, comme ils l'étaient dans l'antiquité, et comme ils le furent sur le théâtre anglais jusqu'en 1660, quarante-quatre ans après la mort de Shakspeare.

On cite, parmi les traits qui déshonorèrent l'empereur Tchoang-song, au xe siècle, d'avoir donné sa confiance à un acteur nommé King-tsin, qui était *son œil et son oreille*, et auquel les plus grands mandarins cédaient la place en présence du prince.

Les renseignemens que nous possédons sur le théâtre chinois semblent donc assez contradictoires. Il est évident d'abord que le théâtre en Chine est frappé d'une sorte de défaveur par la classe dominante, celle qui tient la place qu'occupent ailleurs l'aristocratie et le clergé, et qui est en même temps toute l'*administration*, la classe des lettrés. Cependant ce sont des lettrés qui ont écrit les pièces jusqu'ici traduites. Quelques-unes, qui ne le sont pas encore, le *Pi-pa-ki* et le *Si-siang-ki*, passent pour des chefs-d'œuvre d'élégance, et font les délices des esprits cultivés.

Peut-être ces assertions diverses se restreignent seulement, au lieu de se contredire. En attendant des documens plus complets sur le théâtre chinois, il faut recueillir et noter tout ce que nous en pouvons connaître; il faut surtout se garder de supprimer un fait qu'un autre paraît exclure. Une étude attentive peut concilier deux dépositions qui ne s'accordent pas. Il n'est pas permis de simplifier un procès en supprimant un des témoignages.

Du reste, on ne doit pas confondre des pièces telles que celles qui ont été traduites, dont le ton est décent, le sujet grave et souvent pathétique, qui sont entremêlées de morceaux en vers, récités ou chantés, et qui décèlent dans les auteurs une certaine connaissance de l'histoire, de la philosophie, de la poésie chinoises, avec les pantomimes grossières, les bouffonneries grotesques dont plusieurs voyageurs ont été témoins. Les huit pièces traduites sont toutes tirées d'une collection considérable, formée sous la dynastie mongole des Youen. On sait que l'art dramatique a été cultivé sous cette dynastie par des hommes instruits, car on possède la liste de quatre-vingt-un lettrés, auteurs de quatre cent quarante-huit pièces de théâtre. Il faut y joindre les onze pièces composées par quatre courtisanes célèbres, car M. Bazin nous apprend, dans sa préface, que les *courtisanes savantes* doivent connaître la musique vocale, la danse, la flûte, la guitare, l'*histoire* et la *philosophie*. La seconde pièce, traduite par

M. Bazin, qui est l'œuvre de la fameuse Tchang-koue-pin, n'est pas d'un ton moins relevé que celles qui ont été composées par des lettrés, et la morale n'en est pas moins pure.

Ainsi, ce qu'on trouve dans les récits des voyageurs s'applique souvent à un autre ordre de divertissemens scéniques, dont il faut indiquer ici l'existence et dire un mot pour compléter le tableau du théâtre chinois, auquel n'appartiennent pas seulement les pièces plus régulières dont nous parlerons, mais encore toutes sortes de représentations bizarres et de pantomimes souvent monstrueuses.

Ainsi, pour fêter la naissance de l'empereur, la terre et l'océan parurent sur la scène : l'un et l'autre avaient pour cortége divers produits terrestres ou marins, des baleines, des dauphins, des rochers, etc. Ces singuliers personnages étaient représentés par des acteurs déguisés de manière à produire cette singulière illusion. Après un grand nombre d'évolutions, une baleine vint se placer en face de la loge impériale et vomit plusieurs tonnes d'eau sur le théâtre. L'idée était plus bizarre qu'ingénieuse. Ce genre de divertissement suppose une certaine habileté dans les procédés mécaniques. Un drame muet, encore plus curieux, offrit la mise en scène d'une éclipse selon les idées chinoises, c'est-à-dire de la lutte de la lune et du grand dragon.

Ces représentations, dans lesquelles l'art du machiniste tient lieu d'art dramatique, rappellent des divertissemens analogues exécutés aussi avec un grand appareil de machines, vers la fin du moyen-âge et principalement au XVe siècle, à la cour opulente du duc de Bourgogne.

Mais laissons ce drame pour les yeux, laissons les bouffonneries obscènes, les monstruosités incohérentes de certaines pièces populaires, comme celle que vit jouer M. de Guignes, et dans laquelle, selon ses expressions, l'héroïne *devient grosse et accouche sur la scène*, et disons quelques mots des conditions et des principaux caractères de l'art dramatique en Chine, tel qu'il s'offre à nous dans les divers ouvrages que nous allons successivement examiner.

Cet art est très peu savant; les personnages déclinent leurs noms et leur profession en paraissant sur le théâtre, et chaque fois qu'ils entrent en scène, ils reproduisent dans les mêmes termes ce fastidieux protocole. On ne saurait comparer à ce système grossier d'exposition, constamment employé par les dramaturges chinois, les exemples assez rares dans la scène antique auxquels Boileau a fait allusion dans deux vers célèbres :

J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste ou bien Agamemnon.

Si, dans quelques prologues d'Euripide, le personnage qui expose le sujet se désigne ainsi lui-même, c'est un moyen extraordinaire employé pour rappeler au spectateur les évènemens de l'avant-scène, c'est une préface parlée, et voilà tout. Du reste, rien de pareil ne se reproduit dans le courant de l'action, tandis que, dans les pièces chinoises, cette répétition a lieu plusieurs fois pour chaque rôle. Il faut, pour trouver quelque chose d'approchant, descendre jusqu'aux mystères du moyen-âge, et encore une telle désignation de l'histoire, du caractère, des projets d'un personnage par lui-même, est loin d'y être aussi habituelle et aussi imperturbablement monotone. Cette circonstance seule montre que l'art de la contexture dramatique en est encore à un degré de simplicité tout élémentaire : ce qui n'empêche point qu'on ne trouve, surtout dans la partie chantée, des recherches poétiques qui semblent appartenir à une époque avancée du drame. C'est le propre des Chinois en toute chose d'en être restés au terme promptement atteint d'un développement très ancien, et en même temps de raffiner laborieusement et bizarrement sur ce fond primitif. Il en est ainsi de leur écriture, de leur morale, de toute leur littérature; c'est toujours sur un motif très simple une variation très compliquée. On retrouve, dans tout ce qu'ils font, le contourné à côté du naïf, le vieillard à côté de l'enfant.

Sous un rapport, l'âge de la scène chinoise correspond à celui de la scène anglaise au temps où parut Shakspeare. M. G. de Schlegel assure que les pièces de Shakspeare furent jouées sans décoration. Dans *Macbeth*, pour indiquer la présence d'une forêt, on se servait d'une planche sur laquelle était écrit le mot *forêt;* et à côté de cette pauvreté, ou plutôt de cette absence de décorations, les costumes, s'ils n'étaient bien exacts, étaient variés et splendides. Il paraît qu'il en est de même en Chine. Nous n'y voyons rien qui ressemble à des coulisses. Selon M. Davis, quand il s'agit d'escalader un rempart, trois soldats se couchent l'un sur l'autre pour figurer un rempart; et d'un autre côté, plusieurs voyageurs, entre autres l'ambassadeur russe Branden Yves, en 1632, ont été très frappés de la richesse des costumes. Cette combinaison n'est peut-être pas aussi défavorable qu'il semble à l'art et au plaisir dramatique; l'imagination s'arrange assez bien de cette absence de réalité matérielle, qui la gêne et la distrait peut-

être moins que l'art du machiniste toujours imparfait et jamais complètement déguisé; et les yeux sont amusés par la pompe et l'éclat des vêtemens. Il va sans dire que l'analogie que je remarque ici ne s'applique qu'à la mise en scène et non à l'œuvre dramatique elle-même; il n'y a pas de Shakspeare à la Chine.

L'unité de temps est aussi intrépidement violée que dans les pièces espagnoles. L'*Orphelin de Tchao* est emporté au premier acte dans une boîte à médicamens, et au dernier il est devenu un jeune guerrier vengeur de son père. L'unité de lieu n'est pas beaucoup plus respectée; les auteurs y suppléent en faisant dire au personnage : « Je vais dans tel endroit.... » et au bout d'un moment : « Me voici arrivé dans tel endroit. » Quelquefois il enfourche un bâton et fait claquer un fouet pour compléter l'illusion.

On est assez surpris de retrouver à l'autre bout du monde certaines habitudes de notre scène. Telle est la division en cinq actes; elle semblait si arbitraire à un critique allemand, qu'il prétendait qu'Horace avait écrit le vers de l'*Art poétique* où il défend de dépasser le chiffre cinq dans le nombre des actes,

Quinto ne sit productior actu,

pour se moquer des Pisons auxquels son épître est adressée. Cependant cette division doit être fondée en raison, puisqu'elle est si générale, puisque *Hamlet, Gœtz de Berlichingen*, les drames chinois, ont été distribués en cinq actes, aussi bien qu'*Athalie* et le *Misanthrope*. Du reste, le nombre cinq est particulièrement usuel à la Chine, où l'on compte cinq élémens au lieu de quatre.

Le rideau se baisse après chaque acte et se lève l'acte suivant. C'est encore comme chez nous; tandis que sur les théâtres grecs et romains l'on baissait le rideau au commencement et on le levait à la fin de la pièce. Il est certains ouvrages dramatiques dont la représentation dure plusieurs jours. M. Julien possède une collection d'ouvrages de cette étendue. Ce qui caractérise réellement le drame chinois, ce qui lui donne une physionomie particulière, c'est qu'il offre un mélange de prose et de vers : la première parlée, les seconds chantés; la première reproduisant, dans le langage le plus simple, le ton de la conversation familière; les seconds, écrits dans un style très soigné, très fleuri, très prétentieux, effusions toutes lyriques qui alternent et contrastent avec le dialogue dramatique. C'est la structure de notre opéra-comique et de notre vaudeville appliquée à des sujets de tous genres; mais le but et l'effet de ces morceaux lyriques sont bien diffé-

rens de nos duos ou de nos couplets. Quelquefois ces morceaux sont remplacés par des tirades déclamées qui sont également composées dans ce style figuré plein de métaphores convenues et d'allusions poétiques dont l'auditoire a le secret, ce qu'on appelle le style orné (*wen tchang*). Toute cette portion poétique de la pièce est là pour satisfaire à un besoin de l'imagination humaine qui se fait sentir de différentes manières dans la poésie dramatique de tous les peuples.

L'homme ne peut se contenter du simple spectacle des faits qui s'accomplissent devant ses yeux, il a besoin que l'émotion poétique que ces faits éveillent en lui soit exprimée; il a besoin que les sentimens de terreur, de pitié, de tendresse, que les évènemens représentés suscitent dans son ame, trouvent en dehors de lui et dans le drame même un écho lyrique. Ce besoin était admirablement satisfait chez les Grecs par le *chœur* tragique, dont ce n'était pas, au reste, le seul emploi et l'unique avantage. Après avoir entendu les plaintes, les menaces, les altercations des personnages; après avoir vu quelques terribles catastrophes se préparer ou fondre sur la tête d'un héros, le spectateur, intérieurement agité, trouvait dans le chœur comme une voix harmonieuse qui calmait son trouble en l'exprimant, ou répondait par des paroles de haute modération et de divine sagesse à ses terrestres inquiétudes. L'absence du chœur chez les modernes les a forcés de chercher à leur insu d'autres moyens moins parfaits d'atteindre au même but, de reposer par des effusions lyriques l'ame que la réalité dramatique, si elle lui était présentée sans mélange et sans intervalle, finirait par écraser. Cette nécessité de l'art, qui est une nécessité de notre nature, a produit les morceaux en vers *cultos* jetés au milieu de l'action impétueuse et précipitée de la comédie espagnole, comme des lieux de repos et de délassement, comme, au-dessus de la plaine poudreuse et brûlante, la cîme fraîche et sereine d'une *sierra nevada*. Nos tirades, nos récits tant attaqués sont nés également de ce besoin qu'a l'imagination, ébranlée par le spectacle des évènemens tragiques, de prendre son essor et de planer quelque temps au-dessus d'eux avant d'y retomber. Les digressions hardies, les saillies excentriques de la pensée qui, dans Shakespare, se mêlent à la simplicité du dialogue, proviennènt du même principe. En résumé, on ne peut exclure l'élément lyrique du drame. Il y pénètre toujours par quelque endroit. Racine et Shakspeare, l'un avec une habileté infinie, l'autre avec une hardiesse souvent heureuse, l'ont pétri et fondu dans la substance même du dialogue. Les Grecs lui donnaient une place à part. Les Chinois (qu'on entende bien ma pensée, et qu'on

ne me prête pas le blasphème d'une absurde comparaison), les Chinois font, *sous ce rapport*, comme les Grecs.

Dans tous les momens où un des personnage est en proie à une émotion quelconque, il chante. Chacun d'eux fait à son tour l'office lyrique du chœur et exprime dans une poésie qui, du reste, ne ressemble point à celle de Sophocle, les sentimens que la situation fait naître dans son ame ou dans l'ame du spectateur. Ces morceaux sont évidemment l'œuvre de prédilection des poètes et du public chinois. Ils se détachent sur le fond uni du dialogue, comme sur une simple toile une broderie coquette, comme sur un pâle récitatif un brillant air de *bravura*.

Le théâtre chinois, de même que la vieille comédie latine et la moderne comédie italienne, possède un certain nombre de types dont il existe une nomenclature très détaillée.

Ces notions générales étant posées, parcourons rapidement les diverses pièces chinoises jusqu'ici traduites, en commençant par les deux qu'on peut rapporter à la tragédie historique, *l'Orphelin de Tchao* et *la Tristesse du palais de Han*.

L'évènement qui forme le sujet de la première de ces pièces est raconté par le célèbre historien Sé-ma-tsien. Il s'agit de la destruction d'une famille féodale puissante, tentée par la haine d'un ministre pervers, et prévenue par le dévouement de deux hommes généreux, qui sacrifient l'un sa vie, l'autre son propre fils, pour sauver l'unique rejeton des Tchao.

Tchao-so, sentant bien qu'il va succomber à la haine de son ennemi, le *ministre de la guerre* Tou-an-kou, dit à sa femme : « Princesse, écoutez mes dernières volontés. Vous êtes maintenant enceinte; si vous accouchez d'une fille, je n'ai rien à vous dire : mais si c'est un fils, je lui donne dans votre sein un nom d'enfant, je le nomme l'orphelin de la famille de Tchao, afin que, devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère. » La princesse, après la mort de son mari, met au monde cet enfant, destiné à perpétuer et à venger sa famille. Mais Tou-an-kou, qui veut la détruire et qui a fait exterminer les trois cents personnes qui la composaient, tient la princesse captive et se prépare à immoler son fils. Un pauvre médecin, attaché à la maison de Tchao, entreprend de le sauver. Il le cache dans une boîte, parmi des simples, et parvient à l'emporter ainsi, grace à la connivence de l'officier préposé à la garde du palais, et qui, placé entre sa consigne et l'envie de sauver l'orphelin, ne se tire d'embarras qu'en se brisant la tête contre un cannellier. Puis Tching-ing,

c'est le nom du médecin, va trouver un vieillard, autrefois ministre, et qui vit retiré à la campagne. Tching-ing lui fait part de son plan héroïque : « J'ai un fils au berceau; vous m'irez dénoncer, vous direz que j'ai caché l'orphelin de Tchao; mon fils et moi nous périrons; vous élèverez l'orphelin, afin que, quand il sera grand, il venge sa famille. »

A cela le vieux ministre répond :

« Il faut bien vingt ans encore pour que cet enfant puisse venger ses parens. Avec vingt ans de plus vous en aurez soixante-cinq, et moi, avec vingt ans de plus j'en aurai quatre-vingt-dix. A cette époque je serai mort depuis long-temps; comment pourrai-je lui apprendre à venger la mort de la famille de Tchao? »

Et d'après ce calcul froidement fait, le vieillard dit au médecin : « C'est moi qu'il faut que vous alliez dénoncer comme celui qui a caché la jeune victime. » Au bout de vingt ans, le barbare Tou-an-kou vit encore. Il a adopté l'orphelin, qu'il croit le fils du médecin Tching-ing. Mais celui-ci, avant de mourir, veut apprendre au prince ce qu'il est et ce qu'il doit faire pour venger les siens. La scène dans laquelle l'orphelin, qui se croit le fils du médecin, est instruit de sa propre histoire, est d'une conception très dramatique.

Après avoir, par quelques paroles sombres et entrecoupées, éveillé la curiosité de celui qu'il appelle son fils, Tching-ing se retire et laisse sur la table un livre dans lequel sont figurées les aventures de la famille Tchao. L'ardent jeune homme est vivement frappé des sujets de ces peintures; il s'émeut surtout à la vue d'une jeune mère à genoux, remettant à un étranger un enfant qu'elle tient dans ses bras. Puis il s'indigne contre un méchant ministre qui outrage et fait battre un vénérable vieillard. « Il me semble, s'écrie-t-il, que cette famille me touche par des liens de parenté. Si je ne tue pas ce brigand de ministre, je ne mérite pas le nom d'homme. » Cependant il ne sait pas encore qui sont les personnages à la destinée desquels il prend ce vif et mystérieux intérêt. Son prétendu père, qui l'écoutait sans être vu, s'approche de lui et lui raconte une histoire qui est la leur à tous deux. Quand il retrace l'enlèvement de l'orphelin par un médecin nommé Tching-ing, l'orphelin l'interrompt et s'écrie : « C'est vous, mon père! — Il y a dans le monde beaucoup d'hommes qui portent le même nom, dit Tching-ing; » et il continue ce récit, dont chaque incident ébranle de plus en plus fortement son jeune interlocuteur. Enfin il lui dit :

« Il y a déjà vingt ans que ces évènemens se sont passés. Le petit

orphelin est maintenant âgé de vingt ans. S'il ne peut pas venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon? »

Il récite des vers :

« Il est doué d'une haute stature, et son visage respire une majesté imposante. Il brille dans les lettres, il excelle dans l'art de la guerre; qu'attend-il pour agir?...... Toute sa famille a été exterminée, sans distinction de rang. Sa mère s'est pendue dans son palais isolé, et son père s'est poignardé lui-même sur la place d'exécution. Cependant ces mortelles injures ne sont pas encore vengées. C'est en vain que le fils passe dans le monde pour un héros. »

TCHING-PEI (c'est le nom que porte l'orphelin).

Vous me parlez depuis long-temps, et cependant votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

TCHING-ING.

Quoi! vous ne comprenez pas encore? Écoutez! l'homme vêtu de rouge est l'infame ministre Tou-an-kou. Tchao-so est votre père, et la princesse est votre mère.

Il récite des vers :

« Je vous ai raconté de point en point cette lugubre histoire. Si vous ne la comprenez pas encore tout entière, eh bien! je suis le vieux Tching-ing, qui ai sacrifié mon fils pour sauver l'orphelin, et c'est vous, c'est vous qui êtes l'orphelin de la famille de Tchao. »

Certes, cette progression est bien graduée, et le coup qui l'achève est vraiment tragique. Une pareille donnée aux mains de Shakspeare eût produit un grand effet. On ne conçoit pas pourquoi Voltaire s'en est privé.

Voltaire n'a emprunté au drame chinois que l'idée d'un père sacrifiant son enfant à son devoir. Du reste, il a voulu agrandir le cadre de son sujet et mettre en présence la civilisation chinoise et la barbarie tartare, peindre les farouches conquérans du vieil empire domptés par les mœurs de leurs sujets. Il venait de tracer ce tableau dans l'*Essai sur les Mœurs*, auquel il travaillait alors, et il conçut la pensée de le transporter sur la scène. On voit par sa correspondance qu'il avait eu le projet de se rapprocher davantage de la vérité et de la couleur historique. Il écrivait au marquis d'Argental, le 17 septembre 1755, durant les premières représentations de la pièce :

« Comptez que je suis très affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir. C'était une occasion de dompter

l'esprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible; nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre avec des traits plus caractérisés la fierté sauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de Confucius, que Zamti fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme Confucius même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne se ressentît de ces misérables bienséances françaises, et de ces petitesses d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin comme à Paris; j'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marronniers et des pêchers.... »

Le 12 octobre, il écrivait à M. Dumarsais: « Si les Français n'étaient pas si Français, mes Chinois auraient été plus Chinois, et Gengis encore plus Tartare. Il a fallu appauvrir mes idées et me gêner dans le costume pour ne pas effaroucher une nation frivole, qui rit sottement, et qui croit rire gaiement de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs ou plutôt dans ses modes. »

Voltaire se résigna donc à faire ce qu'ont toujours fait les poètes dramatiques, il servit le public selon son goût. Il donna au terrible khan des Tartares une belle passion pour une belle Chinoise, dont les sentimens n'étaient pas plus chinois que le nom (1); et le tout produisit une tragédie pleine de vers magnifiques, d'idées grandes, de nobles sentimens encore trop chinois pour le parterre qui ne les goûta que médiocrement. Voltaire, qui était à cette époque fort distrait de *Confucius* par les contrefaçons de *la Pucelle*, dédia au maréchal de Richelieu cette composition austère dans laquelle il avait semé, selon son usage, quelques moralités philosophiques; il s'applaudissait de l'énergie de certains vers tels que celui-ci:

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous;

vers un peu révolutionnaire, et que, dit-il, *madame de Pompadour avait approuvé.*

Au reste, Voltaire fit bien d'être de son temps et de son pays dans les sentimens et les idées; seulement il était peut-être inutile d'aller leur chercher si loin un costume qui leur allait si peu. Mais, là encore,

(1) *Idamé*. Le son *d* n'existe pas en chinois.

il mérite des éloges pour avoir voulu élargir le cercle et agrandir l'empire de notre scène.

Métastase a traité un sujet assez semblable à celui de *l'Orphelin* dans l'*Eroe Cinese*. Il est inutile de dire que tout ce qui pouvait rappeler la Chine a disparu sous les inventions romanesques et les gracieux vers d'amour du poète italien. Zamti est un Chinois pur sang, en comparaison de Léango, et Idamé ne dit rien d'aussi tendre que ce final de Lisinga :

In mezzo a tanti affanni,
Cangia per te sembianza
La timida speranza
Che mi languiva nel sen.
Forse sarà fallace,
Ma giova intanto e piace,
E ancorchè poi m'inganni,
Or mi consola almen.

Une pareille musique de paroles et de sentiment console bien de l'absence de *couleur locale*.

Environ cinquante ans avant Jésus-Christ, une princesse fut sacrifiée par la politique et la nécessité, et livrée par l'empereur de la Chine, son époux, à un khan de Tartarie. Dans les idées chinoises, c'est un grand malheur de quitter le territoire sacré de l'empire, *le dessous du ciel*, pour aller aux confins du monde, et, pour ainsi dire, hors du monde, chez les barbares. C'est un plus grand malheur d'échanger le palais impérial, la couche du fils du ciel, contre la tente de feutre et la natte grossière d'un Tartare. Aussi l'infortune de la belle *Tchao-Kuen* a-t-elle laissé une longue mémoire. Les peintres lui ont consacré leurs pinceaux, et les poètes leurs vers. La légende populaire l'a immortalisée; enfin elle a fourni le sujet d'un drame intitulé *la Tristesse du palais de Han*.

Le véritable titre est *l'Automne dans le palais de Han*. Mais, d'après les habitudes de la poésie chinoise, l'automne est un emblème du chagrin, comme le printemps de la joie. De même, le *dragon* désigne ce qui se rapporte à l'empereur; le *phénix* ou les *oies sauvages*, ce qui a trait à la félicité domestique, et enfin la poésie elle-même a un poétique symbole dans les *saules* et les *fleurs*. Il faut connaître ce langage allégorique pour comprendre les vers et la prose ornée. On entrevoit comment il est possible, en choisissant avec art les expressions convenues, de faire une foule d'allusions ingénieuses et détour-

nées, et de parler agréablement des choses sans s'exposer au danger de les appeler par leur nom.

Le peu de vers qu'a traduits M. Davis font regretter qu'il ait, en général, jugé à propos de supprimer cette portion de sa tâche. Ceux qui ouvrent la pièce et que chante le khan des Tartares ont un caractère de poésie locale et pittoresque.

« Le vent d'automne souffle impétueusement à travers les herbes parmi nos tentes de feutre;

« Et la lune, qui brille la nuit sur nos huttes sauvages, écoute les gémissemens du chalumeau plaintif. »

Remarquez le *vent d'automne*, qui n'est pas là pour rien. Au début de la pièce, j'ai dit quel était en chinois son titre et le motif de ce titre.

Le Tartare s'exprime en guerrier terrible, l'effroi des empereurs. Bien qu'en général l'intérêt du drame porte sur les Chinois, l'auteur fait parler avec une certaine complaisance leur formidable ennemi (1). Il faut songer que l'auteur écrivait sous une dynastie mongole.

L'empereur n'a point d'épouse, et, pour s'en procurer une, il s'y prend à peu de chose près comme Assuérus. Il se fait apporter les portraits de ses plus belles sujettes, afin de choisir parmi elles une impératrice. Un perfide ministre a été chargé de former pour le prince cette galerie de portraits. Le plus ravissant de tous serait celui de Tchao-kun; mais comme ses parens sont pauvres, et n'ont pu faire des présens au ministre, celui-ci a l'idée scélérate de défigurer l'image de la belle. Heureusement l'empereur la rencontre dans ses jardins; il est détrompé fort agréablement, et l'épouse.

Un traité obligeait de donner au khan des Tartares une princesse du sang impérial. Qu'a fait le méchant ministre? Il a fui en Tartarie en emportant le portrait, cette fois sans défaut, de la nouvelle impératrice. Il le montre au barbare, qui sur-le-champ s'enflamme à la vue de cette peinture, et menace d'envahir la Chine, si on ne lui donne l'original.

Pendant ce temps, l'empereur, amolli par la félicité, négligeait les affaires, était distrait pendant les audiences. Un ministre rigide ose lui conseiller, pour sauver l'état, d'abandonner la princesse. L'empereur résiste; il s'emporte contre ses troupes et contre son peuple, qui la laissent partir. Elle se dévoue généreusement, et ne se permet que quelques plaintes assez gracieuses : « Aujourd'hui dans le palais de Han; demain épouse d'un barbare. » Elle pleure l'empereur qu'elle

(1) Il va jusqu'à dire : « Je suis le descendant véritable des *Han.* »

va perdre, la civilisation qu'elle laisse derrière elle, et *ces beaux vêtemens qui ne l'orneront plus aux yeux des hommes;* regrets naïfs de la coquetterie féminine à côté des regrets du cœur.

La situation est touchante. Mais rien n'est développé; tout est trop superficiel et trop rapide. L'absence de la poésie, retranchée par M. Davis, se fait vivement sentir.

Le khan vient recevoir la princesse. « Quel est ce fleuve? » demande-t-elle. On lui répond que c'est le fleuve Amour, qui marque la limite des deux empires. Elle prend une coupe, se tourne du côté du sud, fait une libation, adresse à l'empereur un dernier adieu, et se précipite dans les ondes.

La pièce ne finit pas là; nous sommes reportés à la cour impériale. L'empereur est livré à ses regrets; il adore le souvenir de celle qu'il a perdue, et brûle des parfums devant son portrait. Pendant qu'il est plongé dans le sommeil, elle lui apparaît: « Livrée comme une captive pour apaiser des barbares, ils voulaient m'emporter dans une région boréale; mais j'ai saisi le moment de leur échapper. N'est-ce pas là l'empereur mon souverain? Seigneur, je vous suis rendue. »

Tout à coup un soldat tartare vient se placer dans la vision de l'empereur à côté de sa malheureuse compagne, et l'enlève; trois fois elle est ainsi enlevée, et trois fois elle revient vers celui qu'elle aime.

Cette dernière scène exprime assez poétiquement l'invincible attachement de l'exilée pour son époux et pour sa patrie.

Enfin paraissent les envoyés tartares, qui viennent annoncer la mort de la princesse, et ramènent le ministre qui a causé tout le mal, et qui est livré au supplice. Les deux nations font la paix, et il y a bonne harmonie entre les deux souverains; car, comme je l'ai remarqué plus haut, dans cette pièce écrite sous la domination des Mongols, les Tartares sont subordonnés aux Chinois, mais ne leur sont pas sacrifiés.

Suivant une tradition touchante, le tombeau de la triste héroïne de ce drame demeure, toute l'année, verdoyant au milieu des sables, comme si la fertilité de son pays natal la suivait pour consoler son ombre au désert.

Le sujet du *Cercle de craie* n'appartient pas à l'histoire; c'est une de ces anecdotes qu'on retrouve partout, avec des variantes diverses. Tout le monde connaît le *Jugement de Salomon:* deux femmes réclamaient le même enfant, le sage roi d'Israël ordonne qu'il soit coupé en deux parties égales pour satisfaire chacune des plaignantes. La fausse mère y consent, la véritable prouve son droit en l'abandonnant.

Un vieux fabliau français, publié par Barbazan et intitulé *le Jugement de Salomon*, raconte ce qui suit : « Deux chevaliers se disputaient l'héritage d'un baron que tous deux disaient leur père. Salomon, voulant éprouver lequel est le véritable fils, ordonne que le corps du défunt soit tiré de sa tombe, et que les deux prétendans, pour montrer qui est le plus propre au maniement des armes, se précipitent vers lui au grand galop de leurs chevaux et le percent d'un coup de lance. L'imposteur n'hésite pas, mais le véritable fils se garde d'accomplir cet exploit sacrilége. » C'est la même aventure retournée, pour ainsi dire, et le sentiment filial mis à la place du sentiment maternel. Ainsi le moyen-âge a métamorphosé cette sentence célèbre, et, fidèle à ses mœurs guerrières, a substitué un coup de lance à l'expédient imaginé par Salomon.

En Chine, une décision, plus semblable encore à celle que rapporte la Bible, a fourni le dénouement du drame intitulé *l'Histoire du Cercle de craie*, dont nous devons encore la traduction, et une traduction complète, à M. Julien.

Voici comment la donnée cosmopolite a été enchâssée dans les mœurs chinoises.

Le seigneur Ma a deux femmes, l'une qui ne lui a point donné de postérité, l'autre, nommée Haï-tang, dont les antécédens n'étaient pas fort honorables, mais qui est mère d'un fils âgé de cinq ans. Mme Ma, d'accord avec le greffier Tchao son amant, empoisonne son époux; puis, ayant besoin du titre de mère pour hériter, elle emmène le jeune enfant qu'elle dit lui appartenir et accuse la malheureuse Haï-tang de l'assassinat dont elle-même est coupable. Le juge, qui est une espèce de Bridoison mené par son greffier, condamne Haï-tang. Heureusement la sentence doit être confirmée par le gouverneur de la province; les parties se présentent devant celui-ci et exposent leurs prétentions maternelles. Le gouverneur fait tracer avec de la craie un cercle au centre duquel on place l'enfant. Les deux femmes doivent le tirer chacune de son côté. « Dès que sa propre mère l'aura saisi, il lui sera aisé de le faire sortir hors du cercle, mais la fausse mère ne pourra l'amener à elle. »

Cette épreuve superstitieuse, cette espèce de jugement de Dieu, semble d'abord tourner contre la justice et la vérité. Mme Ma entraîne l'enfant, et le gouverneur livre la malheureuse Haï-tang aux verges des bourreaux. Mais elle s'écrie : « Quand votre servante fut mariée au seigneur Ma, elle eut bientôt ce jeune enfant. Après l'avoir porté dans mon sein pendant neuf mois, je le nourris pendant trois ans de

mon lait, et je lui prodiguai tous les soins que suggère l'amour maternel. Lorsqu'il avait froid, je réchauffais doucement ses membres délicats. Hélas! combien il m'a fallu de peine et de fatigue pour l'élever jusqu'à l'âge de cinq ans! Faible et tendre encore comme il l'est, on ne pourrait, sans le blesser grièvement, le tirer avec effort de deux côtés opposés. Si je ne devais, seigneur, obtenir mon fils qu'en déboîtant ou brisant ses bras, j'aimerais mieux périr sous les coups que de faire le moindre effort pour le tirer hors du cercle. »

Ici ce n'est pas la sagesse du juge qui, par un moyen bizarre, découvre la vérité, c'est le cri de l'amour maternel qui la proclame. Au fond, il n'y eut pas moins une parité bien remarquable entre *le Jugement de Salomon* et *l'Histoire du Cercle de craie*.

Cette pièce n'a point pour objet l'idéal de la moralité chinoise, elle ne nous présente pas l'héroïsme de la reconnaissance comme *l'Orphelin de Tchao*, l'invincible attachement à un époux et à la patrie comme *la Tristesse du palais de Han;* elle offre au contraire un portrait peu flatteur et peu flatté de la vie réelle, des mœurs les plus vulgaires, des sentimens les plus bas et les plus coupables. Haï-tang, l'héroïne, le personnage intéressant de la pièce, a fait un métier qu'elle désigne en chinois par une périphrase poétique à laquelle rien d'aussi décent ne correspondrait en français : « Je vivais parmi les saules et les fleurs. Je reconduisais l'un pour aller au devant de l'autre, et mon occupation habituelle était le chant et la danse. » Elle repousse durement un frère qui, réduit à la mendicité, vient implorer ses secours, et plus tard, le frère, trouvant sa sœur malheureuse à son tour, l'accable d'outrages et de coups. La passion adultère de Mme Ma pour le greffier Tchao est exprimée avec une véhémence et une grossièreté d'expression qui n'a pas permis à M. Julien de tout traduire. Ce greffier est le plus déhonté coquin qui se puisse rencontrer. Quand il est accusé, il cherche à rejeter sur sa complice le crime où il a trempé. « Seigneur, dit-il au juge, ne voyez-vous pas que cette femme a toute la figure couverte d'une couche de fard? Si on enlevait avec de l'eau les couleurs empruntées, ce ne serait plus qu'un masque hideux que nul homme ne voudrait ramasser, s'il le trouvait sur sa route. Comment eût-elle pu séduire votre serviteur et l'entraîner dans un commerce criminel? »

La bassesse ne peut aller au delà de ces outrages publics adressés par cet infame à l'objet de sa passion vraie ou simulée. Quand la torture l'a forcé à convenir d'une partie de ses crimes, il dispute encore contre la loi qu'il connaît et cite comme un bandit de cour d'assises.

« Suivant les lois, je ne suis coupable que d'adultère, mon crime n'est point de ceux qu'on punit de mort. » Ce qui est le plus révoltant dans les discours des différens personnages de la pièce, c'est un sang-froid et un aplomb dans l'immoralité qui révèle une extrême corruption. C'est une mère qui, faisant allusion à l'infame métier de sa fille, dit crûment : « Je ne puis me passer des habits et des alimens que me procure son industrie. » C'est un juge qui s'exprime en ces termes : « Quoique je sois magistrat, je ne rends aucun arrêt : qu'il s'agisse de fustiger quelqu'un ou de le mettre en liberté, j'abandonne cela à la volonté du greffier Tchao.... Je ne demande qu'une chose, de l'argent, et toujours de l'argent, dont je fais deux parts, l'une pour moi et l'autre pour lui. » Sans doute, l'imperfection même de l'art dramatique est pour quelque chose dans la sincérité brutale de ces aveux. Il est plus aisé de faire dire à un homme : Je suis un *misérable*, que de montrer indirectement par ses actions et ses paroles les vices de son cœur. Mais on ne peut nier que cette ingénuité des passions viles et des sentimens criminels n'atteste une dépravation profonde et enracinée. Au reste, ce que les relations des voyageurs nous apprennent touchant les mœurs des grandes villes et la démoralisation de la classe des lettrés, s'accorde trop bien avec ce que peignent les pièces de théâtre et les romans.

Si *l'Histoire du Cercle de Craie* montre la nature humaine sous un jour peu flatteur, il est des drames chinois qui sont consacrés au développement du sentiment le plus généreux. De ce nombre est celui dont le Hollandais Van-Braam fut si charmé, et dont il a donné une analyse. C'est une œuvre sentimentale dans ce qu'on appelle, chez nous, le genre larmoyant; ce sont des tableaux d'intérieur, des scènes de dévouement obscur; on croit lire un drame de Kotzebue ou un roman d'Auguste Lafontaine.

Un lettré est appelé à la cour, quatre ou cinq ans se passent, et on n'entend pas parler de lui. Lassées de cette longue absence, ses deux femmes font le projet de quitter sa maison. Elles y laissent l'enfant de leur époux, et vont courir les aventures. Alors un vieux domestique et une vieille servante se chargent de l'enfant, et travaillent courageusement pour subvenir à son entretien et lui faire donner une éducation littéraire. Les deux serviteurs, éclairés par une petite lampe, prolongent dans la nuit leur pieux labeur.

« La toile se lève, et l'on voit le vieux Ataï très occupé à faire des sandales de paille, unique métier qu'il sache.

« Aouana est assise près d'une table couverte d'habillemens; elle coud très diligemment.

« Le vieux domestique chante, en travaillant, la mélancolique histoire de son maître, et avec tant de sensibilité, qu'à la fin ses yeux se mouillent et ses larmes coulent sur ses joues; pour montrer du courage, il essuie ses pleurs et affecte de rire, comme pour se reprocher sa pusillanimité. »

Cependant le jeune Sycou-ye a atteint l'adolescence; il se livre à l'étude, encouragé et aidé par les deux bons vieillards. Ataï échange les sandales qu'il a tissées contre l'huile qui doit éclairer la veille laborieuse de Sycou-ye.

Ici est une scène dont le motif est réellement pathétique. L'étudiant a succombé au sommeil; la bonne Aouana, après l'avoir regardé long-temps avec tendresse et lui avoir adressé les plus touchans discours entrecoupés de larmes, pense qu'il faut cependant le réveiller pour qu'il poursuive son travail; et, prenant une férule de cuir qui est sur la table, elle lui en donne un léger coup sur la joue.

Sycou-ye s'éveille plein d'emportement, et demande à Aouana qui l'a rendue si hardie que d'oser le frapper; elle sait bien qu'elle n'est pas sa mère, mais seulement une esclave de son père.

Aouana le laisse dire, puis lui fait sentir l'injustice de sa colère. « Votre mère, où est-elle? Qui l'a remplacée?... N'est-ce pas moi, ingrat?... et vous me méprisez! Eh bien! non, je ne suis pas votre mère; je renonce à vous tenir lieu d'elle. »

Sycou-ye, ramené à lui-même par ce tendre reproche, tombe aux pieds d'Aouana, et lui demande pardon de sa violence en fondant en larmes. Enfin le lettré revient chez lui. En route, il aperçoit au bord d'un fleuve deux pauvres femmes occupées à laver du linge, et portant toutes les marques de la plus profonde misère; ce sont les deux fugitives. Bientôt, rentré dans sa maison, il apprend leur histoire, et comprend que c'est elles qu'il a vues réduites à une si triste extrémité. La fidèle Aouana est élevée à la dignité d'épouse; elle ne dit rien, et se soumet en silence à son bonheur. Ataï est fait mandarin. Ainsi le vice est puni et la vertu récompensée, selon les lois du mélodrame en tout pays. A la fin, le fils du lettré arrive en habit de licencié, comme, dans nos vaudevilles, le jeune premier paraît à la dernière scène en uniforme de housard.

Van-Braam, à qui nous devons l'analyse de cette pièce, en avait été fort touché dans un précédent voyage; il désira la revoir encore,

mais on eut beaucoup de peine à lui procurer ce plaisir, parce qu'on ne pouvait trouver d'acteurs qui se rappelassent un ouvrage qui avait vingt ans de date (1). Cela prouve que souvent les pièces de théâtre sont écrites pour le moment, et ne sont ni conservées ni probablement destinées à l'avenir.

Le bon Van-Braam fut très édifié des sentimens vertueux qui remplissent ce drame; il admire particulièrement que, dans le dialogue, on n'interrompe jamais celui qui parle : coutume bien sage des Chinois, dit-il. On sent qu'elle lui va au cœur. Du reste, on ne peut s'étonner de la sympathie d'un Hollandais pour un Chinois, car rien ne ressemble plus à la Chine que la Hollande, avec ses canaux, ses maisons de diverses couleurs, et sa population industrielle et patiente, active et silencieuse. En traversant la Hollande, on a par momens devant les yeux des aspects auxquels on n'a jamais rien vu de semblable, si ce n'est sur un éventail ou sur un paravent.

Une autre pièce qui, comme celle-là, participe du *drame bourgeois*, mais qui offre beaucoup plus d'intérêt, est celle que M. Davis a traduite sous ce titre : *An heir in old age* (un héritier dans la vieillesse).

Ici M. Davis a donné une moitié des vers, probablement d'après la version du licencié chinois, par lequel il se fait aider dans ses travaux; mais, comme il a passé l'autre moitié de la portion poétique du drame, et que ce qu'il a omis n'est nullement inférieur à ce qu'il a traduit, il est permis de croire que la seule cause de cette omission a été l'impossibilité où s'est trouvé le licencié de comprendre certains passages versifiés. Il est glorieux pour nous que deux Français, M. Julien et M. Bazin, aient fait à Paris ce que n'a pu faire à Canton un lettré chinois.

Voici le sujet du drame.

Un vieux négociant retiré, nommé Lieou-tsong, vient d'épouser une jeune femme; il espère qu'elle lui donnera bientôt un fils. Pour un Chinois, il est de la plus grande importance de ne pas mourir sans postérité, car tout le bonheur de sa vie future est attaché à ce que quelqu'un de son sang et de son nom vienne visiter son tombeau et offrir à ses mânes une espèce de sacrifice. Cette croyance donne aux sentimens de famille une grande force; elle rattache étroitement l'existence d'une génération à celles qui la précèdent et à celles qui la suivent; elle est une des bases les plus profondes de la

(1) Tom. II, pag. 343.

société chinoise, fondée tout entière elle-même sur la famille. Le besoin de se survivre à soi-même dans un fils est si sacré aux yeux des Chinois, que souvent on accorde à un homme condamné à mort un sursis pour qu'il ait le temps de s'assurer un héritier direct : on trouve que ce serait une trop grande peine de le priver non seulement de la vie, mais encore de la race ; ce serait le tuer deux fois, dans le présent et dans l'avenir. J'insiste sur l'énergie de ce sentiment, parce qu'il est le motif et la clé du drame que je vais analyser.

Le vieux Lieou-tsong a un neveu qui a perdu ses parens, et qui est venu se réfugier chez lui, mais il ne peut faire vivre en bonne intelligence ce neveu et sa première femme. Cela ne veut point dire, en Chine, une femme dont on est veuf, mais l'épouse du premier rang ; je l'appelle ainsi pour la distinguer de l'épouse plus jeune qui, par son état, donne au vieillard l'espoir d'être père. La terrible femme du bonhomme paraît, et dès la première scène est représenté, d'une manière vive et comique, l'empire qu'elle prend, par son humeur, sur un mari débonnaire. Celui-ci, pour éviter l'orage, invite le neveu à aller vivre dans une chaumière qu'il possède à la campagne ; mais madame en a besoin pour ses ânes, il y faut renoncer ; enfin, pour se débarrasser de son neveu, le vieillard ordonne qu'on lui compte deux cents pièces d'argent et qu'il aille où bon lui semblera. Toujours occupé de l'héritier qu'il espère, Lieou-tsong, que tourmentent quelques remords au sujet de certaines transactions commerciales, voulant détourner le courroux du ciel par un sacrifice expiatoire, brûle le livre où sont couchées les sommes qu'on lui doit ; puis il déclare qu'il veut partager son bien entre sa femme et son gendre, et se retirer à la campagne pour y attendre paisiblement le résultat des couches de sa jeune épouse Siao-mei.

Les recommandations qu'il adresse, en partant, à son autre femme, au sujet de celle-ci, sont d'un comique vrai. Sa prédilection et ses inquiétudes percent à travers l'indifférence et même la dureté qu'il affecte pour elle, le tout dans la peur de donner de l'ombrage à celle dont un mot le fait trembler.

LIEOU-TSONG.

J'ai un mot à vous dire, femme ; puis-je risquer de le dire ?

LA FEMME.

Parlez.

LIEOU-TSONG.

Oh ! j'attendrai bien impatiemment de vous une lettre de félici-

tation.... Siao-mei est maintenant enceinte.... Qu'elle mette au monde un fils ou une fille, son enfant sera votre propriété; alors vous pourrez tirer un loyer de ses services ou la vendre comme il vous conviendra le mieux. Vous en serez entièrement la maîtresse.

LA FEMME.

Bien dit, mon mari.

LIEOU-TSONG.

Ma femme!....

LA FEMME.

Qu'avez-vous à me dire?

LIEOU-TSONG.

Cette jeune Liao-mei vous a quelquefois causé de l'ennui, et je crains qu'elle ne continue à vous importuner. Quand elle méritera d'être châtiée, châtiez-la pour l'amour de moi; ne vous contentez pas de la gronder....

Puis, avant de s'éloigner, il demande pour elle un traitement plus doux. La double faiblesse du vieux mari vis-à-vis de ses deux femmes est admirablement peinte dans cette scène.

Le gendre de Sieou-tsong, pour éviter de céder le tout ou la moitié de la succession de son beau-père au fils ou à la fille de Siao-mei, imagine de faire disparaître celle-ci et de dire qu'elle a fui volontairement. On conçoit le désespoir du bonhomme. Il ne peut pas croire à son malheur, il fond en larmes, il ose même se révolter contre sa femme. Il veut qu'on aille afficher aux quatre portes de la ville que le lendemain il fera des aumônes aux mendians qui se présenteront à la porte d'un temple. Il accuse son avarice passée de son infortune présente; cependant il prend le ciel à témoin qu'il s'est repenti. Tous ces mouvemens sont pleins de vérité et d'un comique mêlé d'émotion. On fait par ordre de Lieou-tsong des distributions à la porte du temple. Les mendians se querellent, et le vieillard entend l'un d'eux dire à l'autre ce qui dans les idées chinoises est la plus grande injure: « *Misérable qui n'as pas d'enfant!* » Ce mot le frappe au cœur et renouvelle amèrement toutes ses peines. Il y a là un effet dramatique profondément senti.

L'infortuné neveu qui a dépensé les deux cents onces vient demander à son oncle de lui prêter quelque argent. Le pauvre oncle prie d'abord sa redoutable compagne de s'éloigner, en lui disant qu'il va tancer vertement son mauvais sujet de neveu. Seul avec lui, il le

plaint et pleure sur son sort. L'intraitable épouse rentre et dit brusquement : Qu'est-ce que cela signifie? vous pleurez, je crois?

LIEOU-TSONG.

Quand ai-je pleuré?

LA FEMME.

Les larmes coulent de vos yeux.

LIEOU-TSONG.

Hélas! à mon âge, comment ne seraient-ils pas humides?

Enfin il prend à part son neveu, lui donne à la dérobée deux pièces d'argent, et lui recommande de visiter exactement les tombes de ses ancêtres.

Le jour destiné à ces pieuses visites est arrivé. Le pauvre neveu se souvient de la recommandation de son oncle; il s'est procuré en chantant quelques morceaux de papier doré, un pain et une demi-jarre de vin; il a emprunté une houe, et il vient, selon ses faibles moyens, accomplir la cérémonie d'usage : brûler le papier doré, nettoyer la terre autour du tombeau, et faire les oblations de pain et de vin. Il s'éloigne un moment; pendant ce temps arrive le vieux Lieou avec son épouse; leur fille et leur gendre n'ont point paru; cependant on voit que les honneurs funèbres ont été rendus aux sépultures des aïeux; mais, à en juger d'après la nature des offrandes, ce ne peut être que par quelqu'un de très misérable. Les deux vieux époux commencent un entretien mélancolique. Ils n'ont point d'enfant de leur nom, car leur fille porte celui de son époux et reposera dans la tombe d'une famille étrangère; personne ne viendra donc remplir les rites sacrés sur leur sépulture. Tandis qu'ils sont plongés dans ces tristes réflexions, leur neveu, le seul rejeton des Lieou, paraît; le vieillard feint de vouloir le châtier, parce qu'il n'a pas honoré d'une manière plus brillante les tombes de ses ancêtres. C'est Mme Lieou elle-même qui s'écrie alors : « Votre neveu est pauvre, il n'a pu faire davantage. » Rappelée par les réflexions qu'elle vient de faire au sentiment le plus profondément enraciné dans une ame chinoise, la mauvaise tante devient comme une mère tendre pour celui qui seul peut rendre à ses mânes un filial hommage. Cette péripétie est très originale; le pathétique qui en résulte est tout-à-fait local et caractéristique; il doit émouvoir profondément un auditoire chinois.

La fille et le gendre de Lieou se présentent enfin pour accomplir les rites, mais tard, de mauvaise grace, avec des vêtemens peu soi-

gnés et qu'ils trouvent trop bons pour la circonstance. La mère, indignée, reprend à sa fille la clé, signe de la propriété, et la donne au neveu, enfin rentré en grace auprès d'elle.

La fille et le gendre se font pardonner leurs torts en rendant au vieillard sa jeune épouse et un enfant qui lui est né. Le bonhomme, enivré de joie, pardonne à tout le monde; il est au comble du bonheur, *il a un fils dans ses vieux jours.*

Cette pièce est une véritable comédie de mœurs; les Chinois ont aussi des comédies de caractère. Le sujet de l'avare, tant de fois traité, l'a été en Chine. M. Julien a fourni à M. Naudet les matériaux d'une analyse détaillée de la comédie intitulée *l'Esclave des richesses qu'il garde*, et le traducteur de Plaute a placé cette analyse à la suite de l'*Aulularia* (1). La pièce chinoise offre plus d'un trait de ressemblance avec la comédie de Plaute, et aussi plus d'un contraste.

De même, c'est un dieu qui a mis l'avare en possession de son trésor. Il est ingénieux d'avoir placé un amour immodéré de la richesse chez un homme pour qui la richesse est chose nouvelle. Les exagérations bouffonnes de Plaute sont encore surpassées par l'auteur chinois. Presque mourant, l'avare dit à son fils adoptif : « Mon fils, je sens que ma fin approche. Dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu? —Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver. — Ne va pas faire cette folie, le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas, derrière la maison, une vieille auge d'écurie? elle sera excellente pour me faire un cercueil. — Y pensez-vous? Cette auge est plus large que longue; jamais votre corps n'y pourra entrer; vous êtes d'une trop grande taille. — Eh bien! si l'auge est trop courte, rien n'est plus aisé que de raccourcir mon corps : prends une hache et coupe-le en deux. Tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre, et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander : ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux; tu emprunteras celle du voisin. »

Ce dernier trait ne manque point de vigueur. L'Harpagon chinois laisse, comme on voit, bien loin derrière lui le légataire de Regnard, disant :

Je puis être enterré fort bien pour un écu.

(1) *Bibl. latine-française de Panckouke*, *théâtre de Plaute*, tom. II, pag. 373.

La différence des deux théâtres et des deux peuples se fait sentir dans la partie accessoire. L'intrigue de l'*Aulularia* roule sur un de ces incidens si fréquens dans les mœurs de la scène greco-latine. Un jeune homme outrage la fille de l'avare et répare ses torts en l'épousant. La pièce chinoise repose sur le sentiment qui faisait le fond d'*un Héritier dans la vieillesse*, le besoin de la paternité. Le premier usage que fait l'avare de sa fortune, c'est d'acheter un fils; il tâche, il est vrai, de se le procurer à aussi bon compte que possible, et la lésinerie qu'il apporte dans ce singulier marché produit des développemens d'un comique tout-à-fait chinois. Il escamote à de pauvres parens leur fils par un contrat captieux, et les renvoie très mal payés de leur coupable sacrifice. Nous verrons, du reste, une autre vente d'enfant dans un des drames traduits par M. Bazin.

Cela me conduit à la publication la plus récente et la plus considérable de toutes celles qui ont contribué à nous faire connaître la littérature dramatique de la Chine, au *Théâtre chinois* de M. Bazin. Il se compose, comme je l'ai dit, de quatre pièces choisies dans des genres différens.

Je commencerai par *la Tunique confrontée*. Un riche particulier, sa femme et son fils, sont tranquillement assis dans leur demeure, occupés à boire du vin chaud, en faisant des vers et de l'esprit sur la neige qui tombe à flocons pressés. Le père est saisi de cet enthousiasme poétique qu'inspirent aux Chinois presque tous les accidens de la nature, et qui leur dicte les métaphores hardies et souvent bizarres de leur poésie journalière. Dans son transport, il croit être au printemps, et chante : « S'il en était autrement, comment les feuilles de poirier tomberaient-elles feuille à feuille, comment les fleurs de saule voleraient-elles en tourbillon? Les fleurs de poirier s'entassent et forment un sol argenté; les feuilles de saule s'élèvent au ciel comme une parure ondoyante, et retombent sur la terre, etc. »

C'est dans cette exaltation, produite à la fois par les fumées du vin et celles de la poésie, qu'un Chinois aisé passe de nombreux momens, les plus agréables de son existence.

Cette famille si paisible, si heureuse, recueille, pour son malheur, un inconnu nommé Tchin-hou, au moment où il allait périr de misère et de froid; le fils de la maison le reconnaît pour son frère adoptif et le présente à sa femme. « Que cette femme est belle! » murmure tout bas l'étranger; et ces mots dévoilent tout à coup ses desseins perfides.

A quelque temps de là, cette charitable famille donne des se-

cours à un malheureux exilé qui se rend, avec un archer, au lieu de sa destination. Tchin-hou, qui trouve très déplacée la bienfaisance dont il n'est pas l'objet, arrache à ce pauvre diable l'argent et les billets de banque qu'il a reçus. Son mauvais naturel se dessine toujours davantage; il hait celui qui l'a adopté pour frère et convoite sa belle-sœur; par un conte absurde, il les décide à fuir avec lui dans son pays natal et à quitter leurs vieux parens. Ceux-ci vont attendre les fugitifs au bord du Fleuve-Jaune, et, après avoir tenté en vain de les retenir, coupent une tunique en deux morceaux et leur en donnent la moitié, en leur disant: « Mes enfans, prenez cette moitié; nous garderons l'autre. Vous penserez à nous quand vous regarderez cette tunique, il vous semblera que vous voyez votre père et votre mère. Nous deux, lorsqu'à force de penser à vous nous en aurons la tête malade et le front brûlant, en voyant cette tunique, ce sera comme si nous vous voyions vous-mêmes. »

Après cette douloureuse et attendrissante séparation, un nouveau malheur vient fondre sur les vieillards délaissés; leur maison brûle, et avec elle toutes leurs richesses sont consumées; ils sont réduits à aller par les rues demander l'aumône en chantant.

Ici commence une série d'aventures et de rencontres romanesques, car ce drame est un drame à évènemens. Le petit-fils des deux vieillards abandonnés les retrouve dans la misère à la porte d'un couvent de bonzes, où, devenu un personnage, *une excellence*, il fait distribuer des alimens aux pauvres. Le banni qu'ils ont soulagé est devenu de son côté chef, et, si l'on veut, maire d'un village. On arrête le couple errant et on le conduit devant cet homme. Cependant leur fils, que Tchin-hou croyait avoir noyé dans le Fleuve-Jaune, n'est point mort et reparaît sous le costume d'un prêtre de Bouddha. C'est lui qui, dans la pagode *du sable d'or*, reçoit ses vieux parens sans en être reconnu. Ceux-ci, toujours occupés de leur fils qu'ils croient avoir perdu, demandent en le nommant qu'on récite pour lui des prières expiatoires, « afin qu'il passe du purgatoire dans le séjour des immortels. » Le prétendu prêtre de Bouddha reconnaît son père et sa mère, et bientôt après retrouve son épouse qu'un pieux et tendre motif amenait aussi dans la pagode; puis son fils, devenu mandarin, arrive au même lieu, conduisant prisonnier le criminel Tchin-hou. Enfin le gouverneur de la province vient au nom de l'empereur annoncer la punition du coupable. — Ainsi se termine heureusement ce drame compliqué sur lequel le bouddhisme a mis assez fortement son empreinte.

C'est à la porte d'un couvent bouddhiste que les vieillards retrou-

vent leur petit-fils; c'est dans un temple bouddhique et sous le costume d'un prêtre de cette religion qu'ils reconnaissent leur fils. Une puissance surnaturelle semble amener tous les personnages à la pagode du sable d'or où les attend l'accomplissement de leur destinée. Il est remarquable que cette pièce, plus dévote que toutes les autres, soit l'ouvrage d'une courtisane.

C'est une courtisane qui est l'héroïne d'un autre drame traduit par M. Bazin. Elle se nomme *Tchang-iu-ngo*. Un riche négociant est au moment de la prendre pour seconde femme, à la grande mortification de son épouse légitime. Il n'est pas facile, pour le pauvre homme, de mettre d'accord les prétentions de ces deux dames. Elles commencent, en vraies Chinoises, par se piquer sur l'étiquette. Tchang-iu-ngo fait ses conditions d'avance : « Je veux maintenant présenter mes hommages à votre femme légitime; je lui témoignerai mon respect par quatre salutations; elle devra recevoir la première, se lever à la seconde, et me rendre la troisième et la quatrième. » L'épouse légitime, n'ayant pas les mêmes idées sur les devoirs de la politesse envers la demoiselle, reste sur sa chaise. De là des injures et des coups. Enfin la bonne dame suffoque de colère et expire bientôt. La nouvelle épouse s'enfuit avec un misérable qui croit avoir noyé le pauvre mari. Un général achète l'enfant de celui-ci à la nourrice qui l'a sauvé, pour la somme d'une once (7 francs 50 centimes). Au bout de treize ans, son père adoptif se décide à l'éclairer sur son origine, car, dit-il, si je ne le fais pas aujourd'hui, dans quel siècle d'existence pourrai-je lui révéler ce secret si pénible : *Je n'ai pas de descendans*. Il apprend donc au jeune homme son histoire, et ce dernier finit par retrouver son père; la reconnaissance se fait au moyen d'une romance que chante la nourrice et qui contient les aventures de la famille. Les deux coupables retrouvés et sur le point d'être punis se poignardent. En somme, cette composition est la plus médiocre du recueil. La vente de l'enfant offre seule quelque intérêt.

Il n'en est pas de même du *Ressentiment de Teou-ngo* : cette pièce offre quelques passages d'un pathétique qui ne manque pas d'une certaine grandeur. La malheureuse Teou-ngo est condamnée à mort pour un crime dont elle n'est point coupable. Au moment de son supplice, elle s'adresse au procureur-criminel qui assiste à l'exécution.

« Seigneur! j'ai une grace à demander à votre excellence; si elle daigne me l'accorder, je mourrai sans regret.

LE PROCUREUR-CRIMINEL.

Quelle grace avez-vous à demander?

TEOU-NGO.

Je demande que l'on étale une natte blanche et que l'on permette que je me tienne debout sur cette natte; je demande, en outre, que l'on suspende à la lance du drapeau deux morceaux de soie blanche de dix pieds de haut; si je meurs victime d'une fausse accusation, quand le glaive de l'exécuteur tranchera ma tête, quand mon sang bouillonnant s'élancera de mon corps, ne croyez pas qu'une seule goutte de sang tombe sur la terre, car il ira rougir les morceaux de soie blanche.

LE PROCUREUR-CRIMINEL.

Je puis vous accorder cette faveur; cela ne souffre pas de difficulté.

TEOU-NGO.

Seigneur, nous sommes maintenant dans cette saison de l'année où les hommes supportent avec peine le poids d'une chaleur excessive; eh bien! si je suis innocente, le ciel fera tomber par gros flocons, dès que j'aurai cessé de vivre, une neige épaisse et froide, qui couvrira le cadavre de Teou-ngo.

. . . .

(Elle chante.)

« Vous dites que la chaleur est brûlante et que le ciel enflammé ne saurait laisser tomber un seul flocon. Mais n'avez-vous pas entendu parler de la neige que Heou-yeou fit voler dans le sixième mois? Si réellement je suis remplie d'une indignation qui bouillonne comme le feu, je veux qu'elle fasse voler dans l'air, comme de légers flocons, les fleurs de l'eau glacée; je veux que ces fleurs enveloppent mon cadavre, afin qu'on n'ait pas besoin d'un char couvert d'une étoffe unie, ni de chevaux blancs pour le transporter dans une sépulture déserte. »

L'EXÉCUTEUR, élevant l'étendard.

D'où vient donc cette étrange coïncidence? Le ciel s'obscurcit. (On entend le vent qui souffle.) Voilà un vent glacial!

TEOU-NGO, elle chante.

« Nuages qui flottez dans l'air, à cause de moi obscurcissez le ciel! Vents puissans, à cause de moi descendez en tourbillons! Oh! fasse le ciel que mes trois prédictions s'accomplissent. »

(L'exécuteur frappe Teou-ngo.)

LE PROCUREUR-CRIMINEL, saisi d'épouvante.

O ciel! la neige commence à tomber. Voilà un évènement bien extraordinaire! »

Il me semble que cette neige soudaine, qui tombe d'un ciel brûlant pour faire un linceul sans tache à l'innocence condamnée, est d'un bel effet poétique. De plus, ce prodige est entièrement selon la manière de voir des Chinois, qui pensent que la nature physique est dans la dépendance de la nature morale, qui regardent, par exemple, un tremblement de terre ou un débordement comme la conséquence naturelle d'une mauvaise administration.

Le cinquième acte est d'un grand effet tragique. Le vieux père de Teou-ngo, magistrat chargé de réviser les sentences judiciaires, est assis durant la nuit devant une table couverte de papiers que sa charge l'oblige à examiner. Il trouve l'arrêt qui condamne Teou-ngo. Le jugement étant rendu, l'exécution faite, c'est une affaire consommée. Il place cette pièce officielle sous les autres, et continue son travail. Cependant il pense à sa jeune fille, qu'il a perdue de vue à l'âge de sept ans, et qui portait alors un autre nom. Bientôt l'ombre vient voltiger autour de la lampe, dont elle obscurcit par momens la clarté. Chaque fois que le magistrat mouche cette lampe, l'ombre retourne les pièces officielles, et place par-dessus les autres l'arrêt qui condamne la jeune Teou-ngo au supplice capital. Le magistrat s'épouvante en voyant cette sentence reparaître constamment, comme une plainte muette, un appel silencieux. C'est quelque chose de pareil à l'ombre de Banco, que Macbeth trouve toujours à la place où il veut s'asseoir.

L'ombre se montre enfin. Le vieux magistrat, avec toute la dignité dont son office l'investit, lui adresse un interrogatoire en forme. Convaincu de l'identité et de l'innocence de la plaignante, il va s'asseoir sur son tribunal. On amène devant lui les véritables coupables. L'ombre paraît, et vient les accuser. En vain les meurtriers invoquent le puissant *Lao-tseu*, l'ombre continue son terrible réquisitoire et les force à confesser leur crime. Les derniers mots qu'elle prononce sont adressés à son père, auquel elle demande d'effacer le nom de Teou-ngo de l'acte de condamnation. Ce fantastique, mêlé à des scènes de procédure, produit un effet familier et terrible, qui rappelle involontairement Shakspeare, et qui en même temps est emprunté au fond même des habitudes sociales et des mœurs judiciaires de la Chine.

La plus agréable des comédies chinoises connues jusqu'à ce jour est sans contredit celle qui, dans la collection de M. Bazin, a pour titre *les Intrigues d'une soubrette*. Mlle Fan-sou est aussi éveillée, aussi espiègle qu'une Dorine ou qu'une Marton. De plus, elle fait des

vers, sait parler le *beau langage*, et commente avec sa jeune maîtresse le philosophe Meng-tseu. Survient le beau Pé-ming-tchong, le modèle, non pas des cavaliers, mais des bacheliers chinois, qui cite à propos les classiques, et dont l'examen a fait quelque bruit. Comment résister à un mérite si brillant? Aussi la jeune Siao-man en a été profondément touchée, elle a même brodé en cachette un petit sac parfumé sur lequel on lit un quatrain; et ce quatrain, par diverses allusions pleines de finesse, exprime les sentimens de la jeune fille pour le charmant bachelier. Elle forme le projet de jeter en passant le sachet sur le seuil du pavillon dans lequel Pé-ming-tchong se livre à l'étude, ou plutôt rêve à Mlle Siao-man. Mais pour cela il faut aller dans le jardin où est le pavillon. Siao-man meurt d'envie de s'y faire entraîner par la soubrette, mais elle se garderait d'en convenir. Elle paraît tout absorbée dans ses études, et débute par une tirade qui commence ainsi : « Fan-sou, il me vient quelque chose à la mémoire. Du fleuve Ho est sortie la table, du fleuve Lo l'écriture; quand le Yn et le Yang furent séparés, les huit Koua naquirent. Depuis Fou-hi et Chin-nong ils furent transmis de siècle en siècle jusqu'à Confucius et Mencius..... Vint ensuite Hin-chi-hoang..... » Et elle ajoute : « Toutes les fois que j'ouvre un livre, je sens mon cœur s'épanouir. » Voilà de belles et graves dispositions; mais Fan-sou, la maligne soubrette, lui vante les charmes d'une promenade par une belle soirée, au milieu des fleurs, et les deux jeunes filles s'en vont gracieusement folâtrer dans le jardin. Fan-sou chante :

« Les pierres de nos ceintures s'agitent avec un bruit harmonieux; nos petits pieds, semblables à du nénuphar d'or, effleurent mollement la terre (*bis*). La lune brille sur nos têtes pendant que nous foulons la mousse verdoyante (*bis*). La fraîcheur de la nuit pénètre nos légers vêtemens. »

Aux chants de la jeune fille répondent les sons d'une guitare. Pé-ming-tchong chante une romance pour peindre son amour, comme cet autre bachelier Lindor, auquel, du reste, il ne ressemble guère. Après l'avoir entendue, Siao-man dit avec mélancolie : « Les paroles de ce jeune homme vous attristent le cœur. » Pour la jeune soubrette, tantôt effrayée, tantôt rieuse, elle laisse malicieusement sa jeune maîtresse un instant seule. Cet instant suffit pour jeter le sachet parfumé et s'enfuir. Pé-ming-tchong sort et le trouve. Il lit le quatrain, il considère la broderie. Aucune des intentions de Siao-man n'est perdue pour un si fin connaisseur en poésie. Elle a brodé sur le sachet des nénuphars : « Je vois ce qu'il représente, dit l'ingénieux

licencié. Le cœur du nénuphar porte un nom qui se prononce *ngeou*, comme celui qui exprime l'union de deux époux; elle me donne à entendre qu'elle désire m'épouser. » La belle chose que les jeux de mots de la poésie chinoise! Que ce *ngeou* est bien trouvé! Qu'il est commode pour une jeune fille d'exprimer ainsi ses sentimens secrets au moyen d'un cœur de nénuphar!

Le pauvre Pé-min-tchong tombe malade d'amour. La soubrette va le trouver et lui fait de la morale. « Vous n'avez donc pas entendu dire aux bouddhistes : L'apparence est le vide, et le vide n'est autre chose que l'apparence? —Vous ne connaissez pas cette pensée de Lao-tseu : Les cinq couleurs font que les hommes ont des yeux et ne voient pas, les cinq sons font que les hommes ont des oreilles et n'entendent pas? — Confucius lui-même n'a-t-il pas dit : Mettez-vous en garde contre la volupté? »

Mais Pé-min-tchong finit par l'attendrir; et comment résister à un amoureux qui vous dit : « Ayez pitié de moi; si vous réalisez ce mariage, je veux transmigrer dans le corps d'un chien ou d'un cheval pour vous servir dans une autre vie. »

Aussi la conversation, entamée si philosophiquement, se termine à l'européenne par une lettre que la soubrette se charge de remettre à sa maîtresse.

Celle-ci, en recevant la galante missive, affecte une grande colère, et la lit pourtant; elle menace sa suivante de la fustiger. Fan-sou la laisse dire, puis lui montre le sachet aux nénuphars. Et alors c'est elle qui s'amuse à menacer et à effrayer sa maîtresse. Puis, changeant de ton, elle plaide chaudement la cause de l'amoureux bachelier. Elle trouve encore à son service des sentences morales. « Il vaut mieux sauver la vie d'un homme que d'élever une pagode à sept étages. »

Enfin Siao-man se décide à écrire une réponse et la remet à Fan-sou. « A qui la portes-tu? — A madame votre mère, répond malicieusement la soubrette.... Ne vous troublez pas, ajoute-t-elle, c'est au bachelier que je vais la porter. »

La lettre est en vers assez vifs et promet un rendez-vous pour la nuit.

Les paroles coquettement mystérieuses de Fan-sou achèvent de tourner la tête au pauvre *inamorato*.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment mademoiselle me traitera-t-elle cette nuit?

FAN-SOU.

Elle sera avare de sa tendresse dans la crainte d'effacer sa beauté, et cette nuit avec vous...

PÉ-MIN-TCHONG.

Cette nuit, comment se conduira-t-elle avec moi?

FAN-SOU l'interrompant, elle chante.

Ce mot était venu sur le bout de ma langue, véritablement je l'ai avalé.

En attendant sa belle, le jeune homme récite une tirade de passion chinoise. Elle ne rappelle nullement la lettre écrite par Saint-Preux, dans la chambre de Julie. Mais on y trouve une certaine exaltation sentimale et métaphorique qui montre que la Chine a ses Marini et ses Gongora. « Dans le temps de l'empereur Yao, il y avait dix soleils; neuf tombèrent sous les coups de flèches que Y-heou sut adroitement lancer du haut du mont Kouen-lun. Il n'en resta qu'un seul, et ce fut vous, vous qui venez le matin et disparaissez le soir... Si vous vous irritez, soudain vous faites naître des nuages à l'orient et au midi, d'épais brouillards à l'occident et au nord... Perfide soleil, que ne suis-je Heou-tsi pour percer votre disque étincelant et vous faire tomber sur la terre! »

Ce sont là de singulières imaginations d'amant. Bientôt arrive au rendez-vous la belle Siao-man, tout en grondant et même en battant un peu la pauvre soubrette qui l'y a entraînée. Mais voici la mère de Siao-man qui survient et se fâche, tance sa fille, la soubrette et le jeune lettré. Celui-ci, pour rétablir ses affaires, prend le parti d'aller au concours; s'il revient avec le grade de licencié, quelle beauté rebelle, quelle mère intraitable pourrait lui résister? C'est encore la soubrette qui l'y décide; car, toute folâtre qu'elle est, elle sait, quand il le faut, parler raison.

Inspiré par son amour, le jeune homme a composé pour le concours un morceau dont l'élégance et l'éclat ne peuvent se comparer qu'aux rayons du soleil. Le président du conseil de magistrature en est si frappé, qu'il fait venir une respectable matrone qui porte le nom un peu bizarre d'*entremetteuse des magistrats* (il faut se souvenir que tous les mariages se font, à la Chine, par intermédiaire, et que la fonction d'entremetteur est aussi honorée que l'est le mariage lui-même). Le président ordonne à l'*entremetteuse des magistrats* d'arranger l'union de Siao-man et du *tchoang youen*; c'est ainsi qu'on

nomme le premier sur la liste des licenciés. La soubrette, présente à l'entrevue, s'amuse de la surprise des deux amans, arrivés enfin au comble de leurs vœux par la volonté impériale et l'influence toute puissante des honneurs académiques.

Ces rapides analyses et les considérations qui les précèdent suffisent peut-être pour donner une idée de la variété et de l'intérêt des ouvrages dont se compose le théâtre chinois, pour montrer quelle vive clarté ils peuvent jeter sur les mœurs, les sentimens, la tournure d'esprit et d'imagination d'un peuple extraordinaire. Il ne me reste plus qu'à exprimer un désir qui, je pense, sera partagé par le lecteur, le désir qu'on nous fasse connaître un plus grand nombre de ces curieux monumens. M. Bazin me semble appelé à poursuivre une tâche qu'il a si honorablement commencée. Le style varie tellement dans les divers genres de littérature cultivés à la Chine, qu'à moins de leur consacrer sa vie entière, on est obligé de se vouer à une classe d'ouvrages pour les comprendre parfaitement. M. Julien seul, en France et en Europe, peut, à son gré, traduire un des *kings*, un volume de poésie, un drame, un roman, ou un ouvrage sur la culture des mûriers. Son habile élève s'est attaché aux compositions dramatiques; maintenant il est maître de cette portion importante de la littérature chinoise. Qu'il y concentre ses efforts, si heureux dès le début; qu'il choisisse les plus intéressantes des cent pièces de la collection dont il vient de nous présenter ce curieux échantillon, ainsi que des autres collections qu'on possède; qu'il donne des analyses détaillées et de judicieux extraits de celles qu'il ne traduira pas, et il aura attaché son nom à un vaste et utile travail qui ne peut manquer de mériter les suffrages du public et les encouragemens du pouvoir.

J. J. AMPÈRE.

DES

ÉTABLISSEMENS RUSSES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE.

Travels in Circassia, Krim-Tartary, etc., by Edmund Spencer, esq., in two volumes. London, 1838.

Reise auf dem Caspischen Meere und in den Caucasus, von Dr Eduard Eichwald. Stuttgart, 1837.

La guerre de Perse était à peine finie (1), que celle de Turquie commença. Les évènemens qui amenèrent cette guerre furent, comme tout le monde le sait, l'insurrection de la Grèce et la sympathie qu'elle excita en Europe, le traité de Londres où la France, l'Angleterre et la Russie s'engagèrent à rétablir la paix entre le sultan et les Grecs, la bataille de Navarin où les flottes des trois puissances anéantirent la flotte ottomane, enfin le hatti-chérif que Mahmoud adressa à ses pachas et où il appelait tous ses sujets à s'armer pour la défense de leur religion et de leur pays. Cette espèce de manifeste étant principalement dirigé contre la Russie, l'empereur Nicolas se crut autorisé à déclarer la guerre à la Porte. Il n'entre pas dans notre plan de parler de ce qui se passa dans la Turquie d'Europe, sur le Danube et au pied des Balkans; nous nous occuperons seulement des deux campagnes de Paskewitch dans la Turquie d'Asie, qui sont beaucoup moins connues et qui se rattachent à notre sujet, parce qu'elles achevèrent

(1) Voyez les livraisons du 15 juin et du 1er septembre 1838.

de consolider la domination de la Russie sur la côte orientale de la mer Noire.

Voyons d'abord quelles étaient les forces des deux puissances belligérantes. Le comte Paskewitch d'Erivan, tel était le titre que lui avait donné son souverain après ses victoires en Perse, avait sous ses ordres une armée de 70,000 hommes, exercée et aguerrie par une guerre récente : ces troupes étaient dispersées dans les différentes provinces, mais elles pouvaient être facilement réunies. Une partie se trouvait en Mingrélie et en Imérétie; une autre partie en Géorgie, dans la province d'Erivan, sur l'Araxe et en Perse; la réserve était à Tiflis : le reste occupait le Daghestan et la ligne du Kouban, points qu'on ne pouvait dégarnir à cause des incursions des montagnards.

Les forces turques en Asie étaient tout autrement organisées. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'armée permanente dans cette partie de l'empire ottoman. Chaque pacha entretient un petit corps de troupes pour sa sûreté personnelle, et pour maintenir son autorité vis-à-vis des populations qui sont guerrières, courageuses, mais très peu soumises. Ainsi les pachas d'Akhaltzikhé étaient obligés depuis long-temps d'avoir à leur solde un corps de montagnards lesghis, et, dans les premières années de ce siècle, Redchid-Pacha, à qui le sultan avait donné le gouvernement de cette ville, ne put y entrer qu'après s'être soumis aux conditions qui lui furent imposées par les habitans. Chaque habitant des villes doit, au premier appel, se rendre tout armé sous les drapeaux : en revanche, il est libre de tout impôt. Quand une guerre éclate, toute la population doit y prendre part, et les beys sont convoqués avec tous les hommes placés sous leurs ordres. De cette façon on met promptement sur pied une armée imposante, mais qui n'est ni disciplinée, ni exercée : aussitôt que ces troupes sont rassemblées, elles reçoivent une paie du gouvernement. Du reste, presque tous les habitans de ces provinces sont de bons soldats, hardis, entreprenans, et accoutumés dès l'enfance au brigandage : tels sont surtout les Abases, les Lazes et les Kourdes. Dans la guerre de 1828, le pachalik d'Akhaltzikhé mit seul en campagne 27,000 hommes : on peut calculer, d'après cela, que les pachaliks de Kars, de Bayazid, d'Erzeroum et de Trebizonde, avec les villes d'Anapa et de Poti, purent fournir environ 100,000 hommes. Il faut compter dans ce nombre les garnisons des diverses places fortes qui en prenaient peut-être la moitié. Les Turcs, dans les différentes occasions, mirent sur pied de plus grandes forces, mais toujours quand il était trop tard; en tout il n'y eut dans leurs mouvemens ni unité ni précision.

La principale cause des revers de l'empire ottoman fut la faiblesse du gouvernement. Le sultan ou ses ministres n'envoyaient pas assez d'argent à l'armée pour la payer et l'entretenir convenablement : les pachas, habitués à l'oisiveté et ne pensant qu'à s'enrichir, s'appropriaient une partie des fonds qui leur étaient envoyés : ils n'obéissaient qu'à contre-cœur à l'ordre de rassembler les troupes; d'un autre côté, les beys ne s'empressaient guère de faire ce qui leur était commandé par les pachas : les troupes n'étaient pas payées et se débandaient. Les Turcs se battirent pourtant bravement, surtout à Akhaltzikhé, mais ils furent soutenus par le fanatisme, par leur vieille haine contre les chrétiens et par la crainte que les Russes n'exerçassent de terribles représailles pour leurs dévastations et leurs brigandages.

La déclaration de guerre de la Russie parut le 26 avril 1828; le 3 mai, une flotte armée à Sébastopol et commandée par le vice-amiral Greigh fit voile vers Anapa : c'était aussi le 3 mai que l'armée de Bessarabie passait le Prouth et marchait vers le Danube. Anapa, dont nous avons fait connaître ailleurs la position et l'importance, fut assiégée à la fois par terre et par mer. La garnison, commandée par le pacha Osman-Oglou, se défendit vaillamment; les montagnards du Caucase essayèrent de la secourir et vinrent attaquer les assiégeans. Néanmoins la place se rendit après une résistance de quarante jours, quand tous les moyens de défense eurent été épuisés. Les Russes y trouvèrent quatre-vingt-cinq canons, vingt-neuf étendards et de nombreuses munitions.

La position de Paskewitch en Géorgie était moins simple et plus difficile. Sur les 44 à 45,000 hommes dont il pouvait disposer, une partie devait être employée à défendre le pays contre les attaques des montagnards, à observer la frontière persane, à occuper le territoire de Khoï jusqu'au paiement intégral de l'indemnité due par la Perse, et enfin à fournir de garnisons les villes et les places fortes de la Géorgie. Il lui restait au plus vingt mille hommes à mettre en ligne, tandis que les Turcs pouvaient lui en opposer le double et même le triple en y mettant un peu d'activité. Il vit tout de suite que ce n'était qu'en prévenant l'ennemi et en frappant un coup heureux qu'il pouvait assurer le succès de la campagne. C'était là le grand point : car une défaite au début suffisait pour tout perdre. Les peuples du Caucase n'attendaient qu'un revers pour se soulever; les mahométans de Géorgie auraient fait défection, et les Persans auraient aussitôt déclaré la guerre. Il fit donc ses préparatifs avec la plus grande activité, et se mit promptement en état de passer la frontière avec un corps de

20,000 hommes, bien pourvus de tout ce qui est nécessaire en campagne, pleins d'ardeur guerrière et de confiance enthousiaste dans leur chef. Il établit d'abord son quartier-général à Goumri, petite place forte située sur la rivière d'Arpatchaï, laquelle se jette dans l'Araxe et sert de limite entre la Géorgie et l'Arménie turque. Le 26 juin, après une messe solennelle terminée par la bénédiction des troupes, l'avant-garde passa l'Arpatchaï, et tout le corps d'armée se dirigea à l'ouest vers la forteresse de Kars, chef-lieu du pachalik de ce nom. Toute la contrée présentait le spectacle d'une dévastation complète, et les Arméniens qui l'habitent avaient été emmenés par les Turcs, lesquels se défiaient d'eux. Paskewitch se décida à tourner la forteresse par le midi et à prendre position sur la route d'Erzeroum; il coupait ainsi les communications de la garnison avec l'intérieur du pays et pouvait faire face au séraskier d'Erzeroum, si celui-ci se mettait en mouvement pour la secourir. Le 1er juillet, l'armée russe se rapprocha de Kars après avoir repoussé une première attaque de la cavalerie ennemie. Les Turcs avaient établi un camp retranché sur une hauteur qui domine la ville au sud-ouest; comme on ne pouvait en venir à un siége régulier sans l'avoir forcé, les Russes l'attaquèrent le 5 juillet et l'emportèrent à la baïonnette. Ils poursuivirent les fuyards jusque dans la ville, et des renforts ayant été envoyés à propos, la place fut immédiatement enlevée et on y fit 1,250 prisonniers. Une partie de la garnison, au nombre de 5,000 hommes, se réfugia dans la citadelle et se rendit bientôt après. Parmi les prisonniers se trouva le gouverneur de la province, Méhémet-Emin, pacha à deux queues : 3,000 hommes de cavalerie turque s'étaient ouvert un passage à travers les Russes et s'étaient réfugiés dans les montagnes.

Quinze jours après la prise de Kars, le général-major Hesse, commandant de la division qui occupait la Mingrélie, investit la forteresse de Poti, située à l'embouchure du Phase, enclave turque dans les possessions russes. La place reçut pendant six jours le feu de trois batteries qui endommagèrent beaucoup les maisons et firent une énorme brèche dans la muraille. La garnison, composée d'habitans des provinces voisines, capitula le 27 juin, à condition qu'on laisserait chacun retourner librement dans son pays.

Paskewitch, ayant laissé une garnison à Kars, se dirigea, à travers les hautes montagnes de Tchildir, vers la forteresse d'Akhalkalaki, située au nord-est de Kars dans le pachalik d'Akhaltzikhé. Le 4 août, les troupes russes arrivèrent à portée de fusil de cette forteresse sans que personne fît mine de vouloir se défendre, quoiqu'on vît sur les

remparts et dans l'intérieur de la ville flotter une multitude d'étendards. Là-dessus Paskewitch fit sommer les habitans de se rendre; mais ils firent cette réponse : « Nous ne sommes point des gens de Kars ni d'Erivan, nous sommes des guerriers d'Akhaltzikhé : nous n'avons point de femmes, point de richesses, et nous sommes un millier d'hommes décidés à mourir sur les murailles de notre ville. » La garnison se composait d'hommes déterminés, redoutables à tous leurs voisins par leurs pillages et leurs incursions continuelles; il s'y était joint beaucoup de déserteurs et de brigands montagnards qui regardaient Akhaltzikhé et Akhalkalaki comme leurs nids et leurs repaires. Paskewitch fit commencer immédiatement les travaux du siége, et dans la nuit suivante on dressa une batterie destinée à agir contre le mur principal de la forteresse et à jeter dans l'intérieur des bombes et des grenades. Le matin suivant, les Turcs, du haut de leurs tours, firent jouer leurs canons contre la batterie russe. Mais le feu des assiégeans fit bientôt taire le leur, renversa entièrement une tour et endommagea beaucoup les autres. Les bombes mirent aussi le plus grand trouble dans la ville : la garnison se cacha dans les caves, et personne ne se montra plus pour défendre les remparts. On fit alors approcher quelques canons, et un feu terrible fut ouvert à petite distance contre les murs et les portes de la forteresse. La garnison perdit complètement courage, et on vit bientôt un grand nombre d'hommes sauter en bas des remparts et chercher leur salut dans la fuite. Deux compagnies poursuivirent les fuyards, deux autres entrèrent dans la ville, et la garnison se rendit; celle-ci portait la chemise qu'on met aux morts pour marquer qu'elle s'était vouée à mourir et à s'ensevelir sous les ruines de la place. La ville était à peine prise, qu'on vit paraître la cavalerie turque, envoyée pour couvrir la marche de 1,500 lazes qui venaient renforcer la garnison : voyant la place au pouvoir des Russes, elle se retira aussitôt. La prise d'Akhalkalaki était très importante pour la tranquillité de la Géorgie méridionale, parce que c'était le lieu de refuge de tous les brigands qui pillaient ce pays. Il y a un chemin de cette ville à Tiflis : en outre, elle ferme la route qui conduit de Kars à Akhaltzikhé.

Paskewitch marcha ensuite sur la petite forteresse de Ghertvissi, située à huit lieues d'Akhalkalaki sur des rochers escarpés qui s'élèvent au bord du Kour. La nouvelle du succès récent des Russes avait fait une telle impression sur la garnison de Ghertvissi, qu'elle se rendit à la première sommation. Les habitans de la populeuse et fertile vallée du Kour s'étaient enfuis dans les montagnes : mais, ras-

surés par la sévère discipline maintenue dans l'armée de Paskewitch, ils revinrent peu à peu, firent leurs moissons, et vendirent leurs grains aux troupes. Cela permit d'établir à Ghertvissi et au château-fort d'Aspindjé, situé trois lieues plus loin, des magasins de blé et des moulins pour l'approvisionnement de l'armée.

Après la prise de ces forteresses et l'arrivée des troupes de réserve venues de Géorgie, les Russes se mirent en marche vers l'importante place d'Akhaltzikhé, à travers les hauteurs escarpées et couvertes de forêts qui dominent les rives du Kour. La première batterie fut dressée dans la nuit du 19 au 20 août. Mais une armée turque de 27,000 hommes, sous les ordres des deux pachas Moustapha et Kios-Mahmed, était arrivée assez près de la ville. Paskewitch résolut d'aller l'attaquer, et, pour le faire avec avantage, il partit dans la nuit, et tourna Akhaltzikhé par des chemins presque inaccessibles, surtout pour la cavalerie et l'artillerie. Au point du jour, les Turcs s'aperçurent de son mouvement, et ils se précipitèrent sur les Russes avec un acharnement extraordinaire; le combat dura douze heures. Les Russes remportèrent la victoire, quoique l'ennemi fût supérieur en nombre, la chaleur intolérable et la position difficile; le camp fortifié, établi à peu de distance de la ville, fut emporté d'assaut. Les Turcs perdirent toute leur artillerie de campagne, dix canons, toutes leurs munitions et leurs approvisionnemens, et la cavalerie russe poursuivit les fuyards jusqu'à huit lieues sur la route d'Erzeroum. Cinq mille hommes d'infanterie, sous la conduite de Kios-Mahmed, qui avait été blessé au pied, se réfugièrent dans la ville. Le reste de l'armée se dispersa dans les bois et dans les montagnes. Les Turcs s'étaient battus avec une grande bravoure, mais la tactique des généraux russes prévalut.

Après cette victoire, Paskewitch revint assiéger Akhaltzikhé; les travaux du siége furent poussés si activement, malgré le terrible feu de la place, que la brèche fut ouverte le 27. L'assaut fut donné et dura treize heures. La garnison fit une résistance désespérée; il fallut livrer un combat dans chaque rue et emporter, pour ainsi dire, chaque maison. Le jour suivant, la citadelle capitula, et les 2,000 hommes qui la défendaient sortirent avec armes et bagages. La perte des Turcs fut immense : les Russes eurent 10 officiers tués et 32 blessés. La prise d'Akhaltzikhé amena celle des forteresses d'Atzkour et d'Ardaghan, dont les habitans ouvrirent les portes.

Au commencement de septembre, Paskewitch envoya une division sous les ordres du général-major prince Tchetchévadzé pour prendre

possession du pachalik de Bayazid, situé au midi de celui de Kars, et qui a pour frontière, à l'est, la province d'Erivan, nouvelle conquête de la Russie. Cet officier partit du pied du mont Ararat, traversa les hautes montagnes qui séparent Erivan de Bayazid, et s'approcha de cette ville. Une seule attaque la fit tomber en son pouvoir, et le pacha Belioul fut au nombre des prisonniers. Quelques jours plus tard, il occupa Diadin et plus loin, sur la route d'Erzeroum, la forteresse de Toprakalé qui ne fit presque aucune résistance. Un détachement alla même enlever des vivres jusque dans le pachalik de Mouch où coule l'Euphrate, encore voisin de sa source.

Tout étant tranquille dans les pachaliks de Kars et d'Akhaltzikhé, Paskewitch travailla activement à faciliter les communications avec la Géorgie. Une route commode fut ouverte à travers les défilés de Bordshom, de manière à ce que les voitures pesamment chargées pussent y passer. Vers la mi-octobre, le thermomètre tomba à six degrés au-dessous de zéro, et l'hiver commença dans les contrées rapprochées des montagnes. Paskewitch, ayant laissé des garnisons dans les forteresses, ramena en Géorgie le reste du principal corps d'armée et lui fit prendre ses quartiers d'hiver. La guerre continua encore quelque temps dans le pachalik de Bayazid. La division du prince Tchetchévadzé, qui s'était portée très en avant, fut obligée, après quelques succès, de faire un mouvement de retraite devant un corps considérable de Turcs; mais le général Pankratief, qui occupait encore la forteresse persane de Khoï, se porta sur Bayazid, ce qui décida les Turcs à rentrer dans les pachaliks de Mouch et d'Erzeroum.

Les résultats de cette campagne furent donc la conquête des pachaliks de Kars, d'Akhaltzikhé et de Bayazid, et la prise de neuf forteresses, dont quelques-unes très importantes, de quatre cent quarante-trois canons et de cent trente-sept drapeaux. A la fin de 1828, l'ordre était parfaitement rétabli dans les provinces conquises. L'hiver fut très rude, et les Russes l'employèrent à se préparer à la campagne suivante. Quatre régimens de cavalerie mahométane furent organisés dans la province de Karabagh, et une milice nationale fut levée en Géorgie. L'indemnité due par le chah, en vertu du traité de Tourkman-Tchaï, ayant été payée, le corps d'armée qui occupait Khoï évacua la Perse et vint grossir le nombre des troupes disponibles contre la Turquie.

Les Turcs, de leur côté, avaient fait de grands préparatifs. Malgré la rigueur de la saison, et quoique les montagnes fussent encore couvertes de neige, ils entrèrent en campagne dès les premiers jours du

mois de mars. Le sultan avait donné l'ordre de reconquérir le pachalik d'Akhaltzikhé. Achmet, bey d'Adjar, avait reçu le commandement des troupes destinées à cette expédition, et il avait été nommé d'avance pacha de cette province à condition qu'il en reprendrait la capitale. Grace à l'argent mis à sa disposition par la Porte et à la coopération du séraskier d'Erzeroum, il leva aisément une nombreuse armée à laquelle vinrent se joindre, en foule, les belliqueux montagnards des frontières, Adjars, Lazes, Levans, etc. Dans la nuit du 4 mars, les Turcs occupèrent les faubourgs d'Akhaltzikhé et commencèrent les travaux du siége qui furent poussés assez vivement. Le 14 mars, Achmet-Pacha somma la place de se rendre, assurant qu'un détachement envoyé pour la secourir venait d'être battu dans les défilés de Bordshom. Cette nouvelle donna un nouveau courage à la garnison, car elle ne savait pas qu'on eût envoyé des troupes à son secours, et personne ne croyait que ces troupes eussent été défaites. Dans la nuit du 16 au 17, on entendit de grands cris et on remarqua un grand désordre parmi les Turcs : un feu très vif fut dirigé de la forteresse sur les rues du faubourg, qui, au point du jour, était presque entièrement évacué. Cette retraite subite avait été déterminée par l'approche d'un corps russe qui avait livré, sur sa route, une suite de combats où les Turcs avaient perdu beaucoup de monde. Au même moment ils recevaient un autre échec signalé, car le général Hesse emporta d'assaut, le 17 mars, un camp retranché que le pacha de Trébizonde avait établi près de la mer Noire, tout près de la frontière russe, et d'où il pouvait à volonté envahir la Gourie ou secourir les troupes qui assiégeaient Akhaltzikhé.

De la fin de mars à la fin de mai, il ne se fit plus rien de considérable. Le temps fut si mauvais, qu'il fut impossible de tenter aucune opération décisive : tous les jours il pleuvait dans les plaines et il neigeait sur les montagnes; les rivières étaient débordées, et les routes changées en marécages. Dans les derniers jours de mai, le temps se remit au beau, et la guerre recommença. Les Turcs établirent un nouveau camp retranché dans les montagnes du pachalik d'Akhaltzikhé. Les Russes les y attaquèrent dans la nuit du 14 juin, et les en délogèrent après un combat de trois heures. Le corps d'armée turc, fort de 15,000 hommes, se dispersa dans les montagnes, après avoir perdu 1,200 morts ou blessés et presque toute son artillerie.

Pendant cette expédition, qui avait été conduite par les généraux Bourzof et Mouravief, Paskewitch s'était rendu à Kars où il rassembla son corps d'armée, fort de 11,400 hommes d'infanterie et

de 6000 cavaliers; avec lui marchait une artillerie considérable. Il s'avança sur la route d'Erzeroum dans le dessein d'attaquer un corps d'armée turc campé près de Milleh-Dousou et commandé par Hakki-Pacha. On avait reçu la nouvelle que le séraskier d'Erzeroum arrivait avec 30,000 hommes, et il fallait se hâter pour prévenir la jonction des deux armées; mais le camp de Milleh-Dousou étant défendu, sur son front et sur sa gauche, par des ravins et des précipices, Paskewitch résolut de le tourner. La manœuvre était des plus hardies; il avait à faire une marche de douze lieues par des chemins effroyables où se trouvaient, entre autres obstacles, deux crêtes de montagnes couvertes de neige et coupées de précipices profonds; en outre, ce mouvement devait se faire en face d'un ennemi qui pouvait le prendre en flanc et par derrière, et qu'il laissait à deux lieues de ses communications, tandis que lui-même s'en éloignait de huit lieues. Il trompa les Turcs en faisant manœuvrer son aile gauche sur les hauteurs, de manière à attirer leur attention et à cacher la marche du corps principal. Ayant achevé son mouvement, il livra un premier combat dont le résultat ne fut pas décisif. Les Turcs étaient rentrés dans leur camp et l'armée russe avait gardé ses positions. lorsqu'on apprit que le séraskier lui-même arrivait et que son avant-garde était déjà sur une hauteur voisine. Paskewitch, qui allait se trouver entre deux feux, résolut de faire volte-face pour attaquer le séraskier. Il attendit tranquillement qu'Hakki-Pacha fût rentré dans son camp avec toutes ses troupes, plaça une division sur le seul chemin par où celui-ci pouvait faire diversion, et conduisit le reste de l'armée à la rencontre du séraskier. La disposition des lieux lui ayant permis de placer ses deux ailes de manière à envelopper l'ennemi, les Turcs surpris commencèrent à s'ébranler. L'artillerie russe, postée sur des hauteurs, mit le désordre dans leurs rangs, et une charge de cavalerie acheva de les disperser. Ils s'enfuirent dans toutes les directions, laissant leur camp à la merci de l'ennemi. Par suite de ces différentes manœuvres, Paskewitch se trouvait placé sur les derrières d'Hakki-Pacha. Quelque fatiguées que fussent ses troupes, quelque difficile que fût le chemin, il se mit en marche au point du jour, et à neuf heures du matin il vint se mettre en bataille à trois quarts de lieue du camp ennemi, dont la position était très forte. Les Turcs sortirent de leurs retranchemens, et le feu commença. On sut par un prisonnier fait dans une reconnaissance que la défaite du séraskier était ignorée dans le camp ottoman; Paskewitch lui rendit aussitôt la liberté, pour qu'il pût apprendre cet évènement à ses com-

patriotes. Cette nouvelle, et la position avantageuse des Russes, enlevèrent au pacha toute espérance. Voyant qu'il ne pouvait ni se retirer sain et sauf, ni résister avec succès, il fit dire qu'il voulait se rendre avec tout son corps. Paskewitch y consentit, à condition que les troupes ottomanes déposeraient les armes et quitteraient leurs retranchemens; mais, avant que le parlementaire fût de retour, les Turcs avaient recommencé le feu, et le combat s'était engagé sur tous les points. Le camp fut emporté, et le pacha fait prisonnier. Les Turcs perdirent 2,000 morts, 1,200 prisonniers, et toute leur artillerie. Tout cela se fit en vingt-quatre heures. Les Russes battirent le séraskier le 1er juillet, et Hakki-Pacha le 2, après avoir fait une marche de quatorze lieues. On assure qu'ils n'eurent pas plus de 100 hommes tués, ce qui est difficile à croire.

Le 14 juillet, Paskewitch marcha sur Erzeroum, ville de 100,000 ames, l'une des plus riches et des plus importantes de l'empire ottoman. On apprit bientôt que les troupes rassemblées par le séraskier près d'Hassan-Kalé s'étaient dispersées d'elles-mêmes, et que le pacha chargé de défendre cette forteresse, qui est considérée comme la clé d'Erzeroum, l'avait abandonnée en toute hâte, emportant sur des chariots et sur des bêtes de somme tout ce qu'il avait pu y faire charger. Le 5 juillet, à neuf heures du soir, les Russes prirent possession d'Hassan-Kalé; ils y trouvèrent de l'artillerie et des provisions considérables, qu'on n'avait pas eu le temps de retirer. Paskewitch, ayant appris que la défaite des Turcs et la rapidité de sa marche avaient fait une vive impression sur les habitans d'Erzeroum, leur envoya Mamich-Aga, ancien commandant des janissaires, qui avait été fait prisonnier le 1er juillet, et qui jouissait d'un grand crédit dans la ville. Il était porteur d'une proclamation dans laquelle le général russe promettait solennellement, en cas de soumission, la sûreté des personnes et des propriétés, et le libre exercice de la religion. Le 7 juillet, Mamich-Aga fit dire que les moullahs et les principaux habitans étaient disposés à se soumettre, mais que le peuple, excité par les troupes du séraskier, était dans une grande exaltation. Paskewitch marcha alors en avant, laissant ses bagages sous la protection de la forteresse d'Hassan-Kalé. Le 8 juillet, un capidji-bachi envoyé par le séraskier, et Mamich-Aga, député par les habitans d'Erzeroum, se rendirent au camp russe, situé à trois lieues de la ville. Le capidji-bachi assura que le séraskier consentait à rendre la ville, mais qu'il craignait que l'approche des Russes n'exaspérât le peuple et ne le poussât à une résistance désespérée. Paskewitch ne se laissa pas arrêter et se mit

en mouvement. Il entra d'abord dans un défilé qui conduit au haut d'une montagne; de là on descend dans la vallée où s'étendent les populeux faubourgs d'Erzeroum et où s'élèvent les murs crénelés qui entourent la ville. On fit halte à un peu plus d'une lieue de la place, parce que plus loin on ne trouvait pas d'eau. Sitôt que l'avant-garde se montra sur les hauteurs, une troupe de cavalerie sortit des retranchemens, et vint faire, sur les avant-postes russes, un feu de tirailleurs peu dangereux et auquel on ne riposta pas.

Paskewitch avait renvoyé les députés de la ville sous la conduite du prince Bekewitch-Tcherkaski : celui-ci devait lui faire connaître, avant dix heures du matin, le résultat des négociations. Vers le soir, Paskewitch fit reconnaître les fortifications établies sur le Topdagh, et se convainquit qu'il serait difficile à Erzeroum de résister, une fois qu'il se serait rendu maître de ces hauteurs : il résolut donc de les attaquer le lendemain, si la ville ne capitulait pas. Le Topdagh s'élève à l'est d'Erzeroum et domine la ville et la citadelle, dont il n'est éloigné que d'une faible portée de canon : les Turcs y avaient établi une batterie qui enfilait les routes de Kars et d'Akhaltzikhé, et qui était liée à la ville par une longue ligne de retranchemens. A neuf heures du matin, le prince Bekewitch annonça que le peuple s'était rassemblé, avait tenu conseil toute la nuit, et que, toutes les fois qu'une opinion pacifique avait été exprimée, la multitude s'était écriée dans un transport fanatique : « Nous ne déshonorerons pas notre religion. » Le matin, le prince Bekewitch avait décidé les anciens et le séraskier à faire annoncer à Paskewitch que les portes lui seraient ouvertes à quatre heures de l'après-midi. Paskewitch répondit que, si ce n'était pas fait à trois heures, il ferait donner l'assaut.

Depuis le matin, les batteries du Topdagh n'avaient pas cessé de tirer sur les avant-postes et les fourrageurs russes, sur lesquels les tirailleurs turcs, de leur côté, avaient dirigé constamment un feu de mousqueterie. A trois heures, il n'était pas arrivé de réponse, et Paskewitch, ayant appris que le séraskier attendait des renforts, fit attaquer les fortifications du Topdagh. Les Turcs, après une faible résistance, abandonnèrent la batterie, où ils laissèrent cinq canons, et se retirèrent dans la ville. Toutes les batteries de la place jouèrent alors sur les Russes; mais on leur répondit du Topdagh, où l'on avait rapidement transporté plusieurs pièces de campagne qui mirent un grand désordre dans Erzeroum. Bientôt on vit sortir une députation qui venait en pompe apporter aux Russes les clés de la place. Les troupes y entrèrent aussitôt; mais, lorsqu'elles voulurent prendre

possession de la citadelle, les Arnautes qui l'occupaient firent mine de vouloir se défendre. On se disposa à donner l'assaut, et les Arnautes, voyant que c'était chose sérieuse, ouvrirent les portes. La citadelle est si forte et si bien pourvue, qu'on n'eût pu l'emporter sans perdre beaucoup d'hommes. On trouva dans Erzeroum cent cinquante canons et des magasins considérables.

Tous les sandjaks du pachalik d'Erzeroum, même les plus éloignés, se soumirent aux Russes, et le 17 juillet une division fut envoyée dans la direction de Trébizonde et occupa sans résistance la ville de Baïbourt. Le général Bourzof, qui commandait cette division, ayant appris qu'un corps d'armée ennemi de 10 à 12,000 hommes s'était réuni à quelque distance, alla l'attaquer et fut blessé mortellement. Paskewitch, à cette nouvelle, se rendit en personne à Baïbourt, et attaqua l'armée turque dans un village où elle s'était fortifiée et où elle résista assez vigoureusement pour laisser le combat indécis : « Ce fut la seule fois dans toute la campagne, dit M. Eichwald, que les Turcs défendirent bien un village. » Le lendemain, 9 août, il y eut un nouveau combat dans lequel le camp des Ottomans fut emporté. On y trouva de nombreux bagages, les dépouilles de plusieurs bourgs dont les habitans s'étaient enfuis dans les montagnes, une quantité de bétail et presque tous les chevaux de la cavalerie, que ceux qui les montaient avaient laissés là pour pouvoir plus aisément gagner les hauteurs. Les troupes turques étaient surtout composées de Lazes, population belliqueuse et farouche qui habite les montagnes situées le long de la mer Noire, depuis Trébizonde jusqu'à la Gourie. Dans le camp russe, on voyait alors à la fois des régimens tartares du Caucase, des cavaliers fournis par les Kengherli, tribu guerrière de Nakhchivan, des soldats arméniens de Kars, des mahométans de Bayazid, enfin des volontaires turcs du pachalik d'Erzeroum. Les Russes s'avancèrent au-delà de Baïbourt, à travers des montagnes escarpées qui offraient toute espèce d'obstacles à la marche des troupes, et arrivèrent jusqu'à dix lieues de Trébizonde. Là, Paskewitch, se trouvant engagé dans le pays le plus sauvage, au milieu de rochers nus qui n'offraient aucune trace de végétation, jugea imprudent de jeter son armée dans cette région montagneuse, aux approches de l'hiver, qui s'y fait sentir de très bonne heure. Il revint à Baïbourt, qu'il abandonna, puis à Erzeroum. Il apprit bientôt que, malgré la mauvaise saison, le nouveau séraskier avait rassemblé 18,000 hommes et se préparait à venir l'attaquer. Pour prévenir une campagne d'hiver, il résolut d'aller à sa rencontre, et il lui livra, près de Baïbourt, un combat dans lequel les Turcs furent complète-

ment défaits. Le 11 octobre, c'est-à-dire trois jours après ce combat, le séraskier reçut la nouvelle de la paix et demanda une suspension d'armes. Bientôt le traité d'Andrinople fut connu, les hostilités cessèrent, et Paskewitch fit évacuer successivement les pachaliks restitués à la Porte. Aussitôt après la conclusion de la paix, Diebitch avait envoyé deux courriers à Paskewitch, l'un par terre, l'autre par mer. Celui-ci était arrivé, le 2 octobre, en rade de Trébizonde; mais les Turcs ne lui permirent pas de débarquer, et il fut forcé de lever l'ancre pour aller chercher un autre port. Cela fut cause que le sanglant combat de Baïbourt fut livré en pleine paix.

Le quatrième article du traité d'Andrinople détermina les frontières entre la Russie et la Turquie d'Asie. On y expose d'abord combien il est nécessaire d'établir entre les deux états des limites clairement tracées et de prendre en même temps tous les moyens possibles pour faire cesser les brigandages qui ont si souvent troublé les rapports d'amitié et de bon voisinage des hautes parties contractantes; puis on stipule qu'on établira comme frontière la ligne qui, suivant les limites actuelles de la Gourie, monte de la mer Noire à la frontière de l'Imérétie, et s'en va tout droit joindre le point de contact des pachaliks d'Akhaltzikhé et de Kars avec la Géorgie : la ville d'Akhaltzikhé et le fort d'Akhalkalaki sont au nord et en dedans de cette ligne.

Voilà, avec les forteresses de Poti et d'Anapa, tout ce que se fit donner la Russie. « Le coin de terre cédé par la Turquie, dit M. Eichwald, est en partie désert, tout coupé de montagnes et de rochers. Sa population est très faible et sa richesse presque nulle; mais il protége tout l'ouest de la Géorgie et les nouvelles acquisitions faites sur la Perse, et sa possession est très importante pour la Russie, parce que les Turcs, postés sur ces hauteurs inaccessibles, avaient toute facilité pour inquiéter ses provinces du Caucase. La Russie, en exigeant cette cession de territoire, avait donc un but légitime. Le pachalik d'Akhaltzikhé, ainsi que celui d'Erzeroum, appartenaient autrefois au royaume d'Arménie, et sont encore habités, en grande partie, par des Arméniens. La Russie a rendu l'importante place d'Erzeroum, parce que, si elle l'avait gardée, elle se serait trouvée en possession des montagnes qui commandent la Turquie d'Asie, de même qu'elle a en son pouvoir celles qui dominent la Perse, et cette position lui aurait livré les clés des deux empires; mais alors la Turquie serait un pays ouvert, sans force, livré de tous côtés à ses ennemis, et où les Russes particulièrement pourraient entrer, sans coup férir, quand ils le voudraient. La Russie n'a donc pas voulu, par ces acquisitions, pousser à la chute de l'empire ottoman,

mais seulement protéger, par des forteresses, les frontières occidentales de la Géorgie, favoriser le commerce du Phase par l'expulsion des Turcs de Poti, et, par la conquête d'Anapa, supprimer et détruire le marché d'esclaves qui était la honte de cette ville. » Tout cela peut être vrai; mais il est vrai aussi que la Russie, après avoir déclaré dans son manifeste que, conformément aux termes du traité de Londres, elle ne chercherait ni augmentation de territoire, ni priviléges commerciaux extraordinaires, ne pouvait aller plus loin sans risquer de se mettre en guerre avec la France et l'Angleterre. D'ailleurs, l'émancipation des provinces du Danube, l'effet moral de la campagne de 1829, la position d'allié protecteur que sa modération apparente lui donnait vis-à-vis de la Turquie, étaient d'assez grands avantages pour qu'elle pût se résigner à renoncer à des villes dont ses armées savent maintenant le chemin, et à des positions militaires dont la cession laisserait trop évidemment l'empire ottoman à découvert, et qui, si l'occasion se présentait, ne seraient pas plus habilement défendues par un tel peuple qu'elles ne le furent en 1829.

Peu de temps après la guerre de Turquie, la Russie eut à soutenir, contre les montagnards du Caucase oriental, une guerre de guérillas assez remarquable pour que nous croyions devoir reproduire, en l'abrégeant, le récit qu'en donne M. Eichwald. Les tribus Lesghis, qui habitent les montagnes du Daghestan, n'avaient jamais cessé de faire des incursions sur le territoire occupé par les Russes, le long de la mer Caspienne : conduites par quelques chefs hardis, elles venaient continuellement le dévaster et y répandre la désolation et le carnage. Elles trouvaient un refuge assuré dans les gorges inaccessibles de la haute chaîne de montagnes qui court parallèlement à la mer, depuis le fleuve Samour, limite des Lesghis de Djari, jusque au-delà de Tarkou, et qui domine tout le Daghestan. Cette chaîne n'est que le commencement d'une autre chaîne qui sert de contrefort à la principale arête des Alpes caucasiennes et qu'habitent des peuplades guerrières d'Avares et de Tchetchenzes, lesquelles, favorisées par les hauteurs escarpées qu'elles occupent, avaient conservé pendant des siècles leur sauvage liberté et leurs habitudes de brigandage. Ces montagnards, tous mahométans, étaient toujours restés en rapport avec les Turcs et les Persans, qui se servaient d'eux pour inquiéter les frontières russes, et qui, même en temps de paix, les excitaient secrètement à se soulever, afin d'occuper continuellement les troupes établies dans le Daghestan.

Yermolof avait commencé à les dompter, et en 1825 il avait vengé

sur eux, de la manière la plus terrible, l'assassinat de deux généraux russes. Il leur avait inspiré une telle crainte, que, même à l'époque si critique de la guerre de Perse, lorsqu'Abbas-Mirza passa la frontière et poussa ses troupes jusqu'au Samour, ils n'osèrent rien tenter d'important. Mais, peu après la fin de la guerre de Turquie, il s'éleva parmi eux un chef hardi, appelé Khasi-Moullah, qui propagea l'esprit d'insurrection jusque dans des parties du Daghestan depuis long-temps soumises à la Russie, et prêcha publiquement la révolte au nom de la religion. Khasi-Moullah avait passé sa jeunesse dans un bourg appelé Himri, situé au bord du Koissou, sur un rocher escarpé; il se nommait alors Khasi-Mohammed, et vivait comme la plupart de ses compatriotes, parcourant les villages du chamkal de Tarkou, où il échangeait des raisins et d'autres produits de ses champs contre des grains. C'est alors que ses courses continuelles lui donnèrent une connaissance des localités dont plus tard il profita admirablement contre les Russes. Dans la suite il voulut apprendre à lire et s'attacha à un moullah qui, frappé de son intelligence extraordinaire, l'envoya au savant Kadi-Mohammed, lequel habitait le territoire d'Aslan, khan des Khasi-Koumouks. Celui-ci enseigna à son élève la langue arabe, et lui inspira en même temps le fanatisme musulman le plus furieux et une haine implacable contre les chrétiens.

Bientôt Khasi imagina de se donner pour un envoyé de Dieu, et fit des récits merveilleux sur de prétendues révélations célestes qui lui avaient été faites; il prêcha dès-lors ouvertement l'insurrection et la guerre contre les infidèles. Mettant à profit l'ignorance et la superstition de ses compatriotes, il se présenta à eux comme un prophète qui avait reçu d'en haut la mission de rendre la liberté au Daghestan et d'y établir un tribunal suprême pour rendre la justice à tout le pays. Son plan était dès lors de se faire, dans cette contrée, une souveraineté indépendante. Aslan-Khan, qui ne se souciait guère de voir s'élever un nouveau pouvoir à côté du sien, et qui, d'ailleurs, n'était nullement fanatique, chassa de son territoire le maître et l'écolier, pensant que les musulmans avaient bien assez d'un Mahomet. Ceci se passait en 1821. Depuis lors Khasi se tint tranquille; il semblait avoir renoncé à ses espérances, et il attendait en silence qu'une occasion favorable se présentât de reprendre son rôle de prophète. Elle se rencontra en 1830, lorsque les tribus de la Circassie crurent pouvoir profiter des embarras où l'insurrection de Pologne jetait la Russie, et excitèrent un soulèvement dans tout le Caucase occidental. Khasi-Moullah crut que le moment était venu; il parcourut le Daghestan,

appelant ses coreligionnaires aux armes; il fanatisa plusieurs villages et même des tribus entières. Toutefois, le nombre de ses partisans n'étant pas encore assez considérable, il laissa passer l'hiver de 1830 à 1831 sans rien tenter de sérieux; mais, dès que le printemps parut, les habitans du Daghestan se soulevèrent sur plusieurs points. Quelques soldats russes furent surpris et égorgés dans les bois, et Khasi-Moullah envahit les possessions russes à la tête d'une nombreuse troupe de montagnards, Tchetchenzes pour la plupart. Cette première tentative avorta par suite de l'opposition du chamkal de Tarkou, du khan de Nekhtoula et des anciens de plusieurs villages; Khasi fut même obligé de se retirer chez les Tchetchenzes. Il voulut de là attaquer la forteresse de Vladi-Caucase; mais, comme il ne trouva d'appui ni chez les Ingouches ni chez les Ossètes, il lui fallut renoncer à ce projet. Il est assez curieux de voir quelle espèce de récompense le gouvernement russe accorda aux chefs tartares qui lui étaient restés fidèles dans cette circonstance. « L'empereur Nicolas, dit M. Eichwald, donna l'ordre de Saint-Alexandre Newski au *lieutenant-général* Mekdi-Khan, chamkal de Tarkou et vali de Daghestan. Comme son fils, Suleiman-Mirza, avait montré beaucoup de zèle pour réprimer le soulèvement de Khasi-Moullah, on lui assura les dignités de son père sous la protection et la suzeraineté de la Russie. La bienveillance et la faveur impériale lui furent promises ainsi qu'à ses successeurs éventuels. Enfin ce prince fut autorisé, comme l'avait été le chamkal lui-même, à porter une plume à son chapeau, et on ajouta le rang de conseiller intime à celui de général-major, qu'il possédait déjà. Il dut, à cette occasion, prêter un serment solennel. »

En 1831, les bandes de Khasi-Moullah s'accrurent beaucoup et prirent bientôt une attitude redoutable. Dans le courant du mois de mai, un corps russe ayant été obligé de se retirer devant elles, les montagnards vinrent attaquer Tarkou, dont les habitans leur ouvrirent les portes. La ville était alors fort dégarnie de troupes, parce que le général Kokhanof, qui y commandait, était allé faire une expédition dans les montagnes. Le peu de Russes qui y étaient restés se réfugièrent dans la citadelle, où ils furent bientôt réduits à la plus triste situation, parce qu'il ne s'y trouve ni puits ni fontaine, et que l'ennemi s'était emparé du seul point par où ils pussent se procurer de l'eau. Ils souffrirent bientôt horriblement de la soif; les lamentations des femmes, les hurlemens plaintifs des animaux, ébranlaient les cœurs les plus fermes, et, pendant ce temps, les assiégeans faisaient entendre des cris de joie mêlés au son de leurs instrumens de

musique, comme pour narguer les souffrances qui régnaient dans la forteresse. Le commandant et la garnison étaient pleins de courage; mais que pouvait une poignée d'hommes contre une multitude d'ennemis qui grossissait sans cesse, et surtout contre la soif, qu'il serait bientôt au-dessus de leurs forces de supporter plus long-temps? Il n'y avait d'espoir que dans le prompt retour du général Kokhanof; mais ses troupes ne se montraient nulle part, et il était probable qu'il ignorait ce qui se passait à Tarkou. Un Tartare dévoué au chamkal, qui s'était réfugié dans la citadelle, résolut d'aller avertir le général russe. Au point du jour, il sauta en bas des murs, comme s'il désertait; on tira sur lui à poudre de la citadelle, et il alla se cacher dans les buissons, au milieu des ennemis. Les assiégés, qui avaient vu cette manœuvre, restèrent dans l'attente et dans l'inquiétude, tremblant que leur messager n'eût été retenu par les montagnards, ignorant même si ce n'était pas un traître. Deux longues journées se passèrent ainsi, pendant lesquelles Khasi-Moullah aurait pu facilement s'emparer de la citadelle, s'il eût été un général expérimenté, et qu'au lieu de l'attaquer du côté de la ville, défendu par des retranchemens inaccessibles, il l'eût assaillie du côté de la montagne, où les murailles étaient peu élevées et très faciles à escalader; mais, comme tous ses efforts étaient dirigés sur les points les plus forts de la place, la petite garnison put tenir bon et même faire assez de mal aux assiégeans. Le second jour depuis le départ du Tartare tirait à sa fin, et la dernière espérance des assiégés s'évanouissait, car le corps de Kokhanof ne paraissait pas. Des transfuges portèrent la nouvelle que Khasi-Moullah avait ordonné l'assaut pour le lendemain, et que les fascines et les échelles étaient déjà préparées en grande quantité. Les Russes songeaient à se défendre ou plutôt à mourir, lorsque tout à coup des détonations lointaines se firent entendre dans les montagnes. On peut se figurer combien fut enivrant ce passage subit du désespoir à la joie. Il était déjà nuit lorsque la première grenade lancée par les troupes de Kokhanof fit explosion. Bientôt la canonnade, en se rapprochant, annonça à la garnison sa délivrance. Le général russe était occupé à ravager quelques villages insurgés, lorsqu'il reçut la nouvelle du triste état où se trouvait la citadelle de Tarkou; il résolut de voler à son secours sans perdre de temps; mais, comme les montagnes et les ravins ralentissaient trop la marche des troupes, il prit les devans avec un faible détachement et arriva près de Tarkou à la nuit tombante. Il fit aussitôt canonner les maisons occupées par l'ennemi, afin de relever le courage de la garnison, et, en effet, un long cri de joie,

accompagné d'une décharge de mousqueterie, se fit entendre du haut de la citadelle. Les montagnards se précipitèrent sur les Russes, qui, malgré leur petit nombre, se frayèrent un passage au milieu des masses ennemies, et allèrent prendre position au bord de la mer, où le reste du corps d'armée arriva plus tard. Le lendemain, Kokhanof fit attaquer la ville : le combat fut sanglant et dura toute la journée. On avait pratiqué des meurtrières dans les maisons, d'où les Tchetchenzes et les Koumouks faisaient un feu terrible, profitant même des trous que les boulets faisaient dans les murs. Malgré cette résistance acharnée, la victoire se déclara en faveur des Russes; Khasi-Moullah s'enfuit dans la nuit, et le lendemain (30 mai 1831) Kokhanof se rendit à la citadelle à travers les ruines de Tarkou. Un grand nombre de maisons brûlaient encore, les rues étaient inondées de sang et jonchées de cadavres; environ 1,500 montagnards avaient péri dans le combat.

La défaite de Khasi-Moullah ne lui avait pas fait perdre courage : peu de jours après, il tenta de s'emparer de la forteresse de Unesapnaya qui fut secourue à temps, et, dans le courant du mois de juin, les insurgés livrèrent deux nouveaux combats où ils furent encore défaits. Cependant l'insurrection se propageait dans tout le Tabasseran indépendant, au sud-ouest de Derbend. Cette province, située au nord du Daghestan inférieur, se divise en deux parties, dont l'une est complètement soumise aux Russes, tandis que l'autre avait jusqu'alors conservé son indépendance. L'ancien prince du Tabasseran avait été dépouillé de sa souveraineté quelques années auparavant et remplacé par Ibrahim, bey de Kartchag. Plus tard, le chef dépossédé, appelé Kirkler-Kouli-Bey, avait cherché à exciter des troubles et à recouvrer le pouvoir qu'il avait perdu. Mais les mesures prises par le général Grabbe, commandant militaire du Daghestan, avaient rendu ses efforts inutiles, même dans le Tabasseran indépendant; et à la fin, désespérant de trouver un asile sûr dans les montagnes, il était venu se rendre au général russe et implorer la clémence de l'empereur. Toutefois ses tentatives avaient contribué à irriter les esprits, et Khasi-Moullah sut en profiter. Le bruit se répandit bientôt que Derbend allait être attaquée, et la chose devenait tous les jours plus vraisemblable. Plusieurs habitans de la ville, qui étaient au fond dévoués au faux prophète, l'attendaient avec impatience; les enfans même, sautant à cloche-pied, chantaient des chansons tartares dont le refrain était : *Khasi-Moullah gheledi!* Khasi-Moullah arrive! Malgré cela, une grande partie des habitans, surtout les marchands riches et amis du repos, redoutaient l'approche du sectaire qu'ils appelaient,

en jouant sur le mot, *Tasi moullah* (*tasi* veut dire chien). Leur crainte était fondée, car plusieurs des chefs du voisinage se préparaient à trahir : ils appelaient Khasi depuis long-temps et se déclaraient ouvertement en sa faveur. Derbend était sans communications avec le général Kokhanof, et le colonel Miklachewski s'était rendu dans le Chirvan avec une partie des troupes de la garnison. Les Akouches et les Avares étaient prêts à faire cause commune avec Khasi-Moullah, et Derbend était difficile à défendre à cause de ses deux longues murailles qui s'étendent jusqu'à la mer et du petit nombre d'hommes qui se trouvaient dans la citadelle. Bientôt les troupes de Khasi-Moullah, composées principalement de Lesghis, entourèrent la ville, brûlant et saccageant tout dans les environs. Il y eut entre les assiégeans et la garnison plusieurs combats dans lesquels les Tartares de la ville furent d'un grand secours pour les Russes. Les prisonniers faisaient des récits merveilleux sur Khasi-Moullah. « Après la consécration divine qu'il avait reçue, disaient-ils, il était allé à la Mecque, porté dans les airs sur son manteau : il était venu aussi, sans être vu, jusqu'aux murs de la ville, et partout où il paraissait, les masses se dispersaient devant lui. » — « Il prendra sûrement Derbend, ajoutaient-ils : ce matin même il est allé prier au bord de la mer, et Allah lui a ordonné d'attendre trois jours avant de donner l'assaut, parce que les péchés des siens ne sont pas encore expiés; passé ce terme, il leur donnera la victoire. » Telle était la foi aveugle que Khasi-Moullah avait su répandre et entretenir. On eut peu après un exemple de la manière dont il s'y prenait pour agir sur l'esprit superstitieux du peuple : s'étant emparé de quelques enfans dans les jardins qui avoisinent Derbend, il leur fit beaucoup de caresses et leur donna des proclamations, adressées aux habitans de la ville, où il les sommait de se joindre à lui pour exterminer les infidèles; puis il les renvoya à leurs parens. Il leur avait ordonné de placer adroitement ces proclamations dans les poches des habitans, afin que les gens superstitieux pussent croire que c'était Mahomet lui-même qui les y avait mises. Mais cette ruse lui réussit mal. Les enfans racontèrent l'ordre qu'ils avaient reçu de lui; les proclamations furent remises au commandant de la ville; la chose fut connue, et on se moqua du faux prophète et de ses miracles.

Le siége durait déjà depuis huit jours et personne ne venait au secours de la garnison; les vivres diminuaient de plus en plus, les fourrages manquaient, le bétail et les chevaux mouraient; on s'attendait à chaque instant à un assaut, lorsque tout à coup, un matin, on entendit crier sur les murs : *Katchti, katchti* (il est parti). Khasi-

Moullah et toute son armée avaient disparu. Les Russes voulurent le poursuivre; mais il était déjà loin dans la montagne. On trouva sur le chemin du sang nouvellement versé, puis dans le voisinage des débris de repas, des pains jetés çà et là, des bagages dispersés, des chariots brisés, des chevaux morts, et on reconnut dans le sable la trace des pas de l'ennemi fugitif. C'était tout ce qui était resté des nombreuses bandes de Khasi-Moullah. A quelque distance on rencontra les avant-postes du corps de Kokhanof devant lequel il s'était enfui. Ainsi se termina le siége de Derbend.

Pendant que les habitans de cette ville chauffaient leurs fourneaux avec les fascines et les échelles préparées par Khasi-Moullah, celui-ci, réfugié dans la montagne, célébrait au village de Kourek son mariage avec la fille de son ancien maître Mohammed-Moullah, et cette circonstance ne ralentissait pas son activité habituelle. Chaque jour, sous prétexte d'expliquer le koran, il prêchait la guerre contre les Russes, appelait les montagnards à l'indépendance et échauffait leur esprit inconstant et impressionnable. En même temps, l'adjudant-général Pankratief, commandant en chef de l'armée depuis le départ du comte Paskewitch, avait réuni près de Chamakhi un corps considérable, destiné à réprimer l'insurrection dans le Daghestan; mais la politique vacillante de la Perse et le bruit, assez croyable alors, que les Persans pensaient à attaquer de nouveau la Russie, ne lui permirent pas d'abord d'éloigner ses soldats de la frontière. Au bout de quelque temps, on se convainquit des dispositions pacifiques du chah, et les troupes purent être envoyées dans le Daghestan où elles arrivèrent vers la fin de septembre, et se joignirent au corps de Kokhanof.

Pankratief, étant entré à Derbend, publia aussitôt, dans le style figuré de l'Orient, une proclamation qui fut répandue partout dans les montagnes. Là-dessus les anciens de plusieurs bourgs vinrent recevoir le pardon promis à ceux qui se soumettraient, et le repos et la sécurité se rétablirent peu à peu dans les environs de la ville. Le général russe, avant d'aller chercher l'ennemi, assura son flanc par une négociation avec Nouzal, khan des Avares, et sa mère Pakhou-Beg, lesquels s'engagèrent à entretenir des troupes sur leur frontière et à ne laisser entrer chez eux aucun fauteur de troubles. Alors Pankratief, instruit que les habitans du Tabasseran, excités par Khasi-Moullah, se tenaient prêts à jeter de grandes masses d'hommes sur le point où les Russes attaqueraient, et semblaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, prépara en silence une expédition décisive. Il partagea ses troupes en trois petits corps : deux se dirigèrent à droite

et à gauche de Derbend; celui du centre, commandé par le colonel Miklachewski, marcha vers Duvek, village situé à l'ouest de Derbend dans des montagnes presque inaccessibles, et dont la position était considérée comme inexpugnable. L'expédition se fit la nuit, le long d'affreux précipices, dans des sentiers où les troupes avaient souvent de la boue jusqu'aux genoux, et où l'on fut obligé d'atteler les chevaux des officiers aux pièces d'artillerie. On arriva le matin devant Duvek à travers un bois où l'ennemi aurait pu facilement anéantir les Russes, s'il s'y était posté d'avance, mais qu'ils traversèrent sans être attaqués. Ils virent devant eux, sur un rocher élevé, ce bourg regardé comme le point le plus fort du Tabasseran : il est situé dans une gorge, sur le penchant d'une montagne, et au-dessus se trouve un second village appelé Koustil. La rivière de Darby forme un coude devant Duvek; sa rive droite, qui est très escarpée, fait face au bourg; elle est toute coupée de sources et de marécages; une forêt épaisse entoure toute la contrée. L'attaque fut très vive et la résistance opiniâtre. Les Russes vinrent à bout de forcer les retranchemens ennemis, mais il fallut disputer chaque maison, chaque rocher, et ce ne fut qu'après un combat de six heures que le village resta en leur pouvoir. Le butin qu'ils y firent fut considérable, parce que Duvek était comme la place de sûreté des montagnards, le lieu où ils portaient toutes leurs richesses en temps de guerre. Les Russes n'y étaient jamais arrivés auparavant; Yermolof lui-même, si redouté dans le Caucase, ne s'était jamais hasardé à attaquer ce repaire de brigands. Les ennemis s'étaient retirés dans le village situé plus haut, et ils s'attendaient à un nouvel assaut; mais le colonel Miklachewski, ne se sentant pas assez fort pour recommencer le combat, fit filer en avant la cavalerie tartare dont les chevaux et les chariots pliaient sous le poids du butin, et se retira en toute hâte, afin de gagner promptement certains passages difficiles où les montagnards auraient pu facilement l'accabler. Heureusement ils s'attendaient à une attaque, et ne songèrent pas à inquiéter la retraite des Russes. Le retour de ceux-ci à Derbend fut une fête : les soldats s'étendaient sur de riches tapis de Perse pris sur l'ennemi; ils étalaient de superbes harnais, des joyaux d'or, des armes montées en argent, etc., et les acheteurs venaient à eux de tous côtés.

Les deux autres corps d'armée n'eurent pas moins de succès dans leurs expéditions, surtout celui du prince Dadian, qui pénétra dans des gorges sauvages où il fallait toujours marcher en combattant, et qui brûla plusieurs de ces repaires où les brigands des montagnes se

croyaient à l'abri de toute poursuite. Des expéditions postérieures, dirigées par le général Pankratief, portèrent la terreur du nom russe dans les vallées les plus reculées. Des cantons, qui de temps immémorial n'avaient reconnu aucun pouvoir étranger, se soumirent. Les anciens de plusieurs tribus vinrent prêter serment de fidélité à l'empereur et rendre deux canons enlevés au général Emmanuel par les montagnards. Enfin, quelques chefs, partisans zélés de Khasi-Moullah, se livrèrent eux-mêmes aux Russes, attirés par les promesses de pardon qui avaient été faites. Le Tabasseran fut ainsi pacifié, et l'ordre se rétablit partout.

Toutefois Khasi-Moullah qui, le 1er novembre, avait surpris et pillé la ville de Kislar, revint dans les montagnes, espérant que ce succès réveillerait l'ardeur de ses partisans; mais il les trouva fort refroidis. Plusieurs chefs, qui avaient prêté serment à l'empereur de Russie, refusèrent de le recevoir; on le traita d'imposteur, et il vit que la défiance et l'aversion avaient succédé à l'enthousiasme qu'il avait d'abord inspiré. Repoussé de plusieurs villages, il entraîna cependant un chef, bey des Avares, nommé Hamsad, qui avait déjà trahi deux fois les sermens faits au gouvernement russe, et il alla s'établir dans un endroit très fort appelé Tchoumkesse. Dans la nuit du 26 novembre, il envoya 300 hommes s'emparer du bourg d'Erpéli, mais le vaillant chef Oulou-Bey les chassa de la partie du village qu'ils avaient déjà occupée, les poursuivit à une assez grande distance et en tua plusieurs. Il n'y eut pas jusqu'à la mère d'Oulou-Bey qui, exaltée par la colère, ne se précipita sur eux, armée d'une hache, et ne mourut héroïquement après en avoir blessé quelques-uns. Une première expédition, conduite par le général Kokhanof contre Khasi-Moullah, n'avait pas réussi. Le brouillard et la neige avaient forcé les Russes à la retraite, ce qui avait beaucoup augmenté l'audace des montagnards. Le général en chef, craignant que le voisinage de l'adroit sectaire ne troublât de nouveau la tranquillité du Daghestan, résolut de le forcer dans son repaire, et envoya contre Tchoumkesse une division commandée par le colonel Miklachewski. L'entreprise était difficile à cause de la forte position de ce village, qui était défendu par mille montagnards déterminés de la vaillante race lesghi. Le 2 décembre, au point du jour, les troupes russes partirent de Kasanitché, et elles arrivèrent bientôt en vue de Tchoumkesse. Le bourg est situé sur une éminence entourée d'un ravin profond et adossée à un mur de rochers escarpés. On apprit par une première reconnaissance que les seuls points par où l'on pouvait le tourner étaient défendus par des fossés et des barricades, et Miklachewski, qui était

obligé d'aller vite à cause de la courte durée des jours d'hiver, résolut d'attaquer avec l'infanterie seule. Les chasseurs d'Apchéron montèrent hardiment à l'assaut, chassèrent l'ennemi des retranchemens placés en avant du village, et s'emparèrent de quelques maisons; mais ils se trouvèrent là en face d'une redoute entourée de trois fortes murailles, qu'une hauteur mettait à l'abri du canon et dont les approches étaient défendues par des troncs d'arbres jetés à terre et par des chevaux de frise. Les remparts étaient garnis de meurtrières par où les montagnards faisaient un feu continuel, très redoutable pour les assaillans. Les soldats russes s'élancèrent sur les murailles, mais les assiégés firent une résistance désespérée. Il y eut une mêlée des plus sanglantes qui se prolongea, pendant quelque temps, avec un acharnement incroyable, et Agatchkalé (c'est le nom de la redoute) fut bientôt couverte de cadavres, sans que personne restât maître du terrain. Miklachewski, qui était resté de l'autre côté du ravin, ayant appris ce qui se passait, monta à cheval en toute hâte, et, suivi de deux compagnies de chasseurs, traversa rapidement le ravin, malgré l'escarpement de ses pentes, à peine accessibles pour un homme à pied. Sa destinée le portait, dirent plus tard les soldats. Il atteignit la hauteur, sauta à bas de son cheval, tira son épée et cria : « En avant! mes amis, c'est maintenant à notre tour de montrer ce que nous savons faire. » Un hourrah général accueillit ces paroles. Il monta le premier à l'assaut, courut aux meurtrières, et voulut percer de son épée un des assiégés; mais une grêle de balles vint le frapper, et il tomba. Plusieurs autres officiers furent tués ou blessés à ses côtés. Les soldats, exaltés par le désir de venger un chef qu'ils chérissaient, se précipitèrent sur les retranchemens avec une nouvelle ardeur, et finirent par y pénétrer après des efforts inouis. On s'y tua avec fureur, et le carnage fut effroyable. Quand on sonna la retraite, tous les défenseurs de la redoute avaient été passés au fil de l'épée. Il n'en restait plus de vivans ni même de blessés. La nuit sauva un petit nombre d'entre eux qui se laissèrent glisser le long des rochers; on reconnut, parmi les morts, quelques-uns des partisans et des amis les plus importans de Khasi-Moullah. Quant à Khasi lui-même, il s'était enfui si précipitamment, qu'on trouva dans une petite grotte, où il avait prié pendant le combat, son koran et d'autres livres religieux. Le tapis sur lequel il s'était assis était ensanglanté; peut-être avait-il reçu une blessure. La victoire des Russes était complète, mais chèrement achetée. Cette expédition assura pour quelque temps la tranquillité du Daghestan, et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

Malgré le mauvais succès de ses premières entreprises, Khasi-

Moullah en essaya de nouvelles au printemps de l'année 1832. Il revint dans la montagne où il trouva encore moyen de se faire un parti assez considérable. Pour mettre fin aux soulèvemens sans cesse renaissans des montagnards, l'empereur ordonna une campagne générale contre toutes les tribus qui avaient prêté secours à Khasi-Moullah. L'adjudant-général baron Rosen devait aller soumettre les Galgas en même temps que le général Weliaminof attaquerait les Karaboulaks. Les deux corps devaient se rejoindre dans le pays des Tchetchenzes, pour les punir de leur rébellion, et réduire ensuite les insurgés du Daghestan. Tout cela se fit promptement et heureusement. Les Tchetchenzes se soumirent de bonne grace ou cédèrent à la force; ils donnèrent des otages, et payèrent l'amende qui leur fut imposée pour indemniser les montagnards fidèles aux Russes dont ils avaient pillé les villages. Le général Rosen ne trouva une grande résistance que près du bourg d'Hermentchouk. Les Tchetchenzes s'y étaient rassemblés au nombre de 3000 hommes, comptant sur sa forte position et sur la promesse que leur avait faite Khasi-Moullah de venir à leur secours avec un corps considérable. Les Russes, arrivés devant Hermentchouk, en emportèrent les retranchemens à la baïonnette. Il y eut alors une terrible mêlée dans les rues et les jardins du village; les Tchetchenzes combattirent avec un acharnement sans exemple; mais, ayant perdu un grand nombre d'hommes, ils finirent par se disperser dans les bois et dans les montagnes. Soixante d'entre eux, conduits par le Moullah-Ab-Dourrahman, l'un des principaux affidés de Khasi, se réfugièrent dans une maison qui fut aussitôt entourée et où ils ne pouvaient pas espérer d'être secourus. Quand on les somma de se rendre, il répondirent par des cantiques tirés du koran, que chantent les musulmans lorsqu'ils se croient perdus, et pratiquèrent, dans la maison, des trous d'où ils tirèrent sur les Russes. Quelques grenades, qu'on leur jeta et qui firent explosion parmi eux, ne ralentirent pas leur ardeur, et il fallut, pour en finir, mettre le feu à la maison. Onze hommes, presque suffoqués par la fumée, vinrent se rendre; quelques autres se jetèrent en désespérés sur les baïonnettes russes; le reste périt dans les flammes sans interrompre ses chants. Le Moullah-Ab-Dourrahman se trouva parmi ces derniers. Khasi-Moullah, à ce qu'on sut plus tard, se tenait, pendant le combat, dans la forêt voisine. Lorsqu'Hermentchouk fut emporté, ses compagnons se débandèrent. Quant à lui, il s'enfuit dans le Daghestan, décidé à se fortifier dans Himri où trois cents de ses partisans vinrent le joindre.

Dans le courant du mois de juillet, l'ami de Khasi, Hamsad-Bey, rassembla 2000 hommes dans la province de Djari, et fut au moment de soulever toutes les tribus Lesghis. Déjà les habitans les plus riches des districts de Djari portaient tout ce qu'ils possédaient dans la montagne et allaient joindre Hamsad-Bey. On craignait une insurrection générale qui aurait menacé les frontières de la Géorgie et le revers méridional du Caucase. Le général Rosen se rendit en toute hâte sur les bords de l'Alazani, et chercha à joindre Hamsad-Bey qu'il poursuivit de village en village. Il n'éprouva nulle part de résistance sérieuse. Près de 5000 familles firent leur soumission dès qu'il parut, et les insurgés, au nombre de 2000, se dispersèrent. Le mauvais succès d'Hamsad-Bey tourna même contre lui les habitans de cette partie des montagnes, qui livrèrent aux Russes plusieurs des rebelles du Daghestan.

Pendant ce temps, Khasi-Moullah, comme on l'a dit plus haut, s'était fortifié dans Himri. Le chemin qui conduit à ce village est étroitement resserré entre des rochers perpendiculaires. Les insurgés l'avaient en outre barré, en avant du bourg, par trois murailles, dont l'une était flanquée de deux tours bâties en pierre. Ils avaient de plus établi quelques fortifications sur les pentes qui dominaient ce retranchement. Le général Rosen se dirigea en personne vers Himri pour détruire ce repaire de brigands. Après quelques marches pénibles, pendant lesquelles ils eurent continuellement à combattre, les Russes arrivèrent à un défilé célèbre; les montagnards disaient que leurs ennemis n'y passeraient qu'avec l'eau de la pluie. Avant de s'y hasarder, il fallut occuper les hauteurs; un bataillon de carabiniers, commandé par le prince Dadian, gravit les rochers avec tant de hardiesse et de célérité, que les montagnards étonnés prirent la fuite. Hamsad-Bey arrivait d'un autre côté avec mille hommes pour prendre les Russes en queue lorsqu'ils seraient engagés dans le défilé; mais lui-même vit paraître sur ses derrières un bataillon russe qui l'obligea à une prompte retraite. Après ces différentes manœuvres, le général Rosen, voyant ses communications assurées, donna l'ordre d'entrer dans le défilé et d'attaquer les retranchemens élevés devant Himri. On attaqua à la fois ceux qui défendaient les hauteurs et ceux qui fermaient le chemin. Les troupes engagées dans le défilé, protégées par l'artillerie, s'emparèrent promptement du premier mur, et poursuivirent si vivement l'ennemi, qu'elles emportèrent successivement le second et le troisième. En même temps les montagnards étaient délogés des ouvrages qu'ils avaient établis sur

les revers escarpés du défilé et se dispersaient dans les ravins à droite d'Himri. Dans les deux tours en pierre, dont nous avons parlé, étaient restés quelques assiégés qui se trouvèrent entourés de tous côtés et dans l'impossibilité de s'enfuir. Ils refusèrent de se rendre et ne cessèrent pas de tirer sur les Russes, qui, irrités de cette résistance opiniâtre, emportèrent les deux tours d'assaut, et passèrent à la baïonnette tous ceux qui s'y trouvaient. Khasi-Moullah fut au nombre des morts, ainsi que ses principaux disciples et partisans. Leurs corps, percés de coups, restèrent entre les mains des vainqueurs, et furent reconnus le lendemain par les montagnards. La nuit mit fin au combat, et l'avant-garde resta campée entre les retranchemens et le village. Le 18 octobre, dans la matinée, elle entra dans Himri. Ainsi se termina cette brillante expédition où périt l'Abd-el-Kader du Caucase. Couvert de blessures, il tomba sur les rochers, murmura sa dernière prière, tenant sa barbe dans sa main, et rendit l'ame. C'était un homme de moyenne taille, plutôt laid que beau, marqué de la petite-vérole; ses yeux gris étaient étincelans; il parlait peu, mais son langage était très expressif; il écrivait et priait beaucoup. La plupart du temps, il ne prenait pas une part active aux combats, se contentant d'exhorter et d'encourager ses partisans; ni jour, ni nuit, il ne se laissait approcher de personne. Quand quelqu'un venait dans sa chambre, deux gardes tenaient leurs fusils braqués sur le visiteur; d'autres avaient le sabre à la main, prêts à le couper en morceaux, au moindre signe du chef. La renommée de Khasi-Moullah était très grande dans les montagnes; on ne parlait que de lui dans les bazars des villages; les femmes le chantaient en berçant leurs nourrissons ou faisaient peur de lui aux enfans indociles. Avec lui tomba l'espérance de ses partisans qui se dispersèrent de tous côtés et n'essayèrent plus de soulèvement.

Nous terminerons ici notre analyse, non sans quelque crainte d'avoir abusé de la patience de nos lecteurs en dépouillant trop consciencieusement peut-être l'énorme masse de documens un peu confus que nous avions sous les yeux. Aux faits que nous avons exposés, nous joindrons quelques réflexions suggérées par les études que nous venons de faire.

En prenant pour guide l'ouvrage de M. Eichwald, nous n'avons pas perdu de vue que cet écrivain est fonctionnaire public russe, et que, par conséquent, il a dû souvent adoucir ou passer sous silence bien des choses défavorables à la Russie. Toutefois, la comparaison de ses récits avec ceux des autres voyageurs nous porte à croire que

l'ensemble des faits est bien tel qu'il l'a présenté, et que les inexactitudes ou les réticences ne portent que sur des détails de médiocre importance. Les renseignemens fournis par lui peuvent donc servir de base à une appréciation de l'état présent de la domination russe dans l'Asie occidentale, et à des conjectures sur ce qui peut en résulter dans l'avenir.

Et d'abord, il y a tout lieu de penser que l'ascendant de la Russie sur la Perse ira toujours en augmentant, non que la Perse, bien gouvernée, ne pût réparer ses revers et retrouver quelque force; mais il est peu probable que cela arrive. La dynastie régnante est assez nouvelle, puisqu'elle ne remonte qu'à Aga-Mohammed-Khan, assassiné en 1797. Elle appartient à une race méprisée qu'on appelle les Khadzars, et les ministres même du dernier chah, Feth-Ali, se moquaient souvent de sa basse extraction. Ce prince, qui avait soixante-dix ou quatre-vingts fils, avait confié aux aînés le gouvernement de ses diverses provinces, où chacun d'eux s'était fait une souveraineté à peu près indépendante; et, lorsqu'il désigna Abbas-Mirza pour lui succéder, un autre de ses fils lui dit : « Vous le réglez ainsi, et cela sera peut-être; toutefois, il faudra que le sabre en décide. » Dans le fait, il y a une guerre civile à chaque changement de règne. Le chah actuel, Mohammed-Mirza, a éprouvé de grandes résistances, de la part de ses oncles, lorsqu'il est monté sur le trône : ses provinces de l'est sont encore aujourd'hui en insurrection, et la Russie profite de cette occasion pour lui fournir des secours tant soit peu intéressés, et pour reconnaître la frontière de l'Afghanistan, au grand déplaisir de l'Angleterre. Nous avons vu, dans l'histoire de la guerre de 1826, combien l'armée persane est mal organisée et mal commandée; et pourtant elle était alors sous la direction de l'héritier du trône, prince actif et éclairé, admirateur de la civilisation européenne, et faisant tout pour l'introduire dans son pays. L'administration en Perse est vénale, arbitraire, vexatoire : le peuple est vif et intelligent, mais léger, corrompu, sans énergie et sans bonne foi. Toutes ces causes maintiennent l'empire dans un état de faiblesse auquel on ne voit guère de remède, et dont la Russie ne manquera pas de profiter, soit par des conquêtes que son établissement sur l'Araxe lui rend faciles, soit en se faisant la protectrice intéressée du chah, comme elle est déjà celle du sultan. Sa position n'est pas moins avantageuse par rapport aux possessions asiatiques de la Turquie, et on peut prévoir facilement telles circonstances qui lui permettraient d'ajouter à son empire l'Arménie turque et d'occuper les vallées supérieures de l'Euphrate et du Tigre. Main-

tenant, en supposant que ces prévisions se réalisent, l'Europe devrait-elle s'en inquiéter beaucoup, et les nations occidentales auraient-elles un grand intérêt à s'opposer à ces agrandissemens? Telle est la question que nous nous proposons d'examiner. Qu'on veuille bien faire attention que nous laissons tout-à-fait intacte la question de la Turquie européenne, qui n'est nullement de notre sujet, et sur laquelle d'ailleurs l'opinion publique est, sinon éclairée, du moins décidée. Personne en Europe ne permettrait que le sultan cessât d'être le gardien du Bosphore, et, dans l'état actuel des choses, la Russie ne pourrait mettre la main sur Constantinople sans déclarer la guerre à trois des grandes puissances pour le moins; car l'Autriche est plus intéressée encore dans cette question que la France et que l'Angleterre. On est d'accord que l'intégrité de l'empire ottoman en Europe doit être maintenue à tout prix, et nous sommes sur ce point de l'avis de tout le monde. Quant aux progrès des Russes en Asie, dont les publicistes anglais cherchent à nous faire peur, c'est une toute autre question, et nous devons avouer que, toutes réflexions faites, ces progrès nous inquiètent médiocrement.

Que la Russie puisse un jour devenir dangereuse pour l'Europe, c'est ce que nous n'avons garde de nier; mais si elle menace jamais notre indépendance, ce ne sera certainement pas comme puissance asiatique. Ce qui peut rendre les czars redoutables, c'est qu'ils sont les chefs d'une nationalité et d'une religion, de la nationalité slave et de la religion grecque. Les Slaves, si souvent vaincus et opprimés, à l'époque des grandes invasions des barbares, qu'ils ont donné leur nom à l'esclavage ou qu'ils l'ont reçu de lui, n'ont participé que de loin au grand mouvement du moyen-âge, et n'ont pas subi la forte discipline féodale et ecclésiastique sous laquelle se sont formées les races latines et germaniques. La Pologne a seule reçu cette empreinte catholique et chevaleresque; malheureusement cette brillante et généreuse nation n'a pas pu arriver à maturité, ni réformer les vices de sa constitution sociale : sans cela, elle se fût mise naturellement à la tête des peuples slaves, et sa suprématie sur ces peuples eût beaucoup mieux valu que celle de la Russie, restée trop étrangère à l'Europe pour qu'il puisse y avoir une véritable fraternité entre elle et nous, et dont la civilisation, brusquée et prise toute faite, pour ainsi dire, n'a pu pénétrer beaucoup plus loin que la surface, parce qu'elle n'est pas le produit de la lente élaboration des siècles. Quoi qu'il en soit, la subite élévation de la puissance russe a vivement frappé tout ce qui est d'origine slave, et, à mesure que l'empire des czars a

grandi, cette race a élevé plus haut ses prétentions et ses espérances. Or, il faut savoir qu'il y a en Europe un nombre effrayant de Slaves, outre ceux qui obéissent à l'empereur de Russie. Dès qu'on a franchi l'Elbe, la plupart des noms de lieux annoncent qu'on a quitté la terre germanique : la population allemande, nombreuse encore jusqu'à l'Oder, va toujours en diminuant quand on a passé ce fleuve. Dans la Silésie, la Prusse orientale, le duché de Posen, qui forment au moins le tiers des états prussiens, le fond de la population est slave. Dans l'empire d'Autriche, cette race occupe la Bohême, la Moravie, la Gallicie, une partie de la Hongrie, et toutes les provinces illyriennes; dans les états du sultan, tous les pays situés au nord de la chaîne des Balkans et sur la côte de l'Adriatique. Tous ces Slaves sont restés séparés par leur idiome et leurs mœurs des peuples qui les ont soumis, et ils semblent aujourd'hui sortir de leur longue apathie. Les plus civilisés d'entre eux se plaisent à remettre en honneur la langue et la littérature nationales, et recherchent avec amour les antiques traditions et les vieux chants poétiques de leurs ancêtres. Tous détestent les étrangers dont ils portent le joug depuis des siècles, et se prennent à espérer que leur délivrance est proche. Leurs yeux sont constamment tournés vers la Russie : son souverain est pour eux, surtout pour ceux qui professent la religion grecque, une espèce de calife qui doit quelque jour réunir leur race dispersée et la mener à la conquête du monde. Tous ceux qui ont voyagé dans l'orient de l'Europe savent combien est marqué ce réveil du sentiment de nationalité parmi eux. Les gouvernemens prussien et autrichien y sont attentifs, et ce n'est pas un de leurs moindres motifs pour ménager le cabinet de Saint-Pétersbourg et trembler devant lui. La Pologne était un obstacle à cette grande réunion des Slaves sous un chef; mais la querelle entre elle et la Russie était celle de deux frères qui se disputent un trône, *assueta fratribus odia*, dirait Tacite. Aujourd'hui le moins généreux et le plus habile a triomphé; mais c'est quand Romulus eut tué Remus que l'unité de la cité romaine fut possible et que le monde fut menacé. Aujourd'hui la Russie travaille à absorber la nationalité polonaise dans une vaste unité slave dont elle serait la tête; et, comme son machiavélisme ne recule devant aucun moyen, comme d'ailleurs il y a assez d'affinités pour neutraliser à la longue les antipathies, il est à craindre qu'elle n'y parvienne. Alors tous les Slaves pourront être appelés à prendre leur revanche contre leurs anciens dominateurs; alors l'Europe teutonique et romaine pourra se préparer au combat; et malheur à elle si, perdue dans de vaines

querelles, elle ne sait pas s'unir contre les barbares! Mais ce jour est loin encore, et ce qui pouvait être fait pour le prévenir, il n'est peut-être plus temps de le tenter.

On voit que nous ne dissimulons pas le danger; mais on peut déjà prévoir d'où il viendra, et il y a tout lieu de croire que ce ne sera pas de l'Asie. Repassons en effet tout ce que nous avons appris de MM. Spencer et Eichwald, et nous nous convaincrons facilement que les conquêtes de la Russie dans l'empire de Cyrus et dans le royaume de Mithridate, au bord de fleuves classiques tels que le Phase et l'Araxe, sont, après tout, plus flatteuses pour sa vanité qu'utiles pour sa puissance. Nous trouvons d'abord la chaîne du Caucase, à travers laquelle elle ne possède que deux passages du plus difficile accès, vaste camp retranché de quatre cents lieues de tour, qu'elle est forcée d'observer et de surveiller sans cesse. Nous avons vu qu'il lui faut bloquer la côte de la mer Noire, garnir de troupes tout le cours du Kouban et tout le cours du Terek, pousser en avant une longue ligne de points fortifiés pour pouvoir atteindre la Géorgie, établir partout des forteresses ou des camps, enfin, recommencer sans cesse, contre des peuples indomptables, des expéditions ruineuses, qui dévorent ses meilleurs soldats. De l'autre côté du Caucase sont, à la vérité, de belles provinces où l'autorité de l'empereur est incontestée; mais quels avantages ces possessions ne devraient-elles pas présenter pour compenser une si grande difficulté de communiquer avec elles? Qui de nous souhaiterait à la France l'adjonction, je ne dis pas de l'Espagne, mais de l'Aragon et des Castilles, en supposant les Pyrénées peuplées d'ennemis, la Biscaye, la Navarre et la Catalogne, ouvertement ou secrètement hostiles, les communications par mer rendues à peu près inutiles par le défaut de ports ou de vaisseaux, enfin, les montagnes ne laissant qu'un ou deux passages dans leurs régions les plus élevées et les moins praticables?

Mais ces provinces transcaucasiennes d'un si difficile accès, dont la capitale est à peu près aussi éloignée de Saint-Pétersbourg que le sont Paris ou Naples, quels profits réels rendent-elles au gouvernement russe? La plupart, il est vrai, sont admirablement douées par la nature; le sol y est d'une rare fertilité et peut donner les productions de presque tous les climats du globe : les montagnes y recèlent les métaux les plus précieux; mais il n'y a personne pour exploiter toutes ces richesses. La population est rare, paresseuse, ignorante, indocile; elle ne sait point profiter de son sol, de ses mines, de ses fleuves, de ses mers, et elle est un obstacle à peu près invincible

à ce que d'autres en tirent parti. Aussi ce que ces pays rapportent au gouvernement russe est fort peu de chose, surtout auprès de ce qu'ils lui coûtent. On dira peut-être que les grandes dépenses sont pour la nombreuse armée qu'il faut entretenir autour du Caucase, et que, les montagnards une fois réduits, ces dépenses égaleront à peine les recettes, quelque faibles que soient celles-ci. Nous voulons bien l'admettre; mais, demanderons-nous à notre tour, quand les montagnards seront-ils réduits? Il est assez probable qu'à force d'expéditions, de blocus, de forteresses et de Cosaques, on les mettra hors d'état de faire la guerre aux Russes et de leur opposer des masses d'hommes considérables comme ils l'ont fait encore en 1831 et en 1836. Mais que de soldats, d'argent et d'années n'aura-t-il pas fallu dépenser pour arriver à ce résultat! puis, quand on l'aura obtenu, il restera le brigandage en détail qui survivra au brigandage en grand, et qui ne pourra être réprimé qu'à grands frais pendant bien long-temps encore. Nous sommes donc encore bien loin du moment où les pays du Caucase seront une source de richesses pour la Russie, si tant est que cela doive arriver un jour.

Parlerons-nous du commerce entre l'Asie et l'Europe qu'on espère faire passer par l'isthme caucasien? Il est vrai qu'on s'est flatté et qu'on se flatte peut-être encore à Saint-Pétersbourg de faire de Tiflis un grand centre commercial; mais ce n'est pas le tout que d'être situé entre deux mers, si l'on ne peut arriver aisément et promptement à l'une et à l'autre. Or, de Bakou à Redoute-Kalé ou à Poti, il y a près de deux cents lieues à faire par des chemins qui seront toujours difficiles, même avec de bonnes routes, puisqu'il y a plusieurs contreforts du Caucase à traverser. Quant à la navigation intérieure, la nature du pays ne la comporte pas : les rivières sont des torrens qui, tantôt sont à peu près à sec, tantôt inondent leurs rivages; les deux plus grands cours d'eau du pays, le Kour et le Rioni, ne sont navigables, pour des bateaux un peu forts, qu'à peu de lieues au-dessus de leur embouchure. Les communications, impossibles par eau, sont donc très lentes et très peu faciles par terre, à tel point que les transports les plus considérables doivent se faire à dos de bêtes de somme. Aussi avons-nous vu que les douanes de la mer Caspienne rendent fort peu et que le commerce de Redoute-Kalé, sur la mer Noire, est assez insignifiant. Quand même les difficultés que nous venons de signaler n'existeraient pas, on ne pourrait guère espérer faire un grand commerce avec l'Asie orientale par la voie de terre. Il est difficile de croire que les caravanes, avec les déserts qu'elles ont à fran-

chir, les dangers auxquels elles sont exposées, soit de la part des hordes nomades, soit de la part des chefs barbares dont elles traversent le territoire, fassent jamais une concurrence bien redoutable aux beaux navires de la compagnie des Indes (1). Si les Anglais voient avec tant de colère et de terreur les agrandissemens de la Russie, ce n'est pas qu'ils craignent beaucoup de voir le commerce de l'Asie changer de route; mais l'Angleterre, encombrée de produits industriels, a besoin de débouchés, comme l'homme qui étouffe a besoin d'air, et elle en cherche partout. Elle a trouvé moyen, depuis quelques années, de vendre en Perse une assez grande quantité de marchandises, et les Russes, en poussant plus loin leurs frontières, lui enlèveraient ce marché, ce qui lui ferait grand mal sans profiter beaucoup à la Russie qui n'est pas dans les mêmes conditions. Un publiciste anglais, dont nous citerons les paroles, explique fort clairement de quoi il s'agit : « Nous devons faire attention, dit-il, en examinant une question quelconque de notre commerce avec l'étranger, que ce qui importe le plus au peuple de la Grande-Bretagne, ce n'est pas le profit du marchand, mais la quantité de la main-d'œuvre anglaise dont on peut disposer à un prix raisonnable, ou, en d'autres termes, la quantité de bras qui peuvent être employés et de bouches qui peuvent ainsi être nourries en Angleterre. Le profit du marchand n'est qu'une considération secondaire; mais là où il est considérable, nous pouvons sans doute être sûrs que la consommation augmentera aussi proportionnellement. L'objet principal, c'est de procurer à nos classes ouvrières un travail suffisant. Les droits restrictifs, dans les pays étrangers, en élevant le prix payé par le consommateur, nuisent bien plus à l'Angleterre par l'abaissement de la consommation que par le tort qu'ils font à nos marchands : les classes laborieuses de notre population sont donc le plus intéressées au maintien, en Asie, d'un système commercial libre de toutes restrictions, et il est du devoir du gouvernement d'empêcher que ce système n'y soit remplacé par le système le plus restrictif de l'Europe (2). »

L'écrivain que nous venons de citer, dans le but d'effrayer ses lecteurs sur les progrès de la Russie en Orient, fait remarquer que tout ce qu'elle a acquis depuis 1772 surpasse en étendue son empire entier

(1) Un grand bâtiment marchand anglais porte vingt-quatre mille quintaux ; il a cinquante à soixante hommes d'équipage. Il faudrait une caravane de quatre mille chameaux et de quatre cents conducteurs, outre l'escorte, pour transporter la cargaison d'un seul navire de la compagnie des Indes. Qu'on calcule la différence des frais entre ces deux manières de faire arriver en Europe les productions de l'Asie méridionale.

(2) *Progrès et position actuelle de la Russie en Orient*, pag. 175.

en Europe avant cette époque. En Asie notamment, « les conquêtes russes sur la Turquie égalent en dimension les petits états de l'Allemagne, les provinces rhénanes prussiennes, la Belgique et la Hollande réunis : les pays arrachés à la Perse approchent de l'étendue de l'Angleterre; ceux acquis en Tartarie renfermeraient la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Italie et l'Espagne (1).» Il y a là quelque chose d'effrayant au premier coup d'œil; mais, après tout, les conquêtes faites sur la Tartarie ne renferment guère que des steppes où errent des tribus nomades. Les provinces enlevées à la Turquie et à la Perse ne renferment pas plus de deux millions d'habitans : nous ne comptons pas les montagnards du Caucase qui sont des ennemis et non pas des sujets. Mais parmi ces populations clairsemées, celles même qui sont vraiment soumises au sceptre de la Russie ne peuvent pas lui apporter beaucoup de force; car, pour nous servir d'une analogie triviale, mais assez exacte, ce n'est pas ce qu'on mange qui profite, mais ce qu'on digère. Les Géorgiens et les Arméniens sont chrétiens, sans doute, mais les uns sont fiers de leur antiquité et se souviennent d'avoir été une nation puissante et indépendante. Ils ont, de plus, des sentimens et des mœurs aristocratiques qui plieront difficilement sous le niveau administratif. Les autres ont un cachet particulier qui fait qu'ils restent toujours eux-mêmes, dans tous les pays et sous tous les gouvernemens, et qu'un Arménien ne cesse pas plus d'être Arménien qu'un juif d'être juif. Les Géorgiens appartiennent, comme les Russes, à la communion grecque; toutefois, il paraît que le clergé de Géorgie supporte impatiemment la suprématie civile de l'empereur, et le soulèvement excité, en 1820, par les prêtres imérétiens, l'indique assez. Quant aux Arméniens, leur schisme étant antérieur à celui de Photius, leur symbole est autre que celui des Russes, et, comme ils retrouvent en eux toutes les erreurs et les pratiques des Grecs avec lesquels ils se sont disputés pendant des siècles, ce que les deux croyances ont d'opposé fait naître bien plus de haines, que ce qu'elles ont de commun n'enfante de sympathies. En outre, les empiétemens du gouvernement sur l'autorité spirituelle du patriarche d'Etchmiadzin blessent vivement l'église arménienne, et la portent quelquefois à regretter ses anciens maîtres. Mais si ces peuples chrétiens sont si peu disposés à devenir Russes, que sera-ce des populations musulmanes? Quelle diversité d'origine, de mœurs, de sectes parmi ces Turcs, ces Persans, ces Tartares, ces

(1) *Progrès et position actuelle de la Russie en Orient*, pag. 210.

Kourdes, etc.: les uns parcourant les plaines avec leurs troupeaux, les autres habitant les montagnes, et aussi enclins au brigandage que les montagnards indépendans; les autres, en petit nombre, exerçant une agriculture encore dans l'enfance, ou faisant un chétif commerce; tous détestant leurs maîtres chrétiens, comme il convient à de fidèles disciples de Mahomet, et ne cessant d'espérer leur délivrance tant qu'il reste au monde un sultan, un chah, un prétendant quelconque à la succession du prophète! Quant à ceux-là, nous ne voyons pas trop comment la Russie se les assimilerait, comment elle s'y prendrait pour leur inoculer les mœurs russes, les sentimens russes, l'esprit russe, pour les intéresser à sa grandeur et à sa gloire. Jusqu'ici elle les laisse se gouverner à peu près à leur manière, suivre leurs lois ou plutôt leurs coutumes, obéir à des chefs choisis parmi eux, et elle fait bien d'en agir ainsi; mais il n'en est pas moins vrai que des sujets de cette espèce n'augmentent pas beaucoup la force d'un empire. Or, ses conquêtes au midi ne lui en donneront jamais d'autres.

Beaucoup de personnes, en Russie, savent tout cela; mais il n'en faut pas moins aller en avant : c'est une affaire d'honneur et d'amour-propre national dans laquelle on ne peut pas reculer, quelque nuls que soient les bénéfices, quelque grandes que soient les pertes. Puis le gouvernement russe vise beaucoup à l'effet, et ses pas gigantesques en Orient contribuent à donner à l'Europe une haute idée de sa puissance. Peut-être qu'en repassant le Caucase, il accroîtrait ses forces par la concentration, mais il détruirait par là dans les esprits une certaine admiration mêlée de crainte, qui est aussi une force et qui chatouille trop doucement son orgueil pour qu'il consente jamais à y renoncer. Il en résulte qu'il continuera vraisemblablement d'étendre ses frontières aux dépens de la Turquie et de la Perse, non par des attaques soudaines et de brusques invasions, mais en attendant les occasions avec cette patiente habileté qui lui est propre. Un roi de Sardaigne, dans le dernier siècle, ayant ajouté le Novarais à ses possessions, disait que la politique de la maison de Savoie devait être *de manger le Milanais comme un artichaut, feuille à feuille.* C'est ainsi que le cabinet de Saint-Pétersbourg s'y prendra vis-à-vis de ses voisins du midi; mais, sans parler des difficultés imprévues qui peuvent se présenter et du réveil possible du vieux lion mahométan dont les dernières convulsions peuvent être terribles, nous avons vu que tous ces agrandissemens en Asie ont plus de brillant que d'utilité réelle, et que ceux de la Russie pourraient s'étendre encore bien

loin sans que l'Europe continentale dût s'en émouvoir beaucoup. On peut même penser qu'ils auraient un avantage, celui d'occuper d'un autre côté l'activité du géant moscovite; car enfin les dépenses et les embarras s'augmenteraient avec les conquêtes; il faudrait pacifier, gouverner, organiser, réprimer des soulèvemens, briser des résistances, se lancer dans des entreprises qui en nécessiteraient d'autres : tout cela prendrait beaucoup de temps, exigerait beaucoup d'efforts et détournerait un peu de l'Occident cette ambition tant redoutée. Puis, si nous considérons les choses d'un point de vue plus élevé, nous nous féliciterons des conquêtes des Russes en Asie, parce qu'après tout ils sont, dans les contrées musulmanes, les missionnaires de la civilisation. En prenant pour avéré tout le mal qui a jamais été dit du gouvernement russe, il n'en est pas moins vrai que son établissement au-delà du Caucase est un grand bienfait pour des pays livrés depuis des siècles à tous les fléaux de la barbarie, qu'il leur procure une administration régulière, une sécurité très grande relativement à ce qu'elle était, la répression du meurtre et du pillage, l'extinction d'une foule de petites tyrannies, des routes, des écoles, des débouchés pour leurs produits, et, autant qu'il est en lui, des mœurs et des idées chrétiennes. Quand les populations de l'Asie occidentale échappent, nous ne dirons pas à l'autorité du sultan ou du chah, mais au despotisme subalterne des pachas turcs et des khans persans, pour passer sous la domination russe, il y a certainement beaucoup à gagner pour elles dans le présent et peut-être aussi beaucoup à espérer dans l'avenir. Ni le machiavélisme du cabinet de Saint-Pétersbourg, ni la corruption de ses agens, ni les abus, quels qu'ils soient, de son administration, ne peuvent empêcher qu'il en soit ainsi : qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, sciemment ou à son insu, la Russie civilise ou prépare à la civilisation les peuples asiatiques qu'elle soumet à son empire : c'est là une noble mission, plus belle si elle est acceptée et remplie avec amour, belle encore quand elle n'est qu'imposée à l'ambition par la force des choses. Elle peut suffire pour légitimer les conquêtes de la Russie sur l'islamisme aux yeux de ceux pour qui l'amélioration de la condition du grand nombre n'est pas chose indifférente, et nous nous ferions quelque scrupule de chercher à l'entraver, lorsqu'elle ne menace que des intérêts d'un ordre inférieur, et qui, après tout, ne sont pas ceux de la France.

E. DE CAZALÈS.

ASCENSION

AU VIGNEMALE.

Le Vignemale est la plus haute montagne des Pyrénées françaises (1); sa tête chauve domine le lac de Gaube où elle se mire, et ses flancs déchirés descendent d'un côté dans la vallée d'Ossone, en s'appuyant sur le Malferrat, tandis que de l'autre le pic se dresse de toute sa hauteur au-dessus du port de Panticous, que les habitans de Cauterets suivent pour aller en Espagne.

Ramond essaya plusieurs fois de parvenir à la cime du Vignemale; mais ses efforts furent infructueux. Il n'est pas à vingt lieues à la ronde de sommités plus âpres, de rochers plus verticaux; les glaciers qui en protégent les abords sont sillonnés par des crevasses immenses, et les annales des Pyrénées ont enregistré plus d'un évènement sinistre dont les neiges du Vignemale ont été les témoins.

Plus que toute autre ascension, celle du Vignemale peut devenir funeste aux personnes qui la tentent, si la tourmente de neiges vient à les surprendre dans ces hauteurs désolées, là où chaque pas est un calcul, où l'équilibre tient souvent du hasard, dans ces vallées de glaces où, par le plus beau temps, vous ne pouvez faire vingt pas sans vous arrêter pour reprendre haleine. Je plains le pauvre voyageur dont la poitrine, épuisée par la raréfaction de l'air, est soumise encore à l'épreuve d'un vent glacial qui l'étouffe et le gèle, en même temps qu'il l'étourdit et l'aveugle. Il faut avoir parcouru ces hautes régions pour comprendre ce que les battemens rapides du cœur peu-

(1) Le Mont-Perdu et la Maladetta sont en Espagne.

vent ôter d'énergie;.... et, dans le Vignemale, malheur à celui dont le pied hésite!

Je montais le 30 juillet dernier le port de Gavarnie avec mon frère et trente chasseurs que nous avions réunis pour faire une battue à l'ours dans la forêt de Bujaruelo en Espagne, m'amusant à écouter les récits d'exploits ou d'aventures plus ou moins invraisemblables avec lesquels nos compagnons de voyage s'efforçaient de charmer les ennuis d'une ascension des plus rudes. En récapitulant le nombre d'ours qu'ils auraient tués entre eux depuis une année, on serait, j'en suis sûr, arrivé à un chiffre qui aurait bien dépassé celui des ours tués dans les Pyrénées depuis vingt ans; car, soit dit en passant, l'ours est un animal insaisissable, fabuleux même. Que d'ennui, de fatigues et de déceptions attendent le chasseur inexpérimenté qui, comme moi, aura la faiblesse de croire à l'ours des Pyrénées!

— Nous ne sommes pas sûrs de rencontrer l'ours à Bujaruelo, me dit le vieux Cantouz de Gèdres, plus sceptique ou plus véridique que ses compagnons. Mais, si vous voulez, je vous mènerai dans un pays que personne n'aura vu avant vous.... à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer.... Voulez-vous que je vous conduise au sommet du Vignemale?

Nous regardâmes d'un air un peu narquois l'auteur de cette étrange proposition, car nous étions trop nourris des traditions des Pyrénées pour ne pas savoir que le Vignemale est regardé comme inaccessible. L'offre du vieux guide nous sembla une fanfaronnade, et nous lui en exprimâmes notre façon de penser avec beaucoup de franchise. Mais le front ridé du Gédrois, d'où coulait une abondante sueur, sous son bonnet de laine brune, ne manifesta aucun embarras, et à mon exclamation : Mais, Cantouz, voulez-vous donc nous casser le cou? il répondit : Monsieur, je vous conduirai au sommet du Vignemale plus aisément que je ne le ferais au Mont-Perdu.... Or, vous n'êtes pas sans savoir que, depuis que Rondeau de Gèdres a montré à M. Ramond le chemin par l'Espagne, en passant la brèche de Roland, et couchant à la tour de Goliz, de bons marcheurs peuvent sans danger monter au Mont-Perdu; cette ascension a souvent eu lieu.

Je connaissais tous ces détails aussi bien que Cantouz, car j'avais lu plus d'une fois, et avec passion, les voyages de Ramond au Mont-Perdu. Le récit de ses nombreuses tentatives pour arriver au sommet de cette montagne m'avait trop vivement intéressé pour que j'ignorasse que depuis il avait trouvé par l'Espagne un chemin que les rochers affreux du pic d'Allanz et les glaciers d'Estaubé lui avaient refusé trois fois.

— Mais alors, s'il en est ainsi, d'où vient que le sommet du Vignemale passe pour être inaccessible? et comment se fait-il que vous, en particulier, Cantouz, en ayez une tout autre opinion?

— Ah! monsieur, c'est que j'ai trouvé par hasard un chemin que personne ne connaît, et qui s'est bien gravé dans ma mémoire. Voyez ces cicatrices...... ce sont des blessures que je me suis faites sous le glacier du Vignemale, en tombant dans une crevasse où je suis resté cinq heures. J'avais été chargé par un voyageur, il y a deux ans, de chercher un chemin pour parvenir au sommet de la montagne, et j'avais la promesse d'une belle récompense si j'y arrivais. Pendant plus de huit jours, je parcourus, avec mon beau-frère Bernard Guillembert, les neiges, les rochers, les glaciers, sans pouvoir approcher de cette maudite cime, dont les assises sont tellement unies, qu'elles n'offrent pas même de prise aux pieds d'un isard. Nous désespérions de réussir, quand le 8 octobre 1834, à une heure de l'après-midi, nous étions sur le grand glacier qui regarde la vallée d'Ossone. Tout à coup le pied nous manque à tous les deux, et nous tombons, à une grande profondeur, dans une crevasse, où, le corps tout meurtri, nous restâmes pendant quelque temps privés de sentiment. Je fus le premier debout, et j'aidai Bernard à se remettre sur ses jambes. J'étais bien éclopé de ma chute; mais j'avais bon courage. Bernard, démoralisé, me recommandait déjà sa femme et ses enfans. Je parvins pourtant à le faire marcher, et, nous traînant sur les mains et les genoux, nous suivîmes la longueur de la crevasse, passant d'une cavité à l'autre, dans l'eau ou sur la neige fondue, cherchant si nous ne trouverions pas un resserrement assez étroit pour qu'il pût nous permettre de regagner la surface du glacier, en nous faisant un appui des deux parois. Après avoir long-temps erré dans ce labyrinthe, nous trouvâmes une espèce de cheminée, dans laquelle nous nous élevâmes tout doucement en nous creusant à droite et à gauche des degrés avec nos crampons, que nous avions détachés à cet effet. Je ne sais pas le temps que dura notre travail, mais il me sembla bien long, et quand nous eûmes enfin le bonheur de revenir sur le glacier, le soleil était déjà descendu du côté de Saragosse. Nous nous trouvions alors sur une grande plaine de neige, flanquée de quatre pics d'inégale grandeur, qui me parurent aussitôt devoir être les sommets du Vignemale. Il nous fut très facile de les atteindre, car il paraît que la crevasse d'où nous sortions était, du côté de l'est, le dernier obstacle que nous devions rencontrer. En cheminant sous la glace, nous nous trouvions avoir évité quelques passages également difficiles; nous venions de dépasser la

croupe du glacier du Malferrat, et nous étions désormais dans le plat pays, sur une belle surface de neige, que ne sillonnait aucune appa rence de fissure. Nous ne nous aventurâmes pourtant qu'avec précaution sur ce sol souvent perfide, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que nous atteignîmes le pic le plus élevé du Vignemale.

— Et votre retour, Cantouz?

— Ah! monsieur, nous fûmes obligés de coucher sur la montagne, sans savoir si le lendemain nous pourrions redescendre; mais nous fûmes assez heureux pour trouver, du côté de la vallée de Serbigliana en Espagne, un chemin très facile, que je vous ferai prendre, ainsi qu'à monsieur votre frère, si le cœur lui en dit. J'avais voulu y conduire l'Anglais pour qui j'avais cherché ce passage; mais ses affaires l'ayant forcé à quitter Saint-Sauveur, nous ne pûmes effectuer l'ascension ensemble.

— Ah çà! dis-je un peu ébranlé, vous vous souvenez bien de la route?

— Comme si je l'avais trouvée hier.

— Vous savez pourtant que des lavanges, des neiges nouvelles peuvent changer, en peu d'heures, l'aspect de la montagne, et rendre votre route méconnaissable?

Mais Cantouz ne voulut pas en démordre, et m'assura qu'il nous mènerait au sommet du Vignemale.

— Eh bien! Edgar, si tu veux, nous irons.

— Cela me paraît évident, me répondit mon brave frère.

Dès ce moment, notre voyage au Vignemale fut décidé.

Le 10 août, à onze heures, nous étions en route, par un temps magnifique, indispensable à notre entreprise, avec Vincent, guide et chasseur de Luz, David, mon domestique, et le conducteur d'un cheval de bât chargé de couvertures et de provisions.

De Luz à Gavarnie, la route, que nous connaissions d'ailleurs, n'attira pas notre attention. Semblables à certaines gens dans le monde qui suivent une idée et n'écoutent rien de ce qu'on leur dit, nous marchions comme des inspirés, ne nous laissant aller à aucune distraction étrangère à notre mission. Après avoir pris une hache et des crampons à Gavarnie, où nous déjeunâmes, nous repartîmes aussitôt, nous dirigeant vers l'ouest par la vallée d'Ossone.

Nous rencontrâmes d'abord une côte rapide et pierreuse, puis un joli bois de noisetiers bien frais. A une demi-lieue plus loin, le vallon se resserre, et le chemin devient plus horizontal, à la grande satisfaction de nos chevaux qui semblaient protester, par des haltes fréquentes, contre les pentes de soixante-dix degrés sur lesquelles nous les con-

duisions. Ainsi que sur mer, ici point de route tracée : le Vignemale était notre pôle; le Gave qui en sort et qui roulait à nos pieds, notre boussole. Nous cheminions sur des côtes vierges de pas humains, tirant sans cesse, de droite et de gauche, des bordées, dans le but de tromper la déclivité d'une surface glissante où nos montures perdaient souvent en équilibre ce qu'elles gagnaient en respiration.

A droite, au-dessus du Gave, dont les eaux sont si limpides, s'élève la montagne de la Courbe comme un mur immense; cette montagne attire l'attention par sa raideur. Formée d'un marbre rose où l'œil ne découvre, pour ainsi dire, aucune anfractuosité, elle semble avoir été taillée par un architecte géant, pour former la vallée.

—Un homme fauchait son pré, l'autre jour, tout là-haut, me dit Jean-Marie (car notre caravane avait fait quelques recrues à Gavarnie); le pauvre diable s'est approché trop près du bord!... On n'en a rien retrouvé, monsieur!

Après deux heures de marche, par un soleil bien chaud, nous nous arrêtâmes sur une jolie pelouse, auprès d'une fontaine; nous avions tourné le Malferrat que nous longions jusqu'alors, et le Vignemale brillait enfin devant nous, déroulant toute la pompe de ses glaciers, tout le caprice de ses aiguilles.

—Le voilà! cria Cantouz se découvrant par respect devant sa conquête. Regardez cette pointe qui s'élève à peine derrière la neige... c'est le sommet de la montagne! Voilà le pic où nous serons demain, avec la grace de Dieu et de Notre-Dame-de-Héas!

C'était le cas, si nous avions été Anglais, de pousser tous ensemble et par trois fois un *hip! hip! hurrah!* à faire tomber une avalanche; mais nous n'avons en français rien d'analogue. La pauvreté de notre langue nous condamna au silence le plus expressif.

—Vite un croquis de cette vieille tête, me dit Edgar.

Et nous dessinâmes.

—Eh! mais... regarde là-bas, ne sont-ce pas des voyageurs à pied? des guides?.... Il s'avancent vers nous... Ah! s'ils nous avaient précédés!

J'étais, comme on voit, préoccupé de la crainte de ne pas arriver le premier à ce sommet, rêve de mon ambition.

— Non, monsieur, ce sont des étrangers, me dit Cantouz; ils coucheront sans doute à Gavarnie, ils reviennent de Cauterets.

J'eus la faiblesse de me sentir soulagé d'un poids énorme. Notre route avait été égayée jusqu'alors par la vue d'immenses troupeaux répandus çà et là sur les larges flancs du Malferrat. Mais, après nous

être remis en marche, en nous élevant du côté du Port, nous arrivions dans des solitudes que n'animaient plus ni le son grave de la cloche des brebis, ni la voix plus mâle encore de leurs gardiens fidèles. Ces chiens énormes semblaient ne signaler notre passage par leurs aboiemens pleins d'intelligence que pour prendre acte de notre arrivée : il n'y avait aucune hostilité dans leurs protestations. Insensiblement les bruits de la vallée se perdaient dans la vapeur, et nous nous en éloignions, gravissant lentement des côtes de plus en plus rapides. Nous mettions pied à terre de temps en temps, quand nous sentions que nos montures ne pouvaient plus tenir sur ces pentes glissantes, et cela arrivait souvent dans des herbages brûlés par un soleil qui, depuis deux mois, ne s'était pas voilé un jour. Il faut le dire aussi, ces pauvres bêtes, sur le gazon ou sur la pierre, n'avaient dans leur démarche rien de ce qui inspire à un cavalier une sécurité complète. Si nous cheminions dans les prairies, ce n'étaient que glissades; c'était bien pis encore sur les schistes brisés, ou au milieu des cailloux roulans. Là, nous ne pouvions faire dix pas sans entendre ce bruit du cheval qui va s'abattre, et ne se retient sur ses jambes qu'avec d'immenses efforts et au grand préjudice de sa chaussure dont le fer jaillit en étincelles. Ce bruit a quelque chose d'inquiétant d'abord, mais on finit par s'y faire, car c'est là en quelque sorte une allure particulière aux chevaux des Pyrénées.

Pour nous donner du courage, les rayons de l'occident doraient alors de la manière la plus coquette ces belles neiges éternelles, objets de nos vœux; rien ne cachait plus le Vignemale à nos regards, et s'il avait été abordable du côté de la France, il semblait assez rapproché pour que nous pussions y arriver ce jour-là avant souper. Il n'en était pas ainsi à beaucoup près, et, cette fois, à en croire Cantouz, le plus court chemin n'était pas le meilleur. Comme il nous restait encore une forte journée de marche pour le lendemain, afin de nous rapprocher de notre base d'opérations qui devait être le point où nous laisserions les chevaux, nous résolûmes de coucher le plus près possible du Plan d'Aube : c'est le nom du port qui conduit à la vallée de Serbigliana.

Cependant, après avoir continué de marcher quelque temps dans cette direction, comme le soir approchait, il fallut, sur l'avis de nos guides, changer un peu de route, afin de trouver un emplacement convenable pour notre bivouac. En effet, pour passer la nuit dans des régions aussi élevées, il faut faire du feu, et il eût été imprudent de nous éloigner trop des lieux où croissait encore le rhododendron,

dernier arbuste qu'on trouve dans ces montagnes, et après lequel il faut dire adieu à toute végétation.

Nous fîmes donc un détour à gauche, et redescendîmes dans une petite vallée au pied du Cardal, où paissaient des troupeaux espagnols, sous la garde de deux bergers, qui nous frappèrent aussitôt par leur mine et leur costume. Il était impossible de réunir plus de couleur locale. Ces deux grands gaillards bien pris avaient le costume du paysan aragonais; leur face bronzée était ombragée du large *sombrero*, et à chaque parole ils nous faisaient voir des rangées de dents blanches comme le lait de leurs chèvres. Du reste, ils tricotaient tous les deux des bas pour leur usage particulier.

La conversation fut bientôt établie entre nous, car il est impossible de courir un peu les Pyrénées sans retenir quelques mots de castillan (en Espagne, comme on sait, on ne parle pas espagnol, mais castillan). Nous leur fîmes les questions d'usage, et, disposés sans doute en notre faveur par le traité de la quadruple alliance, ils nous offrirent de fort bonne grace leurs services. Je les employai avec trois des nôtres à aller chercher du bois en leur recommandant d'en apporter tant qu'ils pourraient. C'était là le point essentiel, car l'eau ne pouvait nous manquer. Nous eûmes bientôt trouvé un emplacement pour passer la nuit, sur le bord d'un joli *gave* auprès duquel nous fîmes halte. Les chevaux dessellés furent abandonnés à eux-mêmes; on tira du bât les couvertures et les provisions.

La fraîcheur de la soirée me mit dans l'obligation de rendre hommage à la prudence d'un frère qui avait dans sa sollicitude muni nos paniers de dix bouteilles de vin de Bordeaux et de trois bouteilles de vieux rum. On étendit à terre la paille et le foin des paniers; chacun prépara son lit. Nous nous couvrîmes, Edgar et moi, de vêtemens plus chauds. Cette opération se borna pour nos guides à passer les manches de leurs vestes brunes qu'ils portaient suspendues sur l'épaule; mais la perspective du bon feu qui les attendait me fit considérer avec moins de remords les couvertures et les burnous dont notre domestique avait fait à mon frère et à moi le lit le plus confortable. Bientôt apparut sur la montagne la corvée du bois; nos hommes pliaient sous leur charge; nous les vîmes avec joie déposer à nos pieds une énorme pile de fagots. Le feu le plus pétillant, la flamme la plus odorante et la plus vive ne tardèrent pas à réjouir notre vue, et nous nous groupâmes gaiement autour du foyer, tandis que la nuit tirait insensiblement son noir rideau sur le Vignemale, et semblait nous dire : « A demain les affaires sérieuses. »

Cette nuit se passa joyeusement. Toutes les combinaisons possibles de rum, d'eau-de-vie, de vin et de sucre, furent épuisées par l'esprit éminemment inventif d'Edgar, dans le but de réchauffer nos guides et de les mettre en belle humeur. Aussi ne tardèrent-ils pas à entonner *Là-haut sous las mountagnas,* de la voix la plus sonore, afin de faire honneur à des maîtres aussi prévoyans. C'est ainsi que notre dîner s'accomplit fort agréablement, mais peut-être avec une nuance de gaspillage dont notre souper du lendemain eut à souffrir.

Dans un esprit de fraternité que les circonstances expliquaient, nous appelâmes les Espagnols, et les invitâmes à prendre place au banquet. Ils arrivèrent, toujours avec leurs tricots à la main, s'asseoir au feu de l'hospitalité. Ces bonnes gens n'étaient pas tout-à-fait étrangers aux arts; car, sur notre invitation, et après avoir humé, comme de vrais bergers qui ne boivent que de l'eau depuis long-temps, chacun un énorme verre de punch, ils entonnèrent une espèce de chanson sur un mouvement de fandango, qui se terminait par de grands cris semblables à ceux que poussent les Arabes de l'Atlas. A ces cris, Perro, leur gros chien, répondait dans sa langue *au grave,* comme dirait M. XXX des *Débats.* Cependant, les chants cessèrent peu à peu; les bergers allèrent se blottir avec quelques-uns de nos compagnons dans leur tanière en pierres sèches, et nous y offrirent une place. Mais une extrême sensibilité de peau (qu'on me pardonne cette expression!) nous éloigna, Edgar et moi, de ce lieu hospitalier, par souvenir d'une nuit passée à la meilleure auberge de Poitiers.

Ceux de nos guides qui, comme nous, ne voulurent pas risquer la *couïla* espagnole, s'étendirent autour du feu, qui fut religieusement entretenu toute la nuit. Que le ciel était grand! Vous ne savez pas ce qu'est une belle nuit, vous qui, par crainte des rhumatismes, n'avez jamais osé affronter les charmes d'une nuit sur le Cardal! Comme on respire bien sous ce beau ciel! avec quelle volupté on dort ainsi! et si l'on ne dort pas, combien d'idées, qui ne vous seraient jamais venues, naissent de la contemplation des étoiles!

Comme je l'ai dit, chacun veilla à l'entretien du feu jusqu'au jour, par un sentiment de bien-être personnel qui, vers deux heures du matin, nous porta tous à tisonner. Malgré la saison, la clémence de l'air et la latitude, les règles de la nature ne peuvent pas perdre absolument tous leurs droits, et, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, un froid humide se fait presque partout sentir vers deux heures du matin. Mais le feu du rhododendron et quelques verres de vin chaud nous eurent bientôt rendu le sommeil.

Pour économiser nos forces, nous devions nous servir de nos chevaux le plus long-temps possible. Au point du jour, il fallut les chercher dans la montagne, où ils avaient pâturé toute la nuit. Ce ne fut pas chose aisée, et ils firent tant de façons, qu'à six heures à peine étions-nous en route. Nous gravîmes d'abord le Cardal : vers sept heures, nous étions en vue du Plan d'Aube; nous ne le traversâmes pourtant pas immédiatement, car un isard qui paissait auprès du port nous donna l'idée de l'approcher, et nous fit perdre en détours inutiles au moins trois quarts d'heure. L'animal rusé ne voulut pas se laisser joindre, et lorsque nous arrivâmes, après bien des circuits, tout essoufflés, au terme de notre stratégie, marchant à quatre pattes depuis long-temps, impatiens de lever la tête et de le voir enfin à portée de nos carabines, il n'était déjà plus sur le port; il avait fui, sans égard pour nos précautions et nos manœuvres, dont pas une seule ne lui aurait échappé, s'il faut nous en rapporter à ceux de nos guides, qui ne l'avaient pas perdu de vue. Aussi serais-je presque tenté de ranger l'isard au nombre de ces déceptions parmi lesquelles l'ours des Pyrénées figure en première ligne.

Après avoir traversé le Plan d'Aube et être descendus en Espagne dans la vallée de Serbigliana, nous fîmes environ une demi-lieue encore en tournant vers la droite, et nous nous arrêtâmes au pied du Malferrat. Nous y laissâmes les chevaux sous la garde d'un de nos hommes. C'est là que devait commencer notre ascension, et il était impossible désormais d'aller autrement qu'à pied. Il faut dire, d'ailleurs, que nous avions rarement usé de nos montures, et, dès le matin de cette journée, nous cherchions, en nous mettant en haleine par une marche anticipée, à acquérir ce *second wind* si précieux des chevaux anglais. Je crois que nous y réussîmes, car jamais nous ne nous étions sentis plus frais et plus dispos, et c'est dans les meilleures *conditions* que, le 11 août 1838, à huit heures du matin, nous nous présentions au poteau du départ. Nous étions trois de plus qu'en partant de Luz : Jean-Marie, de Saint-Sauveur; Bernard Guillembert, de Gèdres, et Baptiste, chasseur de Gavarnie.

Le hasard avait fait trouver, en 1834, à Cantouz, le chemin du Vignemale : une simple déduction, tirée de la conformation du Mont-Perdu, aurait été, ce me semble, pour lui, un guide plus sûr. Comme je l'ai dit, l'ascension de cette montagne si long-temps rebelle aux efforts courageux de Ramond, tant qu'il voulut l'attaquer du côté de la France, est très aisée du côté de l'Espagne. Pourquoi Cantouz n'avait-il pas tenté cette dernière voie plus tôt? Il est vrai que le

savant illustre que je cite a plus d'une fois établi, dans ses ouvrages, des faits dont l'application aurait dû le conduire naturellement à essayer de tourner cet ennemi qu'il ne pouvait vaincre de front. Comment n'a-t-il pas senti la portée de ces faits? je l'ignore.

Il est une vérité reconnue en effet, et que Ramond a été un des premiers à établir, c'est que le versant sud des Pyrénées offre des pentes moins abruptes, des rochers moins affreux, que le versant septentrional. Du côté de la France, les cimes de ces montagnes, dans les régions très élevées, sont protégées par des neiges presque éternelles; le soleil n'a qu'une action fort limitée sur ces sommités, qui nous montrent encore toute la raideur de leur structure primitive. Là, pas une roche qui ne soit de première formation, pas une surface qui n'ait été baignée par les eaux du déluge. Du côté de l'Espagne, au contraire, les rayons d'un soleil plus ardent brûlent ces sommets trempés de neiges fondues, le travail des eaux ronge la montagne, et ces deux grands élémens de destruction réunis y entassent, depuis des siècles, débris sur débris, ruines sur ruines. Qui dit ruine dit éboulemens, brèches; c'est donc par l'Espagne qu'on doit toujours donner l'assaut. Si l'on parvient jamais au sommet de la Maladetta, ce sera par la Catalogne.

La route qu'on nous faisait prendre avait donc l'avantage d'être rationnelle, et, pénétré de mes auteurs, je me prêtai sans murmurer à l'immense détour que notre guide nous imposait. J'avouerai toutefois que, jusqu'au dernier moment, je doutai un peu de la véracité de Cantouz, tant j'avais toujours entendu parler de l'impossibilité de gravir le Vignemale; mais j'ai hâte de témoigner ici, pour lui rendre justice, qu'il nous a menés droit au but de notre voyage, sans hésiter et sans que nous eussions à regretter le temps perdu à chercher une direction meilleure que celle indiquée par lui.

C'était autour du Malferrat que nous montions d'abord, en nous dirigeant vers le nord, au-dessus de la vallée de Serbigliana. Au commencement, la route suivie est presque horizontale; nous nous élevions à peine, afin d'éviter les rochers peu abordables dont est revêtue la partie moyenne du Malferrat; nous suivîmes prudemment le pied de la montagne pendant une ou deux heures. Je tenais la tête de la colonne, dans le but de régler la vitesse de la marche. Nous rencontrâmes bientôt des ardoises mouvantes, des schistes en décomposition sur des pentes rapides. Ce sol est des plus pénibles; il ne faut pas s'y arrêter; l'on doit poser le pied à peine quand on rencontre une de ces veines grisâtres, et s'élancer. Le

moindre déplacement de pierres cause un dérangement incalculable; toute la montagne semble être en émoi, et il s'écoule bien du temps avant que le désordre causé par votre passage se soit calmé. Ces avalanches de pierres, ou lavanges, comme on les nomme dans les Pyrénées, doivent être rapidement coupées, et il serait imprudent de vouloir résister au courant; on finirait par être entraîné. Le bruit sourd des quartiers de roches mis en mouvement par le torrent supérieur, qui allaient, se heurtant contre la montagne, rouler au-dessous de nous à des profondeurs invisibles, hâtait nos pas dans ce désordre général, par un instinct qui peut s'expliquer. Ces schistes, ces fragmens de pierres, usent les chaussures, déchirent les *espardilles*, et sont, sous ce rapport, la plus désagréable chose du monde. Je me souviens, après une chasse aux isards, dans le Taillon, d'être revenu, il y a quelques années, par le Port, à Gavarnie, après avoir passé une partie de la journée sur des lits de pierres de cette espèce; j'arrivai à l'auberge de Belot pieds nus, marchant depuis deux heures de nuit sans savoir où j'allais. J'avais usé une paire d'espardilles et une paire de gros souliers : vous dire l'état de mes pieds est chose inutile.

Ce fut donc avec plaisir que nous quittâmes les terrains mouvans pour le rocher solide; ici, avec une bonne tête et un peu d'adresse, on est presque toujours sûr de s'en tirer. Toute cette partie de la montagne, qui n'est pas encore très rapide, se parcourt aisément : d'une main tenant un bâton que l'on fixe quelque part, et l'autre main prête à saisir les saillies de la pierre, on avance doucement; il faut peu de chose pour supporter le pied; je ne crois pas, vers la fin de notre ascension, avoir souvent posé mes deux pieds entièrement à plat sur le rocher. Ce sont ces légères assises, ces gradins de quelques lignes qu'il s'agit de bien choisir, et nous avancions lentement, mais sans inquiétude.

Un *pas* néanmoins arrêta la colonne, et, avant de nous y aventurer, je voulus le reconnaître avec soin. Qu'on se figure, entre deux rocs, une cheminée naturelle d'une vingtaine de pieds de hauteur, et tellement étroite que le corps a de la peine à y entrer : là les saillies de la pierre manquaient. Où poser les pointes de nos bâtons ferrés? où mettre les pieds? Le danger n'était pas grand, mais l'obstacle immense; dire comment nous nous en sommes tirés me serait difficile; le fait est que ce pas ne nous arrêta que fort peu de temps, et nous en avons passé bien d'autres... C'est que le Vignemale nous attendait.

Cela me rappelle une bien belle réponse que m'a rapportée, en Suède, le maréchal comte de Stédnigk, à qui elle avait été faite par un grenadier français. — Pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, où le maréchal servait comme volontaire, une compagnie française avait pris d'escalade un fort situé au haut d'un rocher très escarpé, et dont j'ai le tort grave d'avoir oublié le nom. M. de Stédnigk, alors simple officier, étant venu visiter le rempart, témoigna sa surprise en voyant la raideur de l'escarpement, et s'adressant à un grenadier en faction : « Et comment diable, mes amis, dit-il, avez-vous fait pour monter ici? — Ah! mon capitaine, répondit le soldat, c'est que l'ennemi y était! »

Pour nous, l'ennemi, le Vignemale, y était incontestablement. Mais nous marchions de confiance vers ce but invisible, nous l'attaquions par surprise, nous montions sur le dos du géant sans qu'il s'en doutât, et nous l'avons saisi à la nuque, avant qu'il ait pu s'éveiller. Malheur à nous si, sortant de son sommeil séculaire, il avait secoué les neiges qui le couvrent! Je crois que nous aurions payé cher notre fantaisie d'avoir voulu grimper sur ses épaules!

Je trouve, en vérité, que, sans trop de poésie dans l'imagination, on serait quelquefois tenté de personnifier ces montagnes mystérieuses et inhabitées. Combien d'obstacles, de dangers n'opposent-elles pas au mortel téméraire qui leur rend visite! Les avalanches, les précipices, les crevasses des glaciers, et jusqu'à cette difficulté de respirer qui vous fait tant souffrir, quand vous touchez au terme de vos efforts, tout cela n'a-t-il pas quelque chose d'étrange, de surnaturel? Ne croirait-on pas qu'il y a là-haut une divinité malfaisante, un vieux génie de la montagne qui en défend les approches?

Vers onze heures, nous fîmes notre première halte, et nous nous retournâmes pour la première fois. La vue était déjà immense, et déjà plus d'une chaîne s'étendait à nos pieds; derrière nous, le glacier du Vignemale s'élevait à pic entre des rochers aigus; à droite, un énorme amphithéâtre étendait son cirque de marbre semblable à l'Oule de Gavarnie et à celle de Troumouse. Nous tirâmes du sac de nos guides quelques provisions, et nous nous mîmes à déjeuner. Cantouz portait fièrement mon baromètre; il semblait attacher beaucoup d'importance à voir constater avec certitude la hauteur de la montagne. Ce brave homme n'est pas tout-à-fait étranger à la minéralogie et aux sciences physiques. Il assurait qu'on n'avait pu mesurer rigoureusement, par les moyens géométriques, le Vignemale, en opérant du Pic-de-Midi de Baréges, et qu'à nous les premiers appar-

tiendrait l'honneur d'un calcul exact. A coup sûr, du Pic-de-Midi à la vallée d'Ossone il y a loin, et, si j'ose le dire, à ces grandes hauteurs les distances augmentent encore, ou plutôt la difficulté de s'en rendre bien compte. J'ignore avec quelle perfection sont établies les tables de réfraction employées par les astronomes, car je ne m'en suis jamais servi; mais dans ces régions, à cause de la raréfaction de l'atmosphère, les observateurs se trouvent dans un cas particulier, et sujets à commettre des erreurs notables, s'ils n'ont pas en leur pouvoir les moyens de corriger les tables de réfraction calculées évidemment pour des milieux différens de ceux dans lesquels ils opèrent.

Quand nous arrivâmes en vue des neiges où nous devions nous frayer un chemin aussi fatigant que périlleux, nous vîmes un troupeau d'isards traverser lestement ces pentes glissantes et nous y indiquer notre route; un cri que nous poussâmes et qui fut répété par vingt échos, les fit bondir et disparaître l'un après l'autre derrière les sommets que nous allions visiter. Nous ne rampions plus contre les parois des rochers, la scène s'élargissait ici pour nous, et nous avancions de front sur une longue ligne, choisissant à notre gré la place de nos pas. L'inclinaison des pentes augmente toujours jusqu'à la région des neiges. Nous marchions sur de larges surfaces calcaires dont quelques parties, lavées et polies par le travail des eaux, semblaient prêtes à entrer dans l'atelier d'un sculpteur. En nous dirigeant vers la gauche de l'arc immense formé par les parois de l'amphithéâtre, nous atteignîmes bientôt le pied du grand glacier. Là eut lieu une nouvelle halte, il fallut assujétir nos crampons, affermir et resserrer nos espardilles, mêler enfin du rum avec de l'eau de glace, et en emplir une bouteille, pour notre goûter du sommet, car la chaleur était extrême, et nous ne devions plus désormais trouver d'eau. Alors commença la marche la plus fatigante et la plus monotone qu'on puisse imaginer, sur ces neiges dont la blancheur nous éblouissait. A mesure que nous nous élevions, elles présentaient une inclinaison plus rapide et une surface plus ferme. Chaque guide, à son tour, marchant en tête, taillait dans la neige des degrés pour placer nos pieds. Nous avancions par file, les uns derrière les autres, et toujours en zig-zag, revenant sur nos pas quand nous rencontrions le rocher, et nous élevant à peine au-dessus de l'horizon de dix mètres à chaque fois. Une ascension directe eût été, d'ailleurs, impraticable. Cette manière de procéder assurait au contraire notre équilibre, qu'il eût été fort dangereux de perdre, sur-

tout dans la partie supérieure du glacier dont la croûte est si dure et la pente si raide. Grace à nos bâtons ferrés et à nos crampons, ce trajet s'acheva sans accident, et nous ne revînmes sur le rocher qu'au moment où la glace, par l'angle de son inclinaison, nous sembla tout-à-fait inabordable. Nous avions marché sur la neige plus de deux heures un quart. Il est vrai qu'obligés de piocher continuellement, nos hommes étaient fatigués, et ne cheminaient que lentement. J'ai appris depuis, à mes dépens, que nous avions bien fait de nous donner le temps de prendre pied, et de n'avancer qu'avec circonspection. Il fallut, pour sortir de la neige, sauter une crevasse assez profonde, car le glacier n'adhère point exactement au rocher à cause de sa chaleur qui fait fondre la glace; mais ce passage s'effectua sans difficulté. Je remarquai dans ce lieu avec surprise quelques mouches sur la neige : je sais que Ramond en a signalé au Mont-Perdu; elles étaient fort vivaces; j'ignore comment elles peuvent vivre dans ces parages.

Déjà la respiration devenait plus difficile, le pouls augmentait de vitesse, et, tout en nous sentant vigoureux et légers, nous étions obligés de reprendre souvent haleine. Le calcaire primitif est la base unique du rocher que nous avions à gravir; je n'y ai rien trouvé qui ressemblât au granit, et le Vignemale est, à coup sûr, de première formation, comme le Marboré et le Mont-Perdu, auxquels d'ailleurs il ne le cède en hauteur que de quelques mètres. Il y a, dans la teinte du rocher à ces hauteurs, dans la forme de ses contours, dans le dessin de ses anfractuosités, quelque chose de grandiose, de majestueux, qui frappe la vue; les crêtes sont plus heurtées, plus confuses; mais il est impossible de ne pas reconnaître partout les effets d'une cristallisation primitive qui, quoique souvent interrompue, ne se signale pas moins à chaque instant par la régularité des pans ou faces suivant lesquels la pierre se débite. Les nuances de tous les objets empruntent ici à un ciel presque noir des reflets singuliers. Tout porte un cachet particulier; il n'est pas jusqu'au bruit de nos pas qui ne se fît entendre avec plus de netteté.

Quand la fatigue commence, il y a quelque chose de machinal dans les efforts qu'on fait pour avancer, et l'on parcourt de grands espaces, sans presque s'en rendre compte. La similitude des objets, jointe à une tendance à l'assoupissement qui nous importunait quelquefois, répandait beaucoup de monotonie sur notre marche assez rude d'ailleurs, car nous ne nous élevions plus qu'à l'aide des pieds et des mains; il fallut pourtant nous réveiller à la vue du précipice qui domine à l'est le port de Panticous. J'avoue que je n'ai jamais rien

rêvé de si effrayant; je n'ai point cherché à le mesurer, car c'est avec répugnance que j'y portais mes regards. En avançant vers le sommet du premier pic du Vignemale, le rocher se resserre comme le dos d'un toit, et l'on finit par marcher à califourchon sur une crête qui offre heureusement de nombreux appuis; c'est là que la nature a posé un énorme machicoulis, que Cantouz nomme la cheminée du Vignemale. Par cette ouverture, une pierre abandonnée à son propre poids arrive dans la vallée sans avoir heurté nulle part.

—Mais nous grimperons donc toujours? disais-je à mon guide; j'ai les mains et les pieds déchirés; il me semble qu'il est temps que cela finisse! — Courage! messieurs, répondait-il, mais ne marchez pas si près du bord; dans quelques instans nous y serons.

Il avait dit vrai. Après quelques efforts désespérés, car plus nous allions, plus le Vignemale semblait se défendre, je touchai à la cime des rochers, et me trouvai alors devant une immense plaine de neige, circulaire, cachant évidemment un entonnoir (1) colossal autour duquel s'élevaient quatre pics d'inégale grandeur, les quatre sommets du Vignemale.

— Maintenant, dit Cantouz, le plus difficile, le plus dangereux est fait; et, si vous n'êtes pas trop fatigués, nous serons dans une heure au haut de ce pic que vous voyez là-bas de l'autre côté du glacier, car c'est là le sommet de la montagne.

Nous nous reposâmes un instant sur les bords de ce cratère de neige, afin de contempler des solitudes si étranges, des objets si nouveaux pour nous. Ces monstrueuses masses de glaces allaient évidemment aboutir du côté de l'est au glacier que l'on voit de la vallée d'Ossone. C'est dans cet endroit que Cantouz nous répéta l'histoire dont j'ai parlé plus haut. Mais nous n'avions pas de temps à perdre, et, par suite d'un effet d'optique dont je ne tardai pas à reconnaître l'illusion, le pic qui nous restait à gravir me semblait à lui seul une montagne. La crainte de manquer du temps nécessaire à nos observations barométriques, et surtout de ne pouvoir nous retrouver en bon chemin avant la nuit, nous fit hâter le pas et traverser rapidement la plaine de neige. Nous eûmes cependant la précaution de marcher en file et de tenir tous une corde à la main, afin qu'un de nous venant à disparaître dans une crevasse, pût se retenir à la corde, soutenu par le poids et les efforts de tous les autres. David, mon domestique, fut le seul à qui cette précaution servit; il avait déjà de la neige jus-

(1) Le Vignemale serait-il un volcan éteint, ainsi que la conformation de ces sommités semblerait l'indiquer? Le voisinage des eaux thermales de Cauterets et de celles de Panticous donne quelque crédit à cette supposition, que ne justifie pas d'ailleurs la composition des élémens de la montagne.

qu'aux épaules quand nous le retirâmes. Nous arrivâmes sans autre accident au pied du Vignemale, et enfin, au sommet du pic, à deux heures et demie, une heure après notre dernière halte, ainsi que nous l'avait annoncé Cantouz.

Le sommet du Vignemale est l'angle d'un tétraèdre triangulaire dont deux faces sont perpendiculaires entre elles. Qu'on se le figure couché sur la plus longue de ces faces et présentant l'autre au sud, on aura une idée assez exacte de l'aspect du pic et de la manière dont il est orienté. Ajoutez à cette disposition, qui exclut toute surface horizontale au sommet, la composition même de la crête qui n'est formée que de fragmens de toutes grandeurs, superposés dans le plus grand désordre, et vous comprendrez qu'il ne doit pas être facile de s'y reposer. C'est, en effet, une remarque que nous fîmes quand nous eûmes essayé plusieurs fois de nous y asseoir.

Après avoir promené nos regards sur un panorama que je n'essaierai pas de décrire, et dont une carte géographique des Pyrénées ne peut qu'imparfaitement donner l'idée, notre premier soin fut de faire nos observations barométriques; puis d'élever, au moyen de tous les débris que le lieu fournit en abondance, une petite tour, afin d'exhausser un drapeau que nous y plantâmes en le saluant d'une décharge de toute notre artillerie. Alors nous poussâmes de grands cris de joie, et bûmes gaiement à la santé du Vignemale.

A notre grande surprise, une voix nous répondit; ce n'était pas l'écho, mais bien une voix humaine éloignée, différente des nôtres.... Comment expliquer ce phénomène? Nos lunettes parcouraient dans tous les sens les montagnes environnantes sans y trouver trace de créature humaine, quand un petit point noir sur la surface du lac de Gaube attira notre attention; c'était la barque du pêcheur du lac: cette barque voguait en s'approchant de notre côté, et à coup sûr c'était de là qu'on nous avait répondu. Malgré l'énorme distance, cela ne parut pas étonner nos guides qui semblaient enchantés de savoir qu'on connaîtrait à Cauterets, le soir même, le résultat de notre excursion, et m'assuraient que la propagation du son dans les montagnes expliquait aisément ce phénomène.

Nous étions fort incommodés par le soleil; on sait combien, à ces hauteurs, la figure se brûle aisément; l'évaporation des corps a lieu d'autant plus abondamment dans un temps donné, que le milieu où ils se trouvent est moins dense. Aussi la raréfaction de l'atmosphère contribuait-elle puissamment ici à dessécher la peau. On rapporte qu'au haut du Mont-Blanc et dans les Cordillières l'air est tellement raréfié, que le sang jaillit quelquefois par les pores: ici nous en fûmes

quittes, Edgar et moi, pour deux bons coups de soleil; heureusement l'air était tranquille, car le vent aurait rendu notre excoriation plus complète encore.

De toute la chaîne des Pyrénées que nous parcourions des yeux, si nous devons nous en rapporter à la première impression, le Mont-Perdu s'élève le plus haut. Le groupe du Marboré, depuis le Taillon jusqu'aux aiguilles d'Allanz, occupe dans le sud-est une place éminente. Les montagnes de l'est, à l'exception du pic long de Néouvielle, sont toutes d'une taille fort inférieure. Je n'ai rien remarqué, ni au nord ni à l'ouest, de digne d'être cité. La plaine de Tarbes s'étendait au loin et se confondait avec l'horizon. Du côté de l'Espagne, on voulut me faire voir Saragosse, mais on n'y put réussir.

Avant de partir, nous laissâmes auprès du drapeau une bouteille dans laquelle je glissai un papier contenant les divers détails de notre ascension. J'invite les personnes que les dangers et les fatigues d'une pareille expédition n'arrêteraient pas, à aller placer à leur tour leurs noms dans cet endroit; je crois qu'elles seront heureuses d'y avoir été, mais à coup sûr elles n'y retourneront pas.

J'avais observé sur le baromètre à notre station de la vallée du Cardal, à cinq heures et demie du matin, 0,^{m} 6114 avec 17°, 5 du thermomètre centigrade; — sur le Plan d'Aube, à sept heures dix-huit minutes, 0,^{m} 5801 — et 18° de chaleur; enfin, au sommet du Vignemale, 0^{m}, 5228 avec 20°,5 de chaleur. D'après les observations faites dans le même temps à Luz, la hauteur du Vignemale au-dessus du niveau de la mer serait de 3421^{m},48 en supposant, selon Pasumot, Luz à 390 toises au-dessus de la mer.

Il fallut partir, et nous retrouvâmes bientôt la neige que nous traversâmes de nouveau heureusement. Cependant il nous était aisé de sentir que l'énergie de notre volonté avait jusque-là soutenu nos jambes, et qu'après le succès elles étaient un peu disposées à mollir. Nous avions à lutter contre un grand danger, c'était d'envoyer des pierres à ceux d'entre nous qui marchaient les premiers. En descendant, on se trouve souvent les uns au-dessus des autres, et les fragmens de rocher qu'on détache viennent frapper la tête de la colonne, qui maudit alors l'arrière-garde. Plus d'un quartier de marbre siffla à nos oreilles, plus d'un ruisseau de schistes vint se partager sur nos tibias. Mais comment toujours modérer la vitesse de la descente? Nous sentions d'ailleurs, en nous rappelant les obstacles rencontrés le matin, qu'il était important de les franchir avant la nuit, et, toutes les fois que cela était possible, nous gagnions du temps en nous laissant glisser.

J'attaquai le glacier un des premiers, et dans la partie supérieure qui est la plus rapide. Nous étions tous meurtris par les rochers, et nous comptions nous reposer en nous laissant aller sur la neige. Nous avions remis nos crampons, et nous nous promettions beaucoup de plaisir sur ces espèces de montagnes russes; je faisais peu d'attention à moi, n'imaginant pas que l'inclinaison fût assez rapide pour présenter quelque danger. Ainsi, aux premiers pas, je fus culbuté, mais je me retins cette fois à la ceinture de mon guide, toujours de la meilleure humeur du monde. Cependant, mon crampon ayant tourné, je perdis de nouveau l'équilibre et je lâchai prise; alors je commençai à descendre en glissant sur le dos. Je n'avais malheureusement pas de bâton, et je m'aperçus à l'instant, à la rapidité de mon allure qui croissait à chaque seconde d'une manière effrayante, et surtout aux cris que j'entendais pousser autour de moi, que je courais un grand danger; mes crampons n'avaient pas le temps de mordre sur la neige, que mes mains ne pouvaient entamer. J'étais lancé comme une fusée sur un plan de soixante-quinze degrés que nous avions mis deux heures à monter, et d'un train tel qu'il était impossible que je ne perdisse pas la respiration, si cela continuait. Je pensais en frémissant aux rochers inférieurs; cependant, je ne perdis pas la tête, et je parvins à me tenir sur le dos. Sur ces entrefaites, Bernard Guillembert s'était élancé au-devant de moi pour essayer de me retenir: ayant enfoncé son bâton et ses crampons dans la neige, il m'attendait à une trentaine de pieds d'un petit promontoire formé par des débris de rochers qui s'avançaient sur le glacier. Je me dirigeai de mon mieux vers lui, et j'eus le bonheur de l'atteindre. Le choc fut si fort, que je le renversai; mais la déviation produite par sa rencontre me permit alors d'arriver sur les pierres, et me sauva; car, après y avoir encore glissé quelque temps, je m'arrêtai contre un quartier de rocher vers lequel j'étendais les pieds. Le coup fut violent, comme on pense; néanmoins, à l'exception d'une forte contusion au talon et d'un peu d'étourdissement, je n'éprouvai aucun mal, et pus me relever presque aussitôt. Je criai à mon pauvre frère qui était, comme on doit bien penser, dans une inquiétude mortelle: Je n'ai rien! je ne suis pas blessé! Bernard était auprès de moi tout couvert de sang, le bras presque démis; en se plaçant devant moi pour m'arrêter, il n'avait pas assez solidement pris son point d'appui: je l'avais comme foudroyé par la violence de mon choc, et le pauvre diable avait roulé sur les pierres la tête la première.

Edgar commençait à descendre alors un peu plus à gauche, s'appuyant d'une main sur l'épaule de Cantouz, de l'autre sur son bâton

ferré, et marchant avec toute la prudence que devait lui inspirer mon accident. Cependant, malgré ses précautions, il n'avait pas fait trois pas, qu'il glissa, entraînant son guide avec lui. Leurs efforts pour s'arrêter furent inutiles; en vain ils enfoncèrent leurs bâtons, je les vis tous les deux lancés ensemble sur la terrible pente. Baptiste se jeta en travers, et, plongeant les trois quarts de son bâton dans la neige, il alla à vingt pas de là les attendre, se raidissant sur cet appui et sur ses deux pieds, qui semblaient avoir pris racine dans le glacier... Le bâton se brisa, mais Baptiste, renversé, eut le bonheur de pouvoir se cramponner encore au tronçon qu'il serrait entre ses mains. Qu'on juge de mon anxiété! je voyais cette course rapide s'accélérer à chaque instant; Edgar et son guide descendaient toujours ensemble!.... Enfin, le groupe allait se briser sur une saillie de roc effrayante, quand Vincent se précipita avec intrépidité au devant d'eux, enfonçant par un coup désespéré sa hache toute entière dans la neige... Il les attend, il les regarde... Je retiens mon haleine... Grace à Dieu! malgré l'impétuosité du choc, malgré la force de la commotion, il eut la vigueur de résister et de les arrêter sur le bord de l'abîme!.... Mais c'est qu'aussi Vincent est un intrépide chasseur, au coup d'œil de vautour, aux épaules d'Hercule! Que d'émotions en quelques secondes!

Cet épisode de notre journée jeta une teinte sérieuse sur nos succès, et la descente s'effectua sans nouveaux malheurs, mais non pas avec la gaieté du début. Avant de reprendre notre route sur le malencontreux glacier, nous suivîmes le rocher le plus long-temps possible, et ne nous hasardâmes sur la neige qu'avec de grandes précautions, et quand la pente nous sembla plus praticable.

Les pas que nous avions franchis en montant avec toute l'énergie de l'espérance, nous semblèrent bien autrement difficiles en descendant; mais aussi nos pieds étaient déchirés, et tout notre corps couvert de contusions, après douze heures de marche. Il faisait nuit obscure quand nous arrivâmes à la vallée de Serbigliana, à l'endroit où nous avions laissé nos chevaux. Le ciel étant trop sombre pour que nous pussions reprendre notre marche, il fallut nous résoudre à passer la nuit sans feu; le temps heureusement était magnifique, et nous ne souffrîmes pas beaucoup du froid.

Le reste de notre voyage se termina sans évènemens, et nous étions de retour à Luz le lendemain dans la journée.

L'accident de Bernard n'a pas eu de suites.

LE PRINCE DE LA MOSKOWA.

Luz, 2 septembre 1838.

LA

PUCELLE DE CHAPELAIN

ET

LA PUCELLE DE VOLTAIRE.

I.

CHAPELAIN.

Il y a, par extraordinaire, dans notre histoire, dans l'histoire du peuple le plus sceptique, dit-on, et le plus moqueur de l'Europe, un sujet qui se prête admirablement au merveilleux. En 1429, une jeune fille de Lorraine, simple servante d'auberge, émue par les malheurs de la patrie, et ressentant dans son humble condition l'injure que la domination des Anglais faisait à la France, traverse le royaume et vient à Chinon trouver le roi Charles VII, lui annonçant qu'elle est chargée par Dieu de délivrer la ville d'Orléans, et de conduire le roi à travers les armées anglaises jusqu'à Reims, où il sera sacré. Le merveilleux de ce sujet n'a rien qui ressemble au merveilleux ordinaire. Il est gracieux et touchant, car l'héroïne est une jeune fille douce et timide avant son inspiration, hardie et fière pendant sa mission, noble et résignée dans sa captivité et dans son martyre. Non-seulement le sujet est merveilleux, mais il est national, car il s'agit de la délivrance du pays; non-seulement il est national, mais il est populaire, car c'est une simple fille du peuple, et non une fière châtelaine, qui prend en main la cause de la France. Que

dirai-je de plus? Ce sujet se rattache à la plus mémorable époque de notre histoire. C'est du xve siècle, en effet, et de la délivrance de la France, que date la fondation de notre grande unité nationale; c'est à ce moment que la France devient une nation et un état. Il y a donc dans ce sujet tout ce qui peut émouvoir, tout ce qui peut charmer, et cependant, par un triste et singulier hasard, ce beau et merveilleux sujet est échu à deux poètes qui, dans un esprit différent, l'ont gâté, l'un par le ridicule et l'autre par la moquerie; je veux parler de Chapelain et de Voltaire.

Ce sont les deux poèmes de *la Pucelle*, celle de Chapelain et celle de Voltaire que je veux examiner; l'une que j'exhume en quelque sorte du tombeau où l'a ensevelie l'ironie de Boileau, l'autre que je veux faire sortir de cette espèce de demi-jour où elle est restée jusqu'ici; livre que personne n'a osé critiquer publiquement, et qui, à la faveur de l'incognito que lui donnait sa propre indécence, a fini par conquérir je ne sais quelle furtive renommée.

Si *la Pucelle* de Voltaire était encore dans ses premiers momens de vogue et de faveur, si nous étions encore au temps où, pour entrer dans le monde et pour avoir bon air, il fallait savoir par cœur des chants entiers de *la Pucelle*, peut-être hésiterais-je à examiner ce poème. Mais aujourd'hui nous le lisons, les uns par curiosité, les autres pour voir ce que Voltaire a pu mêler encore de génie à cette œuvre honteuse. *La Pucelle* n'est plus une de ces lectures d'autant plus piquantes qu'elles sont interdites; elle n'a plus l'attrait du fruit défendu, elle est rentrée dans le cercle de la littérature et dans le domaine de la critique.

Avant Voltaire, voyons Chapelain.

Chapelain était né en 1595. Fils d'un notaire, son père voulait qu'il fût notaire comme lui. On a beaucoup parlé des vocations qu'étouffe l'injustice des parens; pour être juste, à côté des génies que fait avorter la cruauté des parens, comptez aussi les hommes médiocres que la sagesse des pères préserve du ridicule.

Pendant trente ans, Chapelain travailla à son poème de *la Pucelle*. Au bout de trente ans, ce poème tant attendu, tant espéré, parut enfin. Ne croyez pas qu'aussitôt que parut le poème de *la Pucelle*, il se soit élevé un de ces rires inextinguibles qui accueillent les ouvrages ridicules; non, le poème de *la Pucelle*, je le dis comme avertissement pour notre temps, eut six éditions en moins de dix-huit mois. Pendant quelque temps, l'admiration qu'il avait trouvée dans les lectures particulières que Chapelain en avait faites, imposa silence à la

critique. Peu à peu cependant les gens de goût et les moqueurs s'enhardirent. Ce furent d'abord quelques épigrammes timides, puis l'examen, puis la satire, puis enfin le pauvre poème succomba. *La Pucelle* de Chapelain a eu le malheur, qu'ayant été trop exaltée, elle a été aussi trop rabaissée. Elle vaut, certes, mieux que sa réputation.

Dans sa préface, Chapelain justifie, avec beaucoup de vivacité, le sujet qu'il a choisi. Quelques personnes l'avaient blâmé d'avoir fait d'une femme l'héroïne d'un poème épique. Chapelain, là-dessus, traite la question de la préséance des sexes. Avant quelques-uns des docteurs et des apôtres modernes, Chapelain avait revendiqué les droits de la femme.

Quant à nous, sans vouloir rechercher à qui de l'homme ou de la femme appartient la préséance, il nous semble curieux d'examiner d'où vient que, dans les poèmes épiques, et surtout dans ceux des modernes, nous voyons partout des héroïnes et des femmes guerrières. Dans nos romans de chevalerie, quand les guerriers donnent quelque grand coup de lance et font tomber le casque de leur adversaire, c'est souvent, vous le savez, une belle et intrépide guerrière qui s'offre à leurs regards étonnés et ravis, avec ses longs cheveux flottant en désordre sur ses épaules, et son visage embelli de l'ardeur du combat et de la pudeur de la défaite. Est-ce là une fiction romanesque? Est-ce une tradition héroïque? Qu'est-ce, dans Virgile, que Penthésilée et ses amazones,

Ducit amazonidum lunatis agmina peltis?

Qu'est-ce que ces Clorinde, ces Bradamante, ces Marphise du Tasse et de l'Arioste? Lorsque nous remontons dans les traditions de la poésie et de l'histoire moderne, nous trouvons partout des héroïnes et des guerrières; dans l'*Edda*, nous voyons Brunehaut, non pas la Brunehaut de l'histoire de France, mais la Brunehaut des *Nibelungen* et des traditions germaniques. Cette prophétesse, cette guerrière merveilleuse qui s'endort d'un sommeil magique, emprisonnée dans une armure enchantée, que brise Sigour, le Siegefrid des *Nibelungen*, a déjà presque tous les traits des héroïnes de nos romans de chevalerie. Écoutez la rencontre de Sigour et de Brunehaut.

Sigour traversait la montagne des Cerfs, et se dirigeait vers l'orient, en Franconie, quand il aperçut sur la montagne une grande lumière comme un incendie, dont le reflet éclairait tout le ciel. Il marche vers la lumière; alors s'offre à ses yeux un rempart fait de boucliers d'airain, et au milieu du rempart un drapeau déployé. Il

entre dans l'enceinte et voit un guerrier couché à terre et qui dormait, revêtu de ses armes. Il ôta le casque qui cachait le visage du guerrier et reconnut que c'était une femme. Il essaya d'ôter la cuirasse, mais elle serrait étroitement le corps. Alors, avec son épée, il fendit cette cuirasse du col à la poitrine, et faisant de même pour les manches et les poignets, il délivra la guerrière de ce vêtement de fer qui semblait l'enchaîner. Aussitôt elle s'éveilla, se leva, et voyant Sigour :

Qui a coupé cette cuirasse? Qui m'a délivrée du sommeil? Qui m'a tirée de mes malheurs?

SIGOUR.

C'est le fils de Sigemond, c'est l'épée de Sigour qui a brisé les liens de fer qui vous enchaînaient.

BRUNEHAULT.

Que j'ai long-temps dormi! Que ce sommeil me pesait! Que la destinée des malheureux est longue! C'est Odin qui est l'auteur de ce sommeil que je ne pouvais secouer.

Sigour, s'asseyant auprès d'elle, lui demanda son nom. Alors, prenant une corne pleine d'un breuvage mystérieux, et lui portant un toast d'amitié :

« Salut, beau jour qui m'es rendu, et vous, fils du jour, rayons du soleil, et toi, belle nuit, et toi aussi, terre féconde, fille de la nuit, salut, regardez-nous, ce guerrier et moi, de cet œil de paix qui donne le bonheur aux hommes!

« Salut, dieux et déesses! salut, sol fertile, donnez-nous la sagesse et l'éloquence, et des mains savantes à guérir les maux des hommes. »

Elle s'appelait Brunehilde et était une Valkyrie. Elle raconta le combat de deux rois, dont l'un se nommait Gunnar, grand guerrier, à qui Odin avait promis la victoire; l'autre se nommait Agnar, frère de Hod. Brunehilde tua Gunnar dans cette bataille, et alors Odin, pour se venger, la frappa d'une aiguille soporifique : il annonça de plus que jamais elle n'obtiendrait la victoire dans les combats, mais qu'elle serait mariée comme une simple femme; et moi alors, dit-elle, je fis le vœu de n'épouser que celui qui ne craindrait rien!

Disons en passant, pour ceux qui sont curieux de suivre les vicissitudes de ces traditions merveilleuses, qu'il y a là quelques traits du conte de *la Belle au bois dormant*. Odin qui frappe Brunehilde d'une aiguille mystérieuse, Brunehilde plongée dans un sommeil magique, qui ne peut être détruit que par la valeur d'un prince courant les

aventures, tout cela ressemble quelque peu au sommeil de la Belle au bois dormant, causé par le fatal fuseau de la vieille femme : bizarre généalogie de ces légendes mystérieuses qui commencent par la poésie épique, passent par les romans de chevalerie et aboutissent à des contes d'enfant.

Dans ses traditions quasi-historiques, le vieux chroniqueur du Danemark, Grammaticus Saxo nous raconte aussi des prouesses d'héroïnes. Voyez l'histoire de la pirate Alvida :

Le roi des Goths avait une fille, nommée Alvida, si chaste et si modeste, que, dès le berceau, elle portait un voile qu'elle tenait constamment baissé, afin que personne ne vît sa beauté et n'en devînt épris. Son père l'avait renfermée dans un château solitaire et lui avait donné à élever une vipère et un serpent, afin que ces reptiles dangereux, parvenus à leur croissance, défendissent l'honneur de sa fille. De plus, il porta une loi qui condamnait à avoir la tête tranchée quiconque essaierait de pénétrer jusqu'à elle. C'est ainsi que, par l'effroi des dangers et des supplices, il intimidait la hardiesse des jeunes gens. Mais Alf, fils de Sigur, roi de Danemark, pensant que plus il y avait de danger, plus il y aurait de gloire, déclara qu'il demandait la main d'Alvida. On lui ordonna de vaincre d'abord les animaux venimeux qui veillaient à la porte du château. Ce n'était qu'après les avoir vaincus qu'il devait obtenir la jeune fille. Alf, pour exciter encore davantage la colère de ces terribles gardiens, se couvrit le corps d'une peau sanglante; puis il entra dans l'enceinte, et au moment où la vipère s'élançait sur lui, il plongea dans sa gueule béante un morceau de fer ardent qu'il tenait avec des tenailles. Ensuite il tua le serpent d'un coup de javelot. Alors il réclama le prix de sa victoire, mais le roi répondit qu'il ne pouvait prendre pour gendre que celui que sa fille aurait choisi.

C'était surtout la mère d'Alvida qui était opposée à son mariage. Elle se mit donc à persuader à sa fille de ne pas se marier. Elle lui faisait des reproches : ainsi, pour un jeune homme plus heureux encore que brave, elle allait renoncer à la gloire que lui avait acquise le renom de sa chasteté; elle allait se laisser séduire après avoir si long-temps résisté ! Elle fit tant qu'Alvida finit par dédaigner le jeune prince danois et tous les hommes, et que, quittant ses habits de femme, elle s'habilla en guerrier, équipa un vaisseau, et de jeune fille timide et modeste, se fit pirate. Elle engagea plusieurs jeunes filles dans son entreprise, et, s'étant embarquée, elle arriva dans un endroit où une bande de pirates pleurait la mort de son chef.

Charmés de sa beauté et de son courage, ces pirates la prirent pour chef. Elle fit avec eux des exploits incroyables. Alf, ayant appris cette résolution, résolut de poursuivre Alvida partout où elle irait. Un jour qu'il voguait vers la Finlande, au moment d'entrer dans un golfe étroit, il envoya une barque en avant pour examiner les lieux. On lui rapporta que le port était occupé par quelques vaisseaux. C'était Alvida. Quand elle vit se présenter à l'entrée du golfe des vaisseaux inconnus, elle alla aussitôt à leur rencontre, aimant mieux attaquer l'ennemi que de l'attendre. Les compagnons d'Alf l'exhortaient à se retirer : il répondit que ce serait un déshonneur, qu'on pût aller dire à Alvida que la vue de quelques vaisseaux avait fait fuir Alf. Il parlait ainsi et ne savait point que c'était elle-même qu'il allait attaquer.

Les Danois cependant admiraient la beauté, la grace et la légèreté de leurs adversaires, et ignoraient quelle en était la cause. Mais bientôt le combat s'engagea, et Alf s'élançant sur le vaisseau d'Alvida, le parcourut de la proue à la poupe en faisant un grand carnage des pirates. Son fidèle Barcar marchait derrière lui ; d'un coup de son épée il fit tomber le casque d'Alvida. La jeune fille alors parut dans toute sa beauté et fut reconnue. Cela fit cesser le combat. Alf fut ravi de voir que celle qu'il avait tant poursuivie et à travers tant de dangers, était enfin en sa puissance. Alvida fut forcée de reprendre les habits de son sexe; Barcar eut pour femme une des compagnes d'Alvida.

Ainsi voilà deux traditions, l'une plus ancienne, l'autre plus récente; la première, qui porte les traces de l'inspiration religieuse, car, dans l'*Edda*, Brunehaut n'est pas seulement la femme guerrière, c'est la femme prophétesse, c'est une sorte de Velleda; la seconde, où se montre déjà l'altération des traditions, où il y a d'autres mœurs, d'autres idées, d'autres aventures : Alvida n'est plus la prêtresse guerrière ; elle subit l'influence des mœurs scandinaves; elle est pirate. Cependant des deux côtés c'est la même tradition; il y a plus, c'est le même caractère et le même principe. Comme Brunehaut et comme la Velleda des Druides, Alvida renonce à l'amour et au mariage; sa chasteté fait sa renommée et sa force. Telles sont aussi les héroïnes que nous trouvons dans les romans de chevalerie ; elles sont grandes et fortes tant qu'elles sont vierges, tant qu'elles s'imposent un sacrifice et une obligation ; c'est à cette condition qu'elles donnent ces grands et beaux coups d'épée qui nous émerveillent ; une fois vaincues par la passion, ce ne sont plus que de simples femmes. Leur héroïsme

tient à leur virginité, et, chose remarquable, cette haute estime de la virginité et l'idée de force qui s'y attache ne vient pas du christianisme, qui a tant relevé et glorifié la virginité; elle vient du Nord, elle vient des saintes inspirations de la poésie primitive, je dirais presque qu'elle vient de la nature elle-même, tant elle me semble antique et immémoriale, l'homme, dès ses commencemens, ayant compris (était-ce une révélation?) que les forts sont ceux qui se vainquent eux-mêmes, que la vertu est dans le dévouement, que la grandeur est dans le sacrifice!

Les Amazones, les Brunehaut, les Bradamante, sont, outre leur antiquité, une belle et gracieuse tradition qui plaît à l'imagination. Aussi un poète épique du temps de Louis XIV, Desmarais, a pensé qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de mettre dans son poème de *Clovis*, non pas une ou deux femmes guerrières, mais un escadron tout entier :

> Cinquante chevaliers et cinquante guerrières
> Presque d'âge pareil, de beautés singulières,
> Couple à couple marchaient. . . . . .
> Tous sur de blancs genets que fit naître l'Espagne.
> Chaque amant admirait son aimable compagne.
> . . . .
> Et l'amante et l'amant, au milieu des combats,
> S'animaient l'un par l'autre au mépris du trépas.

Nouvelle et notable décadence de la tradition ; ici les guerrières vont couple à couple avec les guerriers.

Appliquons maintenant, au sujet de Jeanne d'Arc, les idées que nous pouvons tirer de cette histoire abrégée de la femme guerrière. Non-seulement ce sujet est merveilleux, national, populaire; mais, par la nature même de l'héroïne, ce sujet, comme on le voit, se rattache aux plus anciennes traditions des poésies germaniques. Jeanne d'Arc est la dernière héroïne des temps modernes, la dernière héritière des Amazones, des Clorinde, des Brunehaut, des Alvida; c'est elle qui vient en quelque sorte clore la liste de toutes ces femmes guerrières que nous voyons briller dans les romans de chevalerie. De tous les côtés donc le sujet est grand et curieux : il est vraiment épique.

Après ce préambule, j'aborde le poème de Chapelain. Je laisse de côté quelques beaux vers que je pourrais citer, et qui vengeraient peut-être Chapelain des sarcasmes de Boileau; témoin ces vers sur Dieu, que Voltaire, dans sa *Henriade*, a imités sans les égaler :

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même....

Ces vers-là atteignent au sublime, si ce grand mot de sublime peut convenir à la malencontreuse renommée de Chapelain. Témoin encore ces vers du premier chant, quand la Pucelle a persuadé Charles VII de sa divine mission, et que les Français recommencent à espérer. Ainsi, dit Chapelain :

Ainsi les voyageurs que la nuit sombre et vaine
A surpris aux déserts de la rive africaine,
Parmi ces monts de sable enflammés et mouvans
Que font et que défont les caprices des vents,
Après mille terreurs, apercevant éclore
Les feux resplendissans de la nouvelle aurore,
Tournent les yeux vers elle, et d'aise transportés,
Pensent voir leur salut en voyant ses clartés.

Mais, encore un coup, je veux négliger les vers pour venir à l'examen du poème. Voyons si dans ce poème il y a quelque grandeur et quelque intérêt dans l'invention des évènemens et des sentimens, si surtout le caractère principal est digne de l'histoire : c'est là le point important.

Vous avez lu les romans de Walter Scott; vous aimez dans *Ivanhoe* ou dans *Quentin Durward* les mœurs du moyen-âge, la loyauté des chevaliers et leur grandeur pleine de naïveté. Écoutez cette scène du siége d'Orléans, dans Chapelain.

Renaud, un jeune guerrier, attaque Suffolk. Voici comment Chapelain peint Renaud :

Son teint est délicat, et, d'un premier coton,
On ne voit pas encor s'ombrager son menton.

Disons, en passant, que Voltaire a trouvé ces deux vers de bonne prise. Suffolk, blessé et ne pouvant plus se défendre, est sur le point de se rendre à Renaud;

Toutefois, reprend-il, si tu n'es chevalier,
Je ne puis, sous ton joug, ma tête humilier.
— Non, lui repart Renaud, mon âge me l'envie!
Mais j'ai prétendu l'être aux dépens de ta vie.
— Sois-le donc, dis Suffolk....

Et alors, de sa main défaillante, il arme chevalier son vainqueur.

Maintenant, poursuit-il, je puis me rendre à toi,
Et comme ton captif me soumettre à ta loi.

Cette scène et ce dialogue mériteraient d'être de Corneille.

Mais ce que j'aime surtout dans Chapelain, c'est le caractère de Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc est vraiment l'héroïne du poème. Toutes les fois qu'elle est en scène, le récit intéresse et émeut, et cela sans emprunter le secours des passions humaines. Jeanne d'Arc garde d'un bout du poème à l'autre cet enthousiasme religieux qui fait son caractère, qui tantôt la pousse au combat et tantôt au martyre, toujours grande, soit par le courage, soit par la résignation, sans cependant être monotone, ce qui, en littérature, est le défaut des caractères vertueux. Quoique Chapelain fût de l'école des poètes et des romanciers qui

Peignaient Caton galant et Brutus dameret

il a pourtant échappé au mauvais goût de son école, grace au saint respect qu'il a pour son héroïne. Ça lui eût semblé, non une faute de goût seulement, mais un véritable péché, d'animer le personnage de Jeanne d'Arc par quelque passion. J'aime à faire ressortir ce mérite, j'allais presque dire cette vertu de Chapelain, par contraste avec les infamies de Voltaire.

Pour justifier ce que je viens de dire, suivons quelques momens, dans le poème de Chapelain, le caractère de Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc conduit ses troupeaux dans une plaine près de la Meuse. C'est là qu'un ange descend près d'elle et lui annonce la mission dont elle est chargée.

Bergère, dit la voix :

Calme ton tremblement et dissipe ta crainte;
Du monarque éternel je suis l'ambassadeur,
Et te viens annoncer ta future grandeur.......
Dieu, le Dieu des combats, t'ordonne par ma voix
De partir, d'attaquer et de vaincre l'Anglois!
Puis, d'un céleste feu l'ombrageant tout entière,
Lui souffle du Seigneur la puissance guerrière,
Lui fait dans les regards éclater sa terreur,
Et lui met dans les mains les traits de sa fureur.

Une fois douée de la force qui doit vaincre l'Anglais, elle n'hésite plus. Ce n'est pas son bras qui frappe l'ennemi; c'est le bras de Dieu, et c'est à Dieu aussi qu'elle attribue et qu'elle renvoie toute la gloire. Ainsi, Orléans est délivré; les citoyens se pressent autour d'elle, et,

la regardant comme une sainte, ils la veulent adorer. La Pucelle les arrête :

Exaltez moins, dit-elle, une simple bergère!...
Je n'agis point par moi, qui ne suis que faiblesse;
J'agis par l'éternel; c'est lui qui, par mon bras,
Apporte aux uns la vie, aux autres le trépas!

Toujours elle garde cette humilité pleine d'ardeur et de confiance. Après la prise d'Orléans, Charles VII veut qu'elle se repose un instant :

Non, prince belliqueux, lui répond la guerrière;
Je ne dois reposer qu'au bout de la carrière;
Je ne puis dans mon cours un instant m'arrêter!
C'est un ordre d'en-haut qu'il faut exécuter!

Voilà la Pucelle telle qu'elle est dans ses victoires, qu'elle aime, parce qu'elles lui viennent de Dieu; voyons-la maintenant dans ses adversités, qu'elle aime aussi, parce qu'elles lui viennent de Dieu. Après sa mission de guerrière, il lui reste une mission de martyre; elle la comprend et elle l'accepte. Après avoir servi d'héroïne à la France, elle lui servira de victime expiatoire, Dieu n'attendant peut-être que ce dernier sacrifice pour achever de sauver la patrie.

Trompé par ses favoris, Charles VII traite Jeanne d'Arc de sorcière et la chasse de son camp. Elle se retire à Saint-Denis. C'est là qu'au pied d'une croix plantée devant l'église, elle dépose ses armes :

Je dépose ma force en déposant ces armes;
Mon bras n'est plus ton bras (dit-elle à Dieu), et ma tonnante voix
Ne fera plus frémir les rebelles Anglois.
Si pour te satisfaire, il en faut davantage,
S'il faut, avec mon sang, réparer ton outrage,
S'il ne peut s'expier que par mon seul trépas,
Vienne encore la mort, je ne la fuirai pas!

De là elle va à Compiègne. Bientôt les ennemis assiégent la ville. On se presse autour de la Pucelle; on lui demande de se montrer sur la muraille, de combattre encore et de vaincre.

Vous me croyez en vain propre à vous secourir,
Je ne suis plus que fille et ne puis que mourir.
Du royaume des cieux l'invincible milice,
Qu'à mes vœux autrefois j'éprouvais si propice,
Par l'ordre du Seigneur aigri contre le roi,
Sans espoir de retour s'est dérobée à moi;

Des divins jugemens les claires interprètes,
Mes voix, mes saintes voix désormais sont muettes!

Ainsi, la guerrière refuse de combattre. Elle sent qu'elle n'est propre désormais qu'à être une victime offerte à la justice de Dieu; on la presse, on l'outrage presque par des reproches; alors, s'oubliant ou plutôt se sacrifiant, elle s'écrie :

Soit! dit-elle, un cheval, un harnois, une épée!
Que du sang bourguignon la terre soit trempée,
Qu'elle le soit du mien!
Allons où nous conduit l'inévitable sort!
Allons où nous attend l'inévitable mort!

Ce sont là, certes, de grands sentimens; mais qui donc a révélé à la Pucelle, ou plutôt à Chapelain, cette loi de l'expiation qu'attestent toutes les traditions antiques, et que l'histoire même de nos jours n'a point démenties, quelque insouciante et quelque dédaigneuse qu'elle soit des choses qu'elle ne comprend pas? loi singulière qui semble du même coup abattre l'humanité et la rehausser, qui, par le malheur, ramène le héros à la taille de l'homme, et par le malheur aussi l'élève jusqu'à Dieu! C'est l'adversité qui achève et accomplit les héros. Jusque-là il manque quelque chose à leur gloire, car ils ont pu étonner le monde, mais ils ne l'ont point attendri. Tant qu'ils n'inspirent que l'admiration, ils n'ont qu'une grandeur commune et banale. Pour consacrer cette grandeur, il faut la pitié du genre humain, il faut qu'ils redeviennent hommes par l'infortune; alors Dieu, du fond de l'abîme où il les a plongés, les rappelle à lui. Dites, si vous pouvez, dites les noms des héros qui n'ont pas payé tribut à cette loi mystérieuse, dites les gloires qui n'ont pas abouti au malheur, les hommes qui, ayant dépassé d'en haut le niveau de l'humanité, ne l'ont pas bientôt aussi dépassé d'en bas! Cherchez dans les légendes des mythologies, dans l'Edda, dans les Nibelungen, Prométhée, Hercule, Achille, Sigefrid, Attila; partout le malheur termine et couronne la grandeur. Laissez-vous la fable pour venir à l'histoire de nos jours? Voyez Napoléon à Sainte-Hélène, quelle expiation! La mythologie n'a rien de plus grand, et l'imagination de l'homme languit auprès de la merveilleuse réalité de cette destinée, que Dieu semble avoir créée tout exprès dans notre siècle et dans notre société, pour y ressusciter l'idée qu'il y a des règles surnaturelles qui gouvernent les fortunes humaines, et que ce qui se fait sur la terre et par les hommes, ne vient pas de la terre et des hommes!

Pour être à la hauteur de cette doctrine du malheur et de l'expiation, Chapelain n'a point eu besoin d'autres inspirations que celles que lui donnait la religion. Le christianisme comprend admirablement le malheur ; il en sait le sens et il sait aussi les paroles qui le consolent et qui l'apaisent. Heureux ceux qui pleurent ! l'adversité, loin d'être un effet de la colère de Dieu, est un effet de sa bonté. Dieu bénit ceux qu'il afflige, il les purifie par la douleur et les prépare dès cette vie au bonheur de la vie future. C'est aux heureux de ce monde à trembler pour leur salut. Voilà les idées chrétiennes; de là tant de dévouemens merveilleux, tant de patiences héroïques, tant de résignations qui tiennent du miracle; la souffrance acceptée avec joie, l'humiliation reçue comme un bienfait, la misère supportée avec espérance; de là enfin les sentimens de Jeanne d'Arc dans son cachot.

Elle bénit ses fers, s'accommode au malheur,
Et même avec plaisir éprouve la douleur.

Il me reste une dernière remarque à faire : pourquoi le poème de Chapelain, où le caractère de l'héroïne est noble et grand, où les sentimens sont élevés, où il y a même parfois de beaux vers, pourquoi ce poème est-il tombé dans un aussi profond discrédit? C'est que malheureusement Chapelain est venu dans un temps de révolution pour la langue. Il est venu à un moment où la langue n'était pas fixée d'une manière certaine, avant Boileau et avant Racine. Ces fondateurs de notre langue ont détruit, par le style qu'ils ont créé, le style de Chapelain, et comme, dans les ouvrages de littérature, la forme est tout ou presque tout, la forme, qui était mauvaise dans Chapelain, a emporté le fond, quelque bon qu'il pût être. Pour vivre avec le style qui a précédé le style de Boileau et de Racine, il fallait le génie de Corneille, et disons même que Corneille, à force de génie, a su souvent trouver la langue de Racine, et que, quand son style est aussi pur que celui de Racine, il est en même temps plus fort et plus vigoureux : voilà ce qui le fait vivre. Chapelain, à qui le génie manque, qui n'a que du talent, Chapelain a été trahi et accablé par le style de son temps, et c'est en vain qu'il a trouvé un sujet admirable, où la grace s'allie à l'héroïsme, où le merveilleux est populaire et national, le seul sujet qui soit vraiment épique dans toute l'histoire moderne; c'est en vain qu'il a respecté son héroïne, et l'a gardée pure de toutes passions humaines, sans cesser de la rendre intéressante. Soins inutiles! la langue de son temps a entraîné son poème dans l'oubli où elle est tombée elle-même.

SAINT-MARC GIRARDIN.

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN FRANCE.

I. — *TABLEAU DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN FRANCE*,
PAR M. LORAIN.

II. — *DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE*,
PAR M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Notre siècle, qui prend trop souvent pour amour du progrès son instabilité maladive, appelle la réforme sur tous les points, mais particulièrement en matière d'instruction publique. Des écrivains en assez grand nombre ont abordé récemment ce sujet, et il faut constater un fait assez triste : la majorité suit aveuglément une pente fatale, tracée par la passion qui domine notre époque, celle du bien-être matériel. D'après l'opinion qu'on veut accréditer, l'éducation ne doit plus être que l'apprentissage d'un état; tous les bénéfices qu'on en doit attendre s'évalueront en francs et centimes. Cette théorie a été soutenue à la tribune nationale ; un ex-ministre a déclaré qu'elle n'était pas indigne d'être prise en considération, et que peut-être elle donnerait lieu à une révision des méthodes d'enseignement. Nous nous proposions depuis long-temps d'examiner ce système, et de rechercher si l'argent consacré à une éducation toute spéciale serait, comme on l'affirme, placé à bon intérêt. L'occasion d'une telle étude nous est fournie par le traité *de l'Instruction publique* que vient de publier M. Émile de Girardin.

Au premier aperçu, ce dernier livre paraît n'avoir pour but que de mettre tout chef de famille en état de tracer pour ses enfans un plan d'éducation. On y trouve le dénombrement des institutions universitaires, des chaires consacrées à l'instruction supérieure, et surtout des écoles dites *profession-*

nelles, mot barbare que nous serons souvent forcés d'employer, mais dont nous laissons la responsabilité à ceux qui en ont fait un symbole de rénovation. L'auteur reproduit le prospectus de chaque établissement, depuis le programme des cours jusqu'au prix de la pension et au trousseau exigé. Si l'ouvrage de M. de Girardin n'avait pas une autre portée, notre tâche consisterait uniquement à reconnaître qu'il peut être fort utile à titre d'indications. Mais comme chaque chapitre donne lieu à des considérations morales, à des thèses de pédagogie, à des projets de réforme, un simple recueil de renseignemens se trouve élevé à l'importance d'un vaste plan d'éducation, et même d'une tentative de réorganisation sociale. Dès-lors nous acceptons le devoir d'étudier un livre qui porte pour épigraphe cette sentence de Leibnitz : — Celui qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. — Notre examen sera d'autant plus minutieux, qu'une nouvelle édition, tirée, dit-on, à un nombre considérable, offerte à très bas prix, et poussée par tous les souffles de la publicité, sera bientôt présentée au public, comme le *Guide des familles*.

Qu'on ne nous accuse pas d'attribuer malignement à M. de Girardin des prétentions trop ambitieuses. La France lui paraît si proche d'un abîme sans fond, qu'il ne pouvait moins faire que de lui tendre la main. Écoutez ses désolantes prophéties (page 380) :

« La France n'a de système sur rien; elle manque d'esprit de suite et d'ensemble, de prévoyance et de persévérance. Poursuivie par le passé, débordée par le présent, surprise par l'avenir, elle vit au jour la journée entre deux révolutions, l'une inachevée, l'autre imminente; fatalement gouvernée par la mobilité des faits, là où devrait régner l'immutabilité des principes; soutenue par la force des choses, non par la supériorité des ministres responsables de ses destinées; ne prévoyant rien, ne préparant rien, s'apercevant seulement que le temps des semailles est passé, quand le temps de la moisson est venu; laissant le présent inculte, et s'étonnant que l'avenir soit stérile; enfin, au dehors comme au dedans, n'ayant aucun plan sûrement arrêté et constamment suivi. » — D'où il résulte, suivant l'auteur, que nos alliances, flottantes et muettes, n'inspirent aucune confiance; que notre force militaire est mal combinée; que notre agriculture, notre industrie, notre commerce, nos travaux publics, *errent plutôt qu'ils ne marchent;* que l'instruction publique, enfin, cherche vainement deux choses : *la main et le point d'appui qui lui sont nécessaires pour relever la condition humaine.* Une telle complication de maux appelle assurément un remède prompt et énergique, et nous avons hâte de soumettre à l'épreuve de l'analyse celui qui nous est présenté par M. Émile de Girardin.

Offrir gratuitement et uniformément à tous les Français une somme d'instruction telle que chacun pût passer sans transition des écoles primaires à une institution spécialement consacrée à la profession qu'il veut suivre; en d'autres termes, faire en sorte que tout citoyen complétât son éducation in-

tellectuelle par l'apprentissage d'un état utile, tel est le problème dont M. de Girardin prétend fournir la solution. Les bienfaits de sa découverte sont même annoncés par des phrases de prospectus comme celles-ci : « Hiérarchiser la société en établissant la hiérarchie des intelligences, diminuer progressivement le nombre des prétentions de toutes natures, et accroître indéfiniment le nombre des supériorités en tous genres, corriger la superficialité des esprits par la spécialité des études ! » (Conclusion, page 404.) Nous l'avouerons tout d'abord, nous ne sommes pas de ceux que ces brillantes promesses pourraient éblouir. Nous craignons même pour l'auteur qu'il ne soit tombé parfois dans les défauts qu'il signale lui-même comme les symptômes de faiblesse particuliers à notre époque, et qui consistent à pousser en avant des théories, avant d'avoir calculé les impossibilités et les résistances, à enjamber bravement sur les contradictions, à renverser ce qui est pour se rendre utile à reconstruire.

La première partie du livre de M. de Girardin est consacrée à l'instruction primaire, qui, dans la nouvelle théorie, s'élève à la dignité d'enseignement national, et est présentée, sauf quelques variantes au programme des cours, comme une préparation suffisante à l'étude d'une profession. Sans doute, il serait à désirer que tous les membres de la communauté française, égaux en droits, reçussent en fait la même culture; nous ne savons si cette utopie sera jamais réalisée; mais assurément, et ce n'est pas sans tristesse que nous consignons ici cette conviction, des siècles se passeront avant que le fils du riche agronome ou du manufacturier puisse raisonnablement se contenter de l'éducation offerte gratuitement par les écoles primaires. M. de Girardin l'a fort bien dit : les obstacles que doit rencontrer toute tentative d'éducation nationale sont matériels et moraux; seulement, il a eu le tort de ne pas s'arrêter pour mesurer gravement ces obstacles. Il nous paraît donc à propos, pour réparer cet oubli, d'emprunter quelques détails à un livre récemment publié et qui porte un caractère officiel. Avant de mettre à exécution la loi du 28 juin 1833, M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, sentit la nécessité de faire constater l'état des écoles populaires. — « Au signal donné, cinq cents inspecteurs partirent ensemble, gravirent les montagnes, descendirent dans les vallées, traversèrent les fleuves et les forêts, et portèrent dans les hameaux les plus lointains, les plus sauvages, la preuve vivante que le gouvernement ne voulait plus rester étranger désormais à l'éducation du plus humble citoyen. Les rapports adressés au ministre par les hommes chargés de cette mission présentaient toutes les garanties souhaitables; pour la plupart, professeurs de collège, magistrats, membres de comité, ils n'avaient aucun intérêt à exagérer le bien ni le mal. » — C'est ainsi que s'exprime M. Lorain, qui a résumé et reproduit par fragmens ces rapports, pour en faire un *Tableau de l'Instruction primaire en France* (1); tableau d'un

(1) Un vol. in-8o, chez Hachette.

intérêt saisissant, mais sombre, et devant lequel il faut s'arrêter tristement, avant de s'abandonner à ces rêves généreux, où l'extension des droits sociaux apparaît comme une conséquence forcée de l'émancipation des intelligences!

Croirait-on que dans cette France, si fière de l'éclat qu'elle projette, les deux tiers des communes, au moins, sont sans écoles régulièrement établies? Un local, affecté spécialement à la tenue des classes est, pour ainsi dire, une exception. L'instituteur ouvre aux enfans la chambre qui compose d'ordinaire toute son habitation, livrant ainsi, à des regards indiscrets, des scènes de ménage burlesques ou inconvenantes. On a trouvé des maîtres qui donnaient leçon à ciel ouvert, et c'étaient les plus prudens. D'autres entassaient leurs écoliers dans des granges humides, dans des étables où les chaudes exhalaisons du bétail étaient utilisées au besoin comme calorifères, dans des réduits à peine éclairés, caves ou greniers. Plusieurs inspecteurs, enfin, attribuent à l'air vicié qu'on respire dans ces classes, et la stupeur qui parfois annule complètement le maître, et les épidémies qui enlèvent trop souvent les pauvres enfans de nos campagnes.

Il faut consulter les témoignages enregistrés par M. Lorain, pour se faire une idée de la misère, de l'ignorance et de l'abjection de ceux qui, jusqu'ici, ont été employés à répandre l'instruction parmi le peuple. Dans le Cantal et la Haute-Loire, ce sont de pauvres dévotes, saluées par les paysans du nom de *béates*, qui, pour faire œuvre pieuse, transmettent aux enfans le peu qu'elles savent. Les premiers souffles de l'hiver, qui nous envoient les ramoneurs, font en même temps déserter les montagnes à des instituteurs ambulans, Béarnais, Piémontais, Auvergnats d'ordinaire, qui battent la plaine à l'aventure, jusqu'à ce qu'un hameau les ait *loués* pour la mauvaise saison, au prix de quinze à vingt écus. Ceux qui exercent dans le lieu natal, sont ordinairement des infirmes, impropres à toute autre fonction. Une revue générale de cette triste milice mettrait en ligne des légions de sourds, de boiteux, de manchots, de rachitiques. On y verrait des épileptiques et des nains. Un de ces maîtres, signalé par les rapports comme l'un des plus capables, est sans bras, et écrit avec le pied. — « Le cœur se soulève, dit M. Lorain, à la lecture de ce chaos de tous les métiers, de ce répertoire *de tous les vices*, de ce catalogue de toutes les infirmités humaines. » — Ces malheureux sont si faiblement rétribués, qu'il faut les excuser de joindre souvent un métier à leurs nobles fonctions. Quelquefois la leçon est récitée au bruit du marteau, ou bien la main calleuse d'un forgeron trace une exemple d'écriture; ou bien encore, le pédagogue s'interrompt pour faire une barbe, peser du tabac, ou partager une chopine en deux verres. Quelques communes, considérant la somme de deux cents francs, demandée par la nouvelle loi, comme un impôt vexatoire, se récupèrent en imposant à l'instituteur un service public, comme de balayer l'église, chanter au lutrin, sonner les cloches, particulièrement pendant les orages, suivant une coutume dont les dangers ont été souvent signalés. D'autres clauses assez ordinairement inscrites au contrat sont d'exercer

au besoin le métier de fossoyeur et de battre le tambour pour les annonces et les convocations. Quels sont donc ceux qui se résignent à un esclavage aussi avilissant? Des gens affamés pour la plupart, et d'une ignorance telle, qu'ils sont rarement en état d'ortographier, que les inspecteurs en ont signalé plusieurs qui ne savent pas écrire, et que certains, vers les frontières, n'entendent pas même un mot de la langue nationale.

Quand la science a de pareils représentans, faut-il s'étonner que les gens de la campagne répondent par un sourire méprisant à toutes les phrases qu'on leur peut faire sur les bienfaits de l'instruction? Il est triste de le dire, les bienveillantes intentions de nos législateurs sont accueillies dans les chaumières avec froideur, avec crainte peut-être. L'homme des champs n'est plus tel que nous le rencontrons dans les livres, quand on le surprend en lutte contre l'âpreté du sol et l'inclémence des saisons, aigri par la fatigue du présent et le vague effroi de l'avenir. Cupide alors, envieux, défiant, ingrat, il végète dans une véritable enfance morale, et, pour parvenir à lui être utile, il faudrait user d'artifice comme avec l'enfant. Pour lui, la paternité n'est pas un devoir, mais une source de revenu. Dans les contrées agricoles, il trouvera moyen de mettre ses enfans en rapport, même avant l'âge où leur intelligence est éveillée. Plus à plaindre encore dans les pays industriels, ces débiles créatures seront jetées dans l'atelier comme autant de machines vivantes, flétries dans leur croissance par une atmosphère chargée de vapeur, et assourdies par le roulement des métiers. L'enfant, dans les Landes, passera une semaine, errant à l'aventure, sans autre compagnie que celle des bestiaux qui lui sont confiés, et le dimanche seulement il lui sera permis de se rapprocher du toit paternel. Pour les enfans du Cantal et de l'Auvergne, l'exil est plus long et plus abrutissant encore, puisqu'on les envoie dans nos grandes villes, où ils conservent le triste monopole du ramonage. En général, si les enfans paraissent dans les écoles, c'est pendant l'interruption des travaux. — « Sur presque tous les points de la France, dit M. Lorain, l'école n'est pas fréquentée plus de trois mois : c'est le terme moyen qu'il convient de prendre entre les pays où les enfans s'y rendent quatre ou cinq mois, et ceux où deux mois sont réputés suffire pour leur instruction chaque année. » — Pense-t-on qu'en ce dernier cas, les parens s'imposent quelques sacrifices? Ce serait se tromper. Ils réclament le privilége de l'indigence pour ne pas payer la faible rétribution allouée au maître. Ils se refusent à toute dépense pour les fournitures de classe. A leur avis, on peut apprendre à distinguer les lettres dans tout imprimé, et le meilleur livre de lecture est celui qu'on trouve dans son grenier et qui ne coûte rien. De là une bigarrure qui rend impossible l'application des meilleures méthodes d'enseignement. Les inspecteurs ont remarqué dans les mains des enfans, des livres d'algèbre, de médecine, de jurisprudence, des pamphlets philosophiques ou politiques : ils en citent plusieurs, comme *le Bon sens du curé Meslier*, ou *le Cauchemar du juste-milieu*.

Nous avons enregistré déjà nombre de difficultés, sans avoir signalé la plus

grande. Les philologues, qui classent les races par la distinction des langues, pourraient dire que la nation française se compose de cent peuples divers, car on y compte autant d'idiomes. N'est-ce pas une rude tâche que d'apprendre la langue de l'académie à des enfans qui n'ont pour recevoir et transmettre des idées qu'un grossier patois? Quand l'enfant du village parviendrait à lire couramment la grammaire française, ne serait-il pas dans le cas où l'on mettrait le collégien en ne lui présentant qu'un livre latin pour apprendre la langue latine? Ne nous étonnons donc pas que ces écoliers fatiguent leur mémoire sans profit pour leur intelligence, que tout l'univers soit pour eux le canton où ils peuvent se faire entendre, et que plusieurs, ainsi que les inspecteurs l'ont constaté, n'aient pas même soupçon de leur qualité de Français.

De ce que nous dévoilons toutes ces infirmités morales, il ne faudrait pas conclure qu'elles sont sans remède à nos yeux. Les généreuses sympathies qui éclatent chaque année au sein des chambres, les efforts du gouvernement, dont la sincérité est hors de doute, amèneront tôt ou tard d'heureux résultats. Soixante-seize écoles normales, en exercice aujourd'hui, enverront bientôt dans les communes des instituteurs plus instruits et plus dignes, et l'expérience a démontré que les classes bien tenues étaient toujours honorablement fréquentées. Un vaste système de communications fera circuler jusque dans les hameaux des idées nouvelles dont le frottement usera la rouille des vieilles idées. Enfin, et ce dernier point nous paraît le plus important, l'érection d'une école, n'étant plus regardée comme un acte d'hostilité contre le clergé, ne suscitera plus les répugnances religieuses, et tous les curés seront bientôt fiers de mériter le témoignage que les inspecteurs rendent déjà du zèle de beaucoup d'entre eux. Nous croyons, en un mot, qu'on peut se consoler des misères du présent, en se tournant vers l'avenir. Mais ne serait-ce pas une témérité d'admettre, d'après M. Emile de Girardin, que les douze millions d'enfans de trois à seize ans, que compte la France aujourd'hui, pourraient être régénérés en dix ans?

Il est vrai qu'en fait de réformes, M. de Girardin paraît être de l'école de Pierre-le-Grand. Il tranche les difficultés en véritable moscovite. — « Hommes de résolution, s'écrie-t-il (page 23), il faut marcher contre les obstacles par la voie la plus courte, réunir toutes ses forces, engager énergiquement l'action, et traiter en ennemi ce qui résistera. » — En *ennemi!* le mot est des plus justes. D'après le plan proposé, tout individu qui, dans dix ans, aurait atteint l'âge de vingt ans sans savoir lire ni écrire, serait mis par le fait hors la loi. Placé par sa fortune au rang des contribuables, il serait privé de l'exercice de ses droits politiques; condamné par le besoin à chercher son pain dans la fange d'une grande ville, ou à veiller jour et nuit sur un troupeau, on lui attribuerait de droit les premiers numéros dans le tirage du recrutement, c'est-à-dire qu'on le punirait de son indigence par la privation de sa liberté. M. de Girardin croit autoriser cette rigueur par l'exemple de l'Al-

lemagne, et par celui des législateurs de la convention. Nous lui ferons remarquer que, dans les deux cas, la peine menace les parens qui seuls sont coupables, et non pas les enfans, qui ne peuvent être que victimes. Il demande encore que, l'instruction publique devenant un sacerdoce national, l'instituteur soit assimilé, quant au traitement, au ministre du culte; que le minimum de la rétribution assurée par l'état soit élevé à 750 francs, au lieu de 200, ce qui porte d'un trait de plume à 32,000,000 la somme de 5,540,000 francs inscrite au budget annuel. Il est hors de doute que les députés accorderaient, doubleraient même au besoin les millions demandés, si l'exécution devait répondre aux promesses; si le fils du riche, comme celui du pauvre, devait sortir de l'école gratuite avec assez d'instruction acquise pour n'avoir plus qu'à apprendre dans une école professionnelle le métier qui doit augmenter ou créer sa fortune. Mais une pareille utopie ne séduira jamais que des gens irréfléchis, et pour la réduire à sa juste valeur, il suffit de discuter le programme de ce que l'auteur appelle une éducation nationale.

La loi du 28 juin 1833 détermine ainsi l'instruction primaire, *premier degré:* instruction morale et religieuse, lecture, écriture, élémens de la langue française, calcul, système légal des poids et mesures; *deuxième degré*, en vigueur seulement dans les chefs-lieux de département, et les communes dont la population excède six mille ames : dessin linéaire, arpentage, géométrie pratique, notions des sciences physiques et d'histoire naturelle, chant, élémens d'histoire et de géographie nationales et étrangères. La loi autorise enfin l'institution des cours spéciaux, réclamés par des intérêts de localité. M. de Girardin raie de la liste les études historiques, qui ne sont, selon lui, « que la mnémonique d'une masse confuse et indigeste de noms d'hommes et de dates d'évènemens. » (Page 126.) — Mais il ajoute en échange la tenue des livres de commerce, des notions d'agriculture, d'économie domestique, de mécanique industrielle, de chimie, de physiologie, d'hygiène, de droit civil et de droit public. Enfin, son génie positif lui inspire une innovation qui probablement serait mal accueillie dans les classes. — « Il restera à rechercher, dit-il (pag. 46), quels peuvent être les travaux manuels susceptibles de remplacer les jeux d'enfans. » — Ce programme constitue l'éducation *nationale*, qui doit précéder l'instruction *professionnelle;* c'est ainsi que, pour *corriger la superficialité des esprits*, on commencera par faire de chaque enfant un abrégé d'encyclopédie.

Cette réorganisation entraînerait la chute de tout l'édifice universitaire. Les colléges ne subsisteraient plus que comme classes préparatoires, annexées aux institutions professionnelles qui présupposent la connaissance des langues anciennes, celles, par exemple, qui seraient ouvertes au droit, à la médecine, à la cléricature, au professorat supérieur. Suivant l'auteur, les victimes que fait l'université sont innombrables : c'est elle qui enfante tous ces malheureux amans de leur propre génie, qui se croiraient déshonorés par tout autre métier que celui des lettres; l'instabilité de notre état politique tient

aux idées fausses et excitantes qu'on puise dans la fréquentation des Grecs et des Latins. En un mot, on ne saurait trop tôt déposséder un mode d'instruction, dont le vice, nous dit-on (page 127), est de ne se rattacher à rien dans la vie, ni au passé, ni à l'avenir, ni à l'homme, ni à l'enfant. Toutefois, pour que nous ne prenions pas l'alarme, on nous propose en échange un système qui doit *donner à l'humanité des hommes de bonne trempe et pleinement développés.*

M. de Girardin a le tort, ce nous semble, de croire qu'on organise l'instruction publique comme un service de douanes ou une expédition militaire. Pour obtenir des fruits dans la région des intelligences, il faut connaître avant tout les outils de la culture et les élémens qu'on veut féconder. L'outil, c'est le maître, et on sait s'il est rare d'en trouver de bonne trempe. Le fonds à cultiver, c'est l'esprit humain qui obéit dans ses développemens à des règles préétablies et constantes. Il en est de l'esprit comme des organes corporels : il s'éveille, se fortifie, se redresse par un convenable exercice; les habitudes mauvaises le faussent et le détériorent. Or, pour apprécier un programme d'études, il faut se demander quelles puissances de l'entendement il doit mettre en jeu. M. de Girardin veut qu'on donne aux enfans des notions de toutes les sciences pratiques, depuis la mécanique jusqu'à la physiologie, depuis l'agriculture jusqu'au droit civil et public. Évidemment, ces *notions* si multipliées se réduiront à des principes généraux, à des faits essentiels, mais absolus, isolés, qui ne pourront pas devenir, pour le jeune élève, l'objet d'un raisonnement, et qu'il devra seulement inscrire dans sa mémoire. Quelles parties du cours imprimeront aux esprits l'activité nécessaire? La lecture et l'écriture ne sont, pour ainsi dire, que des opérations mécaniques. On fait apprendre par cœur les élémens de la grammaire; mais, dans le jeune âge, cet exercice accable plutôt qu'il ne fortifie le jugement, tant il est difficile de saisir cette métaphysique du langage, dont la règle grammaticale n'est que la sèche conclusion. C'est là un fait d'expérience. Les inspecteurs que nous avons déjà cités rapportent que, parmi les villageoises, *grammaire* a pour synonyme *casse-tête*, et qu'elles font souvent une loi à l'instituteur de n'en pas parler à leurs enfans. Récemment un observateur consciencieux (1) a déclaré que le temps passé à expliquer dans les écoles primaires le mécanisme de la diction était complètement perdu, et qu'il y fallait enseigner la langue française, comme les langues étrangères, uniquement par des exercices pratiques. De la sorte, l'enfant arriverait à parler assez correctement, et à éviter machinalement les fautes d'orthographe; mais il ne devrait plus prétendre à ce sentiment profond de la langue, à cette logique pénétrante qui constituent, selon nous, le principal bénéfice des études et qu'on ne peut réaliser que dans les hautes spéculations grammaticales. En somme, l'élève de M. de Girardin passerait de l'école dite *nationale*, à l'école profession-

(1) M. Gouré (de Caen), dans un mémoire sur l'instruction primaire.

nelle, l'esprit chargé de *notions* et de faits, mais sans aptitude intellectuelle; la mémoire serait déjà fatiguée, que le jugement sommeillerait encore.

On nous dira peut-être que l'éducation commune serait suffisamment complétée par l'apprentissage professionnel. Cette assertion nous ramène à la controverse qui, chaque année, se renouvelle, au sein des chambres, sur l'utilité des études classiques. Il nous semble que la question serait facilement résolue, si elle était convenablement posée. Quel est le but des études? S'il n'est autre que de faire un placement avantageux, comme paraît le croire M. de Girardin (1), il est clair qu'il suffit de transmettre à l'enfant une somme de connaissances usuelles, une routine quelconque dont l'application porte profit. Mais si l'instruction (ici, nous prétendons restituer à ce mot toute sa puissance générique), si l'instruction est ce travail intérieur qui exhausse l'homme, et pour ainsi dire, le solidifie, il ne reste plus qu'à déterminer quels sont les exercices les plus favorables au développement de l'intelligence.

Dans les sciences exactes, que recommandent les adversaires de l'Université, l'élève n'a rien à faire qu'à accepter une série de définitions, qu'à inventorier des faits ou à transcrire des formules. Il a fallu sans doute de grands efforts de génie pour exprimer d'abord ces formules ou acquérir ces faits; mais, une fois divulgués, chacun a pu se les approprier sans l'intervention des facultés inventives. On a cru long-temps que le meilleur guide du raisonnement était la méthode géométrique, qui est celle des sciences exactes. Nous avouons qu'elle devient parfois un utile auxiliaire; mais comme elle ne s'applique pas à tous les ordres d'idées, l'esprit qui n'en posséderait pas d'autre serait en quelque sorte infirme. Expliquons notre pensée. Toute bonne argumentation repose sur des termes exactement définis, et si les savans raisonnent bien dans leur sphère, c'est qu'ils ont pour point de départ des définitions rigoureuses. Mais s'ils ont cet avantage, c'est qu'ils déterminent, non pas des *choses* réelles, mais des êtres factices, des *valeurs* conventionnelles: la ligne, le cercle, le vide, les élémens chimiques n'ont pas d'existence propre dans la nature; ils sont ou des conceptions de l'esprit, ou des créations artificielles, et si l'homme les définit aisément, c'est que l'homme les a produits. Mais quand on sort des abstractions scientifiques pour entrer dans la réalité, les définitions, au lieu de se présenter naturellement, nécessitent un grand effort d'esprit. Or, cet effort se fait précisément dans le domaine des études littéraires. Pour définir, dans l'ordre positif et vivant, c'est-à-dire pour arriver à la possibilité de raisonner, il faut savoir d'abord la valeur intrinsèque et relative des mots qui représentent les idées, et ensuite l'histoire des idées elles-mêmes. L'enfant qu'on aurait voué exclusivement aux sciences abstraites ferait manœuvrer un petit nombre de définitions, reçues de confiance. Au contraire, dans les classes de littérature (nous les supposons bien faites), il faut, sous peine de ne se point comprendre, définir sans cesse, ou mentale-

(1) Voyez pages 16, 69 et 145.

ment, ou expressément : grand et profitable travail pour l'intelligence. Certes, on n'aurait pas perdu les huit ans passés dans un collége, si on en sortait capable de déterminer une foule de mots, qui n'existent pas pour les géomètres ni pour les chimistes, et qui pourtant ne sont pas sans valeur dans ce monde; les mots : *ame, nation, devoir, liberté.*

C'est donc seulement dans les régions élevées de la science, où manque la trace des maîtres, ou bien lorsque l'application vient poser des problèmes imprévus, que les ressources de l'imagination et la puissance du raisonnement deviennent nécessaires. Mais alors, se trouverait-on en mesure d'opérer, si l'on n'avait pas fait de son intelligence un instrument à la fois solide et souple, étendu et pénétrant? Personne n'oserait soutenir que les facultés de l'esprit sont un don gratuit du hasard. Dans l'ordre moral, comme dans le monde terrestre, la Providence ne fournit que des germes. Toute aptitude naturelle demande à être dirigée. Chaque art a des procédés particuliers pour développer le mécanisme qui lui est propre. Un chanteur s'essouffle pendant dix ans pour assouplir sa voix. Un axiome de caserne est qu'il faut aussi dix ans pour faire un cavalier. En descendant jusqu'aux dernières industries, on verrait qu'on n'y obtient la dextérité requise que par une longue pratique. L'art de conduire sa pensée ferait-il exception? Il n'en est rien. La force morale a plus besoin d'exercice encore que la force physique. Nous croyons que l'esprit n'acquiert cette vivacité qui le tient continuellement en éveil, que par des habitudes prises dans un long et laborieux apprentissage, et nous répétons que la gymnastique la plus favorable à son développement consiste dans les études grammaticales et littéraires, surtout chez les enfans qui ne peuvent recevoir les leçons souveraines de l'expérience.

Si les auteurs anciens restent pendant huit ans entre les mains des élèves, ce n'est pas seulement afin que ceux-ci puissent remonter plus tard aux sources de la tradition. Si l'on ne se proposait que de les conduire à l'intelligence des textes grecs et latins, on obtiendrait ce résultat en deux ans par la méthode pratique usitée pour les langues modernes. Le but véritable est de faire vivre les jeunes gens dans la fréquentation des hommes qui ont su le mieux diriger leur pensée, de ceux qui ont fondé leur domination légitime par la solidité de leur jugement et l'éclat de leur parole. L'analyse des écrivains classiques, éclairée par des maîtres habiles, conduit, non pas à une acquisition de mots hors d'usage, comme les gens illétrés le supposent; elle est une initiation à cette grande science du langage dans laquelle l'esprit fait l'épreuve de sa justesse et de sa force; elle est le commentaire vivant et lumineux des lois obscures de la grammaire et des arides formules de la logique. On arrive, il est vrai, au terme des études scolastiques, sans être un homme spécial; on n'a pas encore un état; seulement on a développé en soi une aptitude générale qui donne chance de primer dans quelque état que ce soit. Le fidèle écho de la sagesse antique, Montaigne, a dit : — « La science qu'on choisira, ayant déjà le jugement formé, on en viendra facilement à

bout. » — Dans l'*Encyclopédie méthodique* (1), les avis de ceux qui font autorité en matière d'études sont résumés par ces phrases, assez remarquables pour qu'on nous permette de les citer : — « La philosophie n'est que l'habitude de réfléchir et de raisonner, ou, si l'on veut, la facilité d'approfondir et de traiter les arts et les sciences. Elle doit commencer dès les premières leçons de grammaire et se continuer dans tout le reste des études. Ainsi le devoir et l'habileté d'un maître consistent à cultiver toujours plus l'intelligence que la mémoire, à former les disciples à cet esprit de discussion et d'examen qui caractérise l'homme supérieur, et à leur donner par la lecture des bons livres et par les autres exercices, des notions exactes et suffisantes pour *entrer d'eux-mêmes* ensuite dans la carrière des sciences et des arts. » Nous ne craignons pas de compléter cette pensée en étendant le mot *arts* jusqu'aux opérations commerciales et industrielles.

D'ailleurs ces principes ont pour eux la sanction de l'expérience. Il est bien rare qu'un homme vraiment supérieur dans une spécialité n'ait pas reçu la culture classique. Le père de Pascal, qui avait pour principe d'exercer son fils au raisonnement, fit si bien que celui-ci devina, pour ainsi dire, les sciences. Avant d'être grand mathématicien, Descartes s'était distingué dans tous les exercices scolastiques, et particulièrement dans la poésie. Cuvier enseignait les belles-lettres à vingt ans. N'est-il pas remarquable que le siècle qui a réuni le plus grand nombre d'hommes distingués en tous genres, ce XVII[e] siècle dont le trait caractéristique fut le bon sens, eût été précisément celui où une rivalité ardente entre l'Université et les corps religieux s'exerça au profit des études classiques? Ne pourrait-on pas dire que l'essor du commerce et l'influence de la bourgeoisie datent précisément de cette époque où les fils du marchand commencèrent à coudoyer dans les classes ceux du seigneur? Il est donc injuste d'énumérer tristement les victimes de l'Université, et de prétendre qu'au sortir du collége, on est impropre à tout, si ce n'est à vivre tristement de sa plume. Il serait plus logique de conclure qu'en général les chevaliers de l'industrie littéraire qui ne songent qu'à rançonner les lecteurs, sont des gens de médiocre ou de nulle étude, et qu'ils auraient quelques scrupules d'assourdir, comme ils font, la société, s'ils avaient puisé dans le commerce des maîtres le sentiment de la grande et saine littérature.

Dans le système de l'éducation professionnelle, il faudrait qu'un père décidât de l'avenir de son fils avant l'âge où ses inclinations se révèlent. S'il arrivait que les goûts de l'homme fait se trouvassent en désaccord avec la spécialité imposée à l'enfant, on l'aurait réduit à la nullité absolue. Cette difficulté, qui nous paraît fort grave, embarrasse très peu M. de Girardin. Nous allons citer tout ce qu'il dit à ce sujet : — « Quant au moyen de déterminer les vocations, on ne peut se fier à cet égard *ni aux parens*, qui sont en général guidés par les convenances de leur position sociale, *ni aux enfans*,

(1) Grammaire et littérature, au mot *études*, article signé *Faiguet*.

qui, ignorant la diversité des routes, n'ont en général que des caprices, et non pas un discernement réfléchi. Se montrer docile à l'expérience, ne pas résister à un dégoût prononcé, et choisir une carrière ordinaire et modeste pour tout enfant qui ne manifeste pas de hautes facultés, voilà la seule règle à suivre. » (Page 135.) — Un moraliste qui eût pris la peine d'observer les enfans avant d'écrire sur l'éducation, saurait que les *hautes facultés* manifestées dès le bas âge sont des indices bien trompeurs; que souvent des astres de collége s'obscurcissent tout à coup, tandis que des naturels long-temps engourdis se réveillent et annoncent des aptitudes inespérées. L'éducation commune ne préjuge rien et prépare à tout: la prudence est donc de son côté.

Le procès fait à l'Université, M. de Girardin passe à l'inspection des établissemens professionnels. Cette partie du livre n'est pas indigne d'attention. Elle offre, avec une série d'indications qu'il était bon de rassembler, des considérations souvent judicieuses, qui ne seront pas perdues pour les chefs de famille. Dans la discussion des problèmes sociaux, l'auteur est visiblement gêné, et balbutie plus d'une fois; mais dès qu'il se trouve dans la région des affaires, il reprend aussitôt l'aisance, le coup d'œil impérieux et scrutateur de l'homme qui rentre chez lui. On lira certainement avec fruit les conseils qu'il donne à ceux qui se destinent à l'agriculture, aux arts et métiers, au commerce, à l'industrie.

Par une étrange inadvertance, M. de Girardin, après avoir attaché le salut de l'avenir à l'établissement des écoles professionnelles, arrive à reconnaître que toutes les professions sont dès aujourd'hui représentées, ou du moins, qu'elles trouvent des secours abondans dans les leçons publiques ou particulières. Que demande-t-il donc? Il va répondre lui-même. — « Voici quels sont, à notre avis, les établissemens qui manquent, pour compléter notre système d'enseignement public : 1° une *faculté* des sciences économique, administrative et politique; 2° une *faculté* des sciences agronomique, industrielle et commerciale; 3° des écoles préparatoires pour ces deux facultés. » (Page 378.) — Ces institutions seraient ordonnées de telle sorte, que les aspirans aux emplois industriels ou aux fonctions publiques, pussent suivre un cours complet et régulier d'enseignement, passer des examens, soutenir une thèse, et prendre des degrés, ainsi qu'il se pratique en théologie et en jurisprudence. Nous ne concevons pas l'utilité d'une telle institution pour le négociant: toutes les sciences auxquelles les spéculateurs peuvent emprunter des lumières possèdent déjà des chaires sans nombre; il y a même pour l'agriculture, le négoce, les arts et métiers, des établissemens que M. de Girardin lui-même a recommandés dans son livre; la faculté commerciale ne servirait donc réellement qu'à répandre des diplômes. Le banquier-docteur aurait-il un plus grand crédit à la bourse? suffirait-il d'une thèse brillante pour être accepté comme gérant par une compagnie, ou par un grand propriétaire? Nous ne nous permettrons pas de décider.

L'idée de l'autre faculté, celle des sciences politique et administrative,

est déjà ancienne; mais en ces derniers temps plusieurs publicistes semblent s'être donné le mot pour en appeler la réalisation. Cette faculté, comme la précédente, n'offrirait guère que des branches d'enseignement déjà en vigueur à la Sorbonne, au Collége de France ou à l'école de Droit; savoir : le droit naturel, le droit international, le droit public français, l'économie politique, la statistique, l'administration générale et comparée, la procédure administrative et l'éloquence parlementaire. La durée de l'enseignement serait de trois années; on obtiendrait successivement les grades de bachelier, de licencié et de docteur. C'est ainsi qu'en Allemagne, nous dit-on, ceux qui aspirent aux emplois doivent prouver par des diplômes, qu'ils possèdent la science de l'administration qu'on y enseigne sous le nom de *Caméralistique*.

Dans cette verve de réformateur, dans ce flux intarissable d'idées, la proposition heurte souvent l'objection, et c'est alors l'auteur qui fait la besogne du critique. — « Avant d'instituer une faculté des sciences économique, administrative et politique, est-il dit (page 385), une première pensée devrait occuper sérieusement le gouvernement; ce serait de déterminer d'abord *les principes qui seraient préférés*, de choisir ensuite les autorités dont les opinions seraient données pour bases fondamentales à ce nouvel enseignement, et de rédiger en conséquence les traités rudimentaires et spéciaux qui seraient approuvés. » — Il ne serait pas rigoureusement impossible qu'un messie politique imposât un évangile à la foi des peuples, et élevât les *principes* au-dessus de la discussion. Mais l'application de ces principes, la pratique administrative qui doit tenir compte des accidens de temps, de lieux et de personnes, sera toujours matière à controverses. Dans les sociétés constitutionnelles surtout, dont l'élément est le flot capricieux des majorités, les théories peuvent être fréquemment changées, nous ne dirons pas par un bouleversement social, mais par une simple révolution ministérielle. Il faudrait dès-lors ou que l'enseignement changeât avec les dépositaires de l'autorité, ou qu'un fâcheux conflit s'établît entre les professeurs et le pouvoir.

La politique active est un art d'inspiration qui s'appuie sur les connaissances les plus diverses; mais ces connaissances ne sauraient fournir les élémens d'un dogme scientifique. Un diplôme relatif à cette science prétendue n'aurait donc aucune signification. Le grade de théologien annonce qu'on possède l'orthodoxie; celui de jurisconsulte, qu'on a étudié les conventions légales acceptées. Mais le doctorat ès-lettres, qui est aujourd'hui conféré à la Sorbonne, constitue-t-il le littérateur? Non, pas plus que la caméralistique ne ferait un homme d'état. C'est que la littérature, ne reposant pas sur des bases inattaquables, n'est pas une science dans toute la rigueur du mot. On ne commettait pas de semblables inadvertances dans ce moyen-âge que par habitude on appelle encore barbare, mais où l'on avait un grand respect pour le *mot*, parce qu'il était alors la manifestation d'une *idée*. Dans l'Université primitive, on ne prenait que le titre de maître ès-arts dans la première faculté, où l'on étudiait la grammaire, la dialectique et la géométrie, que l'on ne considérait que comme des instrumens pour atteindre la vérité. Le doc-

torat ès-sciences ne s'obtenait que dans les trois autres facultés, où l'enseignement reposait sur des vérités révélées, comme en théologie, ou forcément admises, comme en droit, ou matériellement démontrées, comme en physique.

Supposons encore que les différens cours professés dans la faculté présentassent un ensemble de doctrines acceptées, les épreuves soutenues par les élèves seraient-elles une garantie satisfaisante? Ne sait-on pas qu'il y a aujourd'hui des procédés purement mnémoniques pour passer les examens, et qu'un diplôme prouve fort peu? Une autre objection s'est sans doute présentée à l'esprit de nos lecteurs. Une institution élevée sur le seuil de la carrière des honneurs sera très fréquentée : le gouvernement aura-t-il des places pour tous les *caméralisticiens?* Cette fois, M. de Girardin est en mesure de répondre. — « Dans l'ordre de nos idées, dit-il (page 384), nul, à une époque qui serait déterminée, ne pourrait être électeur ou juré, qu'il n'eût obtenu le diplôme de capacité électorale dont il a été précédemment parlé (1); nul ne pourrait être éligible, qu'il n'eût été reçu bachelier ès-sciences politiques, indépendamment des autres conditions d'âge et de cens qui pourraient être légalement requises. » — L'auteur va plus loin encore. Il déplore comme un fâcheux contresens qu'il ne soit pas permis de professer sans présenter des garanties de capacité et de moralité, et qu'on puisse répandre des enseignemens par le moyen d'un journal, sans autre formalité qu'une déclaration insignifiante et le dépôt d'un cautionnement. — « Il en serait autrement, ajoute-t-il (même page), si nul ne pouvait être gérant-signataire d'une feuille quotidienne, qu'il n'eût le titre de bachelier ès-sciences politiques. » — Pour être conséquent, il faudrait exiger aussi le diplôme de celui qui publie des livres, de l'auteur dramatique, et même de l'artiste qui sait faire parler le marbre et la toile.

Ainsi, le plan de l'auteur se transforme et s'élargit subitement. Il ne s'agit plus d'une réorganisation des écoles; c'est une charte nouvelle qu'on nous propose; une charte qui rétablirait la censure, et la plus perfide qu'on eût imaginée, car elle supprimerait, non pas les écrits, mais les hommes. Des examinateurs à la solde d'un gouvernement n'auraient plus qu'à repousser un candidat suspect, pour lui fermer la carrière parlementaire, celle des emplois et de la publicité, pour le réduire enfin à un mutisme complet. Il y a mieux. L'avocat déclaré des industriels nous pousse à une étrange conclusion. Pour pénétrer toutes les parties de la philosophie naturelle et du droit positif, il faudrait sans doute d'autres études que celles des écoles primaires. Or, comme, dans le nouveau système, tous ceux qui ne se vouent pas aux professions dites libérales doivent se contenter des premier et second degrés de l'instruction nationale, et passer sans autre culture dans l'établissement professionnel, les propriétaires agriculteurs, les commerçans, les industriels

(1) Ces diplômes seraient délivrés annuellement aux élèves sortis des écoles communales. Les instituteurs de l'arrondissement, réunis à cet effet, formeraient le jury d'examen, et se prononceraient au scrutin secret, et à la majorité des voix.

perdraient par le fait le droit de siéger à la chambre des représentans; en un mot, pour réformer l'Université, qui, dit-on, fait trop de littérateurs, on nous jetterait, comme la Chine, sous la domination exclusive d'une classe de *lettrés*.

Pour résumer les objections soulevées par le plan de réforme de M. de Girardin, nous dirons que la prétention de donner gratuitement et uniformément aux citoyens d'un grand état une instruction suffisamment étendue est chimérique; qu'on atteindra les limites du possible, si les écoles primaires corrigent cette stupide ignorance qui fait croupir le plus grand nombre dans une sorte d'infirmité morale; mais que, par malheur, la véritable culture de l'esprit sera toujours un privilége, parce qu'elle exige, outre l'aptitude naturelle, une discipline soutenue pendant de longues années, des maîtres de choix, des instrumens d'études, toutes choses qu'on ne peut réaliser sans fortune. En conséquence, une institution intermédiaire, comme celle de l'Université, un gymnase consacré à l'exercice de l'intelligence, nous paraît nécessaire, et, selon nous, les classes industrielles elles-mêmes, si elles s'en écartaient systématiquement, se condamneraient à une véritable infériorité. Nous admettons que tout homme de sens doit se vouer à une spécialité et approfondir les connaissances qui s'y rattachent, mais qu'il y doit apporter un jugement sain et bien préparé par une forte éducation générale. Nous croyons, enfin, qu'on s'exagère l'influence des écoles professionnelles; que les hommes qui font date en sont rarement sortis, et que trop souvent les diplômes qu'elles délivrent deviennent les passeports de la médiocrité.

Quiconque aura lu attentivement le livre que nous venons d'examiner, demeurera convaincu que l'auteur n'a pas craint d'aborder sans préparation et avec une confiance étourdie un des plus graves problèmes qui puissent préoccuper le moraliste et l'homme d'état. Ce livre nous est présenté comme introduction à une série d'ouvrages qui doit embrasser les points importans de la science sociale. Si M. de Girardin n'accorde pas plus de méditation aux graves matières qu'il se propose de discuter, il compromettra sérieusement, nous devons l'en prévenir, le brevet de capacité universelle que ses flatteurs lui ont déjà décerné.

Nous prévoyons à notre tour une objection. Cette divergence d'idées que tout le monde déplore, nous dira-t-on; cette lassitude des esprits qui est, pour ainsi dire, officiellement reconnue, puisque le ministre de l'instruction publique nomme une commission pour ranimer les hautes études, ce parlage sans repos et sans but, ce doute inquiet, n'accusent-ils pas l'état présent des choses? Il se peut. Néanmoins, les plus dangereux de tous les remèdes proposés sont, selon nous, ceux qui tendent à détruire le corps universitaire. Il faut au contraire lui rendre sa constitution saine et vigoureuse, et faire en sorte qu'il fonctionne conformément à son but.

N'oublions pas toutefois qu'en matière d'instruction publique les réformes sont difficiles, et que les intentions les plus louables viennent souvent échouer

contre des impossibilités. Un très habile écrivain, dans une de ces productions qui laissent des souvenirs, parce qu'elles parlent au cœur en même temps qu'à l'esprit, M. Patin, dans une charmante notice sur Rollin, a rappelé ce mot du vieux Pasquier : « Ce n'est pas en pierres seulement, mais en hommes, que se bâtit un collége. » Nous ne prétendons pas dire que ces matériaux de choix, que les hommes à la hauteur de leurs fonctions fassent défaut aujourd'hui. Il y aurait témérité à se prononcer sur le mérite et l'aptitude des professeurs de collége, puisqu'on ne les voit pas à l'œuvre. Mais cette impossibilité de juger ceux à qui l'on confie l'avenir du pays nous semble précisément un grave inconvénient. Autrefois, la régularité presque monastique du corps universitaire, le respect des traditions, la communauté d'intérêts et de doctrines, témoignaient hautement de l'esprit qui devait présider aux études. Plus tard, la primitive école normale, dut, aux termes de son institution, donner la plus grande publicité à ses travaux. On sait que les leçons des professeurs, et les plus remarquables conférences des élèves, furent sténographiées et livrées au contrôle de la raison publique. La convention, souvent grande et loyale dans ses vues, l'avait voulu ainsi, pour qu'il devînt possible aux citoyens éclairés d'apprécier l'instruction donnée à leurs fils, et, au besoin, de réclamer la réforme d'un enseignement vicieux; il n'en est plus de même aujourd'hui. Les leçons de l'école normale n'ont aucun retentissement extérieur; et les jeunes gens qui prennent possession des chaires ne se sont révélés au public que par une thèse d'histoire ou de philosophie. Or, on peut accumuler sur un seul point les acquisitions de plusieurs mois, éclairer parfaitement la doctrine des Pythagoriciens ou les migrations des Wisigoths, et n'être après tout qu'un fort mauvais maître.

On sait qu'un collégien change annuellement de professeur en épuisant la série des classes. Cette coutume date de l'époque où la divergence des doctrines, en morale comme en politique, était sans importance réelle. S'il arrivait que Gibert reprochât à Rollin de ne pas comprendre l'antiquité, ou que le rigorisme des universitaires fût condamné par les jésuites, ces dissidences, si légères qu'elles sont à peine apparentes pour nous, n'ébranlaient au fond ni la croyance commune, ni la dévotion non moins fervente aux modèles classiques. Alors il y avait avantage pour l'élève à passer d'un maître à l'autre, puisque, tout en demeurant sous le joug des mêmes principes, il utilisait l'expérience de plusieurs, et enrichissait sa pensée des nuances de divers esprits. Cette pratique, conservée jusqu'à nos jours, et qu'il serait assurément difficile d'abolir, est-elle encore sans inconvéniens? En politique, en philosophie, en littérature, les oppositions se sont vivement tranchées; des théories discordantes, inconciliables, sont présentement en lutte; on a même formulé en système le droit conféré à chacun de se faire un système suivant ses lumières. Nous ne voyons pas pourquoi les jeunes professeurs échapperaient aux fatalités de notre époque. Ne serait-il pas déplorable qu'un collégien reçût tour à tour les leçons d'un atticiste et d'un admirateur du coloris moderne, d'un chronologiste minutieux et d'un partisan de la symbolique al-

lemande, d'un légitimiste et d'un radical, d'un orthodoxe et d'un panthéiste? Nous savons qu'en général on revêt la prudence avec la robe de professeur, et que le maître, en présence des élèves, fait le sacrifice de ses opinions aux convenances scolastiques. Mais l'élève ne se laisse pas tromper par ce manége. Les enfans, suivant la remarque des moralistes, subissent des attractions et des répulsions qui sont la mesure exacte de l'intérêt qu'on leur porte. L'homme, qui ne monte en chaire que pour faire son métier, soulève autour de lui le malaise et la défiance. Sa parole sèche et contrariée dans son jet ne développe aucun germe de conviction. S'il est savant, il transmet des faits, groupe des argumens, tourmente des chiffres, descend dans les mots; mais il fait éclore le doute en même temps que la science; le ver grandit avec le fruit.

Le seul moyen, s'il en est, de corriger cette dissonnance de principes, est d'harmoniser, autant que possible, les livres qu'on met entre les mains des enfans. Il serait à désirer que le livre parlât plus haut que le maître, et que celui-ci ne fût plus que le commentaire vivant d'un texte sanctionné. Il faudrait qu'on possédât une série d'ouvrages répondant aux matières enseignées et à la coordination des classes, de telle sorte qu'ils formassent un cours complet d'études; mais surtout qu'ils respirassent tous un même sentiment et tendissent aux mêmes affirmations par les chemins divers que tracent la littérature, l'histoire et la philosophie. Ces ouvrages devraient être forcément et invariablement suivis dans tous les colléges *royaux*. Il ne serait pas à craindre qu'une telle uniformité immobilisât la science, puisqu'elle ne maintiendrait que les conclusions morales, sans exclure les améliorations de détail. Les prétentions à l'indépendance que chacun fait valoir ne seraient pas non plus compromises, puisque ceux qui, par caprice ou esprit de parti, croiraient devoir protester contre les principes universitaires, seraient libres de placer leurs enfans dans les établissemens particuliers.

Nous nous abusons si peu sur les difficultés d'une pareille entreprise, que nous ne la proposons ici que comme un vœu, et que nous n'oserions pas affirmer qu'il fût possible *aujourd'hui* de la mettre en pratique. Le but que nous indiquons a été entrevu plus ou moins clairement par tous ceux qui ont écrit pour la jeunesse : ce but n'a pas encore été atteint. Pour ne parler que du temps présent, la spéculation marchande, dont l'instinct est un indice assez sûr des besoins d'une époque, destine aux écoles un tiers au moins des produits de la presse, et cependant les ouvrages essentiels sont encore à désirer. Notre assertion n'a rien d'exagéré; nous pouvons l'appuyer sur des témoignages irrécusables. M. Matter, inspecteur-général de l'Université, vient de publier la seconde édition (1) d'un ouvrage qui annonce un sentiment profond des devoirs de l'instituteur. Nous y lisons (page 114) : — « Jusqu'ici, *dans aucun livre*, la grammaire n'a été mise à la portée de l'enfance. » — Nous lisons aussi dans le catalogue des livres désignés par l'Université pour l'année scolaire 1834-1835 : — « Il n'existe *aucun ouvrage* qui ait paru au con-

(1) *Le Visiteur des écoles*. In-8°, chez Hachette.

seil de l'Université, pouvoir être proposé comme un traité méthodique, élémentaire et complet de toutes les parties de la philosophie. » — Nous nous dispenserons de constater la même indigence dans plusieurs autres parties de l'instruction.

C'est que la tâche de captiver l'attention mobile des jeunes gens, de mesurer la science et les règles du goût aux bornes resserrées de leur intelligence, exige des qualités éminentes, et qui semblent en quelque sorte s'exclure : le savoir étendu et minutieux, l'expérience du jeune âge, une grande puissance d'analyse pour discerner les opérations de l'esprit, surtout dans ses premiers développemens, et avec toutes ces acquisitions qui présupposent la maturité, un talent d'expression fin et solide, une jeunesse de sentiment et de style qui entraîne les sympathies de ceux qui sont jeunes. Ces difficultés, si grandes qu'elles soient, ne sont pourtant pas insurmontables. On obtiendrait, sinon tous les résultats désirables, au moins des améliorations importantes, si la composition des livres scolastiques était disputée à ces compilateurs sans crédit qui en ont le monopole presque exclusif; si le gouvernement, après avoir dressé le plan d'un cours complet d'études, appelait à sa réalisation les hommes d'une valeur reconnue; si le mérite de l'écrivain se mariait, au besoin, à celui de l'érudit; si un livre, jugé bon par les comités officiels, était publié une première fois aux frais de l'état, c'est-à-dire soumis à l'épreuve de la critique, et à la sanction du bon sens public, avant d'être adopté hautement pour l'éducation nationale.

Répétons, en terminant, que le moyen le plus sûr de ruiner l'instruction publique serait de désorganiser ce qui existe. Les études vivent de calme et de silence, et tout déclassement brusque en interrompt le cours pour longtemps. C'est non sur le programme, qui est bon, mais sur l'enseignement lui-même, que les améliorations doivent porter. Il suffit de le fortifier, et pour cela on doit le concentrer plutôt que l'étendre; il faut surtout préciser son but, et la route qu'il doit suivre. Au surplus, quelque réforme en ce sens ne saurait tarder. Les principes sociaux qui sont aujourd'hui le texte des plus insipides bavardages occupent aussi des esprits puissans; les études consciencieuses sont à l'ordre du jour, et le bon sens, qui semblait avoir abdiqué au profit de l'impudence, réclame énergiquement ses droits. Depuis vingt ans, les matériaux se préparent pour quelque utile reconstruction, dont le plan est encore dans les secrets de l'avenir. Ces matériaux sont, il est vrai, dans un déplorable pêle-mêle; ils sont comme ces élémens que le chimiste a rassemblés, et qui attendent l'éclair électrique pour se combiner et donner naissance à un corps unique. On ne peut prévoir d'où viendra la commotion, si elle aura lieu par le fait d'une haute intelligence, ou par suite des remuemens d'une société en malaise. Peu importe, pourvu qu'elle arrive, et que se forme enfin chez nous une somme de principes, un véritable esprit national capable de diriger et d'ennoblir cette puissance matérielle, qui prend sous nos yeux les plus remarquables accroissemens.

A. C.-T.

REVUE LITTÉRAIRE.

GRANDEUR DE LA VIE PRIVÉE, PAR M. H. FORTOUL (1).

La pensée sérieuse et élevée de cet ouvrage le distingue de tant d'autres productions romanesques du moment et mérite une attention que soutient le talent de l'auteur. M. Fortoul est, jusqu'à présent, connu surtout dans la critique; il y a porté de la verve, de la poésie, mais aussi, il faut le dire, de la fougue, des préoccupations systématiques. Il était en tête de ceux que l'*humanitarisme* semble avoir le plus atteints, et qui, non contens d'un ensemble d'inspiration délicate ou généreuse, en poursuivent à tous les momens et dans tous les détails l'intention accusée et l'expression voulue. Il aurait volontiers demandé à un tableau de Decamps un symbole et contemplé dans une chanson de Béranger une synthèse. Flottant de Béranger à Quinet, il essayait de les comprendre l'un et l'autre dans une même formule. C'est un travers dans la critique, mais qui succédait à un autre travers, et qui s'explique par la réaction. Le *romantisme* dans la critique a dû, en effet, amener par contre-coup l'*humanitarisme*. On n'avait voulu voir dans une œuvre que les conditions de *l'art pur;* cela a conduit les contradicteurs à n'y voir que l'idée sociale et le bon motif amplifié jusqu'au grandiose. La révolution politique de 1830 a donné le signal naturel à ce revirement littéraire. M. Fortoul, jeune, atteint, j'imagine, un moment par le *romantisme*, s'était bientôt retourné contre et avait emprunté à un système, qu'il jugeait plus large et plus fécond, des principes qui ne valent pourtant que pour ce qu'on y met de particulier et de correctif perpétuel dans l'application. Mais ce sont là des formes de passions et comme de maladies, que les jeunes talens doivent presque nécessairement traverser; ils deviennent d'autant plus mûrs qu'ils s'en dégagent plus complètement. On ne passe point indifféremment sans doute par ces divers systèmes; on en garde des impressions, des teintes, un pli; mais enfin l'on en sort, quand on a un talent capable de maturité. Ce qui est bon à rappeler, c'est qu'on n'en sort jamais, après tout, qu'avec le fonds d'enjeu qu'on

(1) Chez Charles Gosselin, 2 volumes, contenant: *Simiane, ou Poésie de la Vie privée*, et *Steven, ou Héroïsme de la Vie privée.*

y a apporté, je veux dire avec le talent propre et personnel: le reste était déclamation, appareil d'école, attirail facile à prendre et que le dernier venu, eût-il moins de talent, portera plus haut en renchérissant sur tous les autres.

La plus sûre manière de sortir du raisonnement systématique et de la fougue esthétique est de *faire*, de s'appliquer à une œuvre particulière; on y entre avec le système qu'on veut vérifier et illustrer; mais, si l'on a quelque talent propre, original, ce talent se dégage bientôt à l'œuvre, et, avant la fin, il marche tout seul, il a triomphé. L'imagination et la sensibilité, quand on les possède, ont vite reconnu leurs traces, et la vraie poétique est trouvée.

Quelque chose d'analogue semble aujourd'hui arriver à M. Fortoul. L'idée dominante des deux volumes qu'il vient de publier n'est pas tout d'abord celle à laquelle nous avait accoutumé le critique humanitaire; elle se montre même précisément opposée. Dans une introduction, l'auteur raconte comment, en un château assez voisin de Paris, chez le duc de...., qui, par ambition, s'est fait partisan très avancé des idées nouvelles, une société nombreuse, composée de militaires, de députés, d'artistes, de journalistes, se met à discuter un soir le grand sujet à la mode, à savoir si la source du *progrès* est dans la vie publique et sociale, ou s'il la faut chercher au foyer domestique. L'auteur, qui prend part à la discussion, est seul de ce dernier avis, et, pour l'appuyer, il demande la permission de lire à la compagnie un manuscrit de sa composition; c'est *Simiane, ou la Poésie de la Vie privée*, le premier des deux romans.

Il se présente quelques objections à faire sur ce préambule. D'abord ce duc, qui a eu deux ancêtres ministres sous Louis XV, qui a puisé dans sa famille une pensée politique suivie et des *traditions* ambitieuses; ce duc, aujourd'hui démocrate et socialiste avec arrière-pensée, quel est-il? On cherche son nom, car il est notablement désigné; mais on ne le trouve pas; il n'y a pas en France de telles familles, de telles traditions politiques transmises, suivies et transformées; cela sent plutôt les grandes familles *whigs*. Et puis toute cette société réunie dans le château nous est donnée comme très factice, très bigarrée, très déplaisante en somme, et elle doit l'être. On rencontre assurément, en France, de tels salons aujourd'hui, et plus qu'on ne voudrait; mais c'est un singulier auditoire pour y venir plaider la vie privée et soutenir une thèse en faveur des humbles vertus.

La Grandeur de la Vie privée! pourquoi cette affiche? J'aimerais autant qu'on inscrivît au frontispice de l'ouvrage : *la Gloire de l'Humilité, le Sublime de la Médiocrité!* La vie privée, en tant qu'elle est vraie, se *vit* avant tout, se pratique, se démontre par l'exemple et par le récit; elle ne se préconise pas.

> Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu,

a dit le poète élégiaque; ce qui n'est pas moins vrai des félicités et des vertus domestiques que des amours mystérieuses. Lors même qu'on y lève le voile pour enseigner, il ne faut pas mettre l'enseigne

Mais on s'explique aisément cet appareil de plaidoyer par la disposition pré-

cédente de l'auteur. Arrivé de l'idée humanitaire à l'idée domestique par une sorte de réaction intérieure, il a été d'abord un peu outré comme on l'est dans toute espèce de réaction. Il s'est, dans son nouveau rôle, posé en adversaire contre son ancienne idée qu'il s'occupe beaucoup trop de combattre face à face pour en être tout-à-fait guéri. Entré dans l'idée de la vie privée, non point par l'humble porte, si l'on peut dire, mais par la brèche, il y a dans sa prise de possession une chaleur de débat et un air de triomphe qui ne disparaîtront qu'avec un peu de long usage. On ne doit plus s'étonner qu'à ce premier jour, monté sur le toit modeste, il y arbore et y agite le drapeau.

Le premier des deux romans, *Simiane*, est moins animé que le second, et la dissertation y empiète sensiblement. Au commencement du mois de mai 1737, un jeune homme et une jeune femme arrivent à Vevey, dans le canton de Vaud, et là, au bord du beau lac, interrompant leur voyage, ils font choix d'une habitation élégante et rustique; ils continuent, durant des années, d'y vivre dans l'amour fidèle, dans l'admiration de la nature et l'adoration du créateur. Ce que l'auteur veut prouver, c'est que, par ce dévouement de l'un à l'autre, par ce perfectionnement continuel de leur ame dans la solitude, ils remplissent tout aussi bien leur rôle ici-bas que les autres en se lançant dans l'arène poudreuse et souvent bourbeuse. J'abonde dans cette idée; seulement, comme les jours des heureux se ressemblent tous et que l'histoire en est plus difficile que celle des malheurs, on trouvera que ce commencement rempli de conversations et d'extases n'a pas, pour le lecteur, la vivacité qu'il eut pour les amans. Il n'est donné qu'à un petit nombre de peintres d'écrire sur ces pages blanches de la vie. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre l'ont pu; quelques poètes l'ont fait par un chant lyrique, par un hymne une fois exhalé. L'auteur a, dès le début, le désavantage de se rencontrer trop directement avec Jean-Jacques, avec Byron, dans les descriptions de la même nature. Au milieu d'un remarquable soin d'écrire et de peindre, une certaine précision de ligne et une certaine gloire de couleur lui manquent. Il ne serre pas d'assez près ses contours, il ne jette pas aux objets ou n'en reçoit pas de ces traits de flamme qui fixent l'image et qu'on emporte. Cette extrémité du Léman où il place sa scène d'idylle est, pour la simplicité et la précision du dessin, d'une grandeur tout-à-fait classique. A certains jours sombres de l'hiver, ces montagnes de neige striées de noir font l'effet, à l'œil fidèle qui s'y attache avec lenteur, de la plus austère et de la plus délicate gravure. Qu'elles sont belles ainsi, même sans un seul rayon! Mais aux jours glorieux, et quand l'éblouissement des mille reflets, déjouant le regard, n'ôte rien pourtant de cette précision éternelle qui les caractérise, comment les saisir? Demandez au peintre de *Childe-Harold* et de *Chillon*. A défaut du cadre en lui-même, on peut du moins en montrer les impressions dans l'ame des amans et y suivre, par le sentiment ému, les belles ombres plus flottantes. M. Fortoul n'a pas manqué de le faire; mais ici encore il luttait avec de présens et poétiques souvenirs, il rencontrait M. de Lamartine sur son lac consacré. Lorsque l'auteur de *Simiane* nous montre Juliette s'enivrant des douces paroles amoureuses

dont la musique se mêle à l'oscillation du bateau, quand il nous murmure un peu longuement quelques-unes de ces tendresses infinies : « A quoi servirait « au ciel d'être la plus étincelante merveille qui soit sortie des mains du « créateur, s'il ignorait lui-même sa beauté? Mais le limpide miroir des eaux « a été répandu sur le globe pour qu'il pût y contempler sa face radieuse et « jouir ainsi de lui-même, » il se rappelle involontairement et nous rappelle les strophes de l'*Adieu à la Mer*, qui nous ont tant bercés :

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Dans la lutte honorablement inégale, mais un peu trop opiniâtre, de ce commencement, M. Fortoul a dû éprouver que tout n'est pas vain dans ces efforts pittoresques qu'il a dénoncés quelquefois comme *arriérés*, et qu'il y a un art propre, constamment digne du plus sérieux souci, dans cette reproduction précise et splendide de la nature, dans cette transparence limpide de couleur, dans ces coups de pinceau du génie, que toutes les théories du monde ne donnent pas sans doute, mais qu'elles doivent reconnaître, saluer et cultiver.

L'intérêt, qui languissait dans le tête-à-tête, se relève avec l'arrivée d'un tiers; c'est Rousseau lui-même, qui, jeune, inconnu encore et s'ignorant, ouvre un jour la barrière verte du jardin de la maisonnette, et s'avance, sans trop savoir pourquoi, mais invinciblement attiré par l'image du bonheur qu'il rêve et par un air de clavecin qu'il entend. M. Fortoul nous le dépeint avec fidélité et avec amour; c'est bien le Rousseau des premières années des *Confessions*, à la veille des *Charmettes*. Il devient en peu d'instans l'ami de Simiane et de Juliette; il s'asseoit à leur table. Laissons dire le romancier dans une page heureuse :

« Après dîner, Simiane essaya de faire causer son *ami*, et il lui adressa « quelques questions littéraires. Son ami ne fit aucune réponse satisfaisante; « il ignorait presque le nom de Voltaire. Il parlait, du reste, de toutes les « choses du cœur avec une facile éloquence, et son esprit n'était pas sans res- « source; mais il n'avait aucune teinture de ce qu'on appelle littérature, et « qui est, aux yeux du monde, le plus beau fruit de l'éducation. Il avait vu « beaucoup, et peu lu; il avait eu déjà de grandes sensations, mais il était « complètement étranger à l'art de les exprimer. Il avait erré comme un « pauvre enfant aux pieds de ces Alpes où il avait reçu le jour; et l'abondance « de sentimens qu'il avait éprouvés au milieu des misères d'une vie incertaine « n'avait trouvé d'autre forme pour se répandre que la musique, cette langue « de l'air, du vent et de l'orage, que le génie a ravie à Dieu, et que ce jeune « homme avait apprise tout seul en écoutant les échos de ses montagnes. « D'ailleurs, il était paisible, confiant et bon; il se jetait dans l'imprévu avec

« cette insouciance naturelle aux êtres qui ne croient pas que le mal puisse « exister; il ne se plaignait pas de la fortune, qui l'avait exposé aux chances « les plus dures, et il remerciait la nature des instincts qu'elle lui avait donnés « et des trésors de jouissances inconnues qu'elle avait renfermés dans son « ame. Aussi, le soir, quand il prit congé de ses hôtes, il leur laissa l'idée « qu'il était né pour être heureux, et qu'il mourrait ignoré et content au bord « du lac, seul témoin destiné à recevoir l'entière confidence de ses pensées. »

Rousseau ne donne plus de ses nouvelles, et ses amis croient qu'il les a oubliés. Mais l'été prochain il reparaît, et ouvre un matin, encore à l'improviste, la claire-voie du verger. Cette fois, il est sombre, amaigri; il souffre de son génie déjà, et de ses fautes; il déplore son innocence perdue, il déplore surtout son inaction forcée et son manque de carrière. Le voilà devenu ambitieux; la lutte a commencé; les *Charmettes* tirent à leur fin. Il repart de chez ses amis, pour revenir de nouveau à quelque prochaine saison; chaque retour est peint à ravir, et comme l'unique accident qui projette une émotion intermittente et croissante dans l'heureuse et monotone existence des amans :

« A la fin de l'hiver de 1741, par un beau jour, Simiane venait de greffer ses poiriers; il tenait encore sa serpette, et s'était jeté sur l'herbe. Étendu tout du long, il écoutait les sons que Juliette tirait de son clavecin, et en même temps il suivait des yeux les nuages qui flottaient au gré du vent dans l'azur du ciel. Tandis que son regard nageait dans l'espace, il sentit une ombre se placer devant son soleil; aussitôt, sautant sur ses pieds, il s'écria:

« — C'est lui! »

Cette fois, le génie a enfin parlé net chez Rousseau, et il éclate par tous les signes évidens, soit dans l'éloquence de ses discours, soit dans les désirs orageux de son ame. « A Paris, — oui, à Paris, s'écrie-t-il, c'est le vœu de tous les pauvres insensés qui se croient appelés à remuer le monde! Lui aussi, il veut dire à la société ce qu'il pense d'elle; il veut essayer si son esprit ne serait point par hasard le pivot sur lequel le siècle doit tourner. » Simiane se déclare alors, et, pour le guérir du fatal projet, après avoir consulté Juliette du regard, il raconte sa propre histoire. Simiane n'est autre chose qu'un Rousseau *anticipé*, un Rousseau qui n'a pas voulu l'être; né dans les Alpes aussi, venu à Paris jeune et orphelin, avec 1,000 livres de rente, il a tenté la route des lettres; il a porté à Montesquieu un manuscrit, que le grand homme a jugé très favorablement; il a fréquenté le café Procope et causé avec les beaux-esprits. L'auteur, on le conçoit, prend occasion du récit de Simiane pour juger la première moitié du XVIIIe siècle et en retracer les principales figures; aussi, dans le récit de Simiane, sent-on par trop l'auteur de nos jours. Simiane va porter son écrit à Montesquieu, que les *Lettres persanes* ont placé *à la tête de la réaction* qui s'est prononcée contre la grandeur et le despotisme de Louis XIV. On ne parlait pas encore en ces termes-là du temps de Montesquieu et avant les doctrinaires. Ces anachronismes d'expressions ou d'idées sont plus fréquentes qu'on ne voudrait. Dans le portrait de Montes-

quieu, je ne crois pas qu'il soit exact de faire du grand écrivain un causeur aussi insignifiant et aussi dénué de saillies que nous le montre M. Fortoul; il ne faut pas trop s'en tenir à ce que dit Montesquieu de lui-même sur ce point: on lit dans les *Mémoires* de Garat une conversation de l'homme illustre, déjà bien près de finir, laquelle est, au contraire, tout étincelante d'images et de traits. La composition du café Procope est un peu arrangée à plaisir. Voltaire n'y causait guère avec Piron, et Vauvenargues, bien que logé rue du Paon, n'y allait pas (1). Mais, à part ces critiques de détail, il n'y a que des éloges à donner à la vue d'ensemble jetée sur la littérature d'alors, et à ces couleurs de flétrissure énergique, encore mieux applicables à la nôtre aujourd'hui. S'il y a quelque anachronisme ici, il n'est pas choquant, et on l'accepte, parce qu'il laisse jour aux accens les plus généreux échappés à l'ame de l'auteur. Les amours de Juliette et de Simiane ont du charme, de la vérité, et je n'y vois guère à reprendre que ces visites un peu trop gothiques, et qui sentent l'année 1828, au haut des tours de Notre-Dame. On peut se mettre au-dessus de son siècle par la morale; mais par le goût à ce point-là, c'est impossible.

Le récit de Simiane a touché Rousseau, mais ne l'a pas converti. Il semble même, plus tard, que l'exemple de Rousseau et ses succès, revenant jusqu'au sage ami, aient réveillé la tentation dans son cœur et jeté une ombre d'un moment sur sa félicité long-temps inaltérable. Mais Simiane, une dernière fois, a triomphé des désirs de gloire masqués en projets généreux. Les regards de sa Juliette, consultés assidument et relus, un voyage de tous deux au Mont-Blanc, qui était alors une nouveauté et comme une découverte, réparent son ame et la rétablissent dans la modération vertueuse. « Les hautes montagnes, a-t-on dit, consternent aisément celui qui habite au pied, ou du moins elles le modèrent et le calment; elles mettent l'homme à la raison. » Simiane reste dans la raison, ainsi que dans le bonheur; lorsque Rousseau, déjà célèbre, les visite encore, il emporte de leur dernier embrassement une de ces fraîches et à la fois solennelles images qui, en présence de Thérèse et de tant d'illusions flétries, sauvaient l'idéal dans son cœur.

Ce personnage de Simiane à côté de Rousseau est vrai; celui-ci a eu de tels amis, ses égaux d'esprit et d'ame, et obscurs; on peut relire l'éloquente page qu'il consacre à la mémoire de l'un d'eux: « Ignacio Emmanuel de Altuna était un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, et dont elle produit trop peu pour sa gloire... (2) ». Simiane est un de ces Emmanuels de Jean-Jacques, restés inconnus.

Que manque-t-il à ce premier volume de M. Fortoul? De vouloir moins prouver, d'être plus court, plus sobre et plus réduit de forme, surtout d'être *parfait* de style. A une donnée aussi simple, il fallait l'expression excellente et achevée, ce que La Bruyère appelle l'expression *nécessaire*. L'auteur, dans

(1) Voir le *Tableau du dix-huitième siècle*, par M. Villemain, tom. II, pag. 94 et suiv.
(2) *Confessions*, partie II, livre VII.

ses nobles efforts, ne l'a souvent qu'approximative et suffisante. Beaucoup d'à peu près, çà et là des répétitions négligentes (*délicieuse* deux fois dans la même phrase, page 228), parfois de ces inadvertances triviales qu'il faut laisser à nos romanciers sans délicatesse (ainsi cette phrase, page 155, *comme le plus grand imbécile qui eût jamais battu le pavé de Paris*); — tout cela ne saurait être entièrement racheté, dans un roman sans action, par des pages élevées et éloquentes, fussent-elles nombreuses.

Le roman du second volume, *Steven*, offre précisément cet intérêt d'action qui se faisait vainement attendre dans *Simiane*. L'auteur ne s'est pas proposé le contraste dans une intention littéraire et pour le but d'agrément, mais toujours d'après sa même vue morale. La compagnie, devant laquelle il a lu son premier roman, lui reproche d'avoir fait l'apothéose de l'égoïsme, et il tient à montrer, par un nouvel exemple, que le foyer domestique n'a pas moins son inspiration, sa flamme active, que son renoncement et son sacrifice. Le talent de romancier, qui se manifeste dans *Steven*, est très vif, et, à ne prendre les choses que par le dehors, on peut regretter, pour le succès de lecture, que ce roman n'ait pas précédé l'autre. La scène se passe dans le Hartz, vers 1714; le paysage est grandement décrit; les personnages historiques, à demi mystérieux, y sont jetés tout d'abord à la Walter Scott et sans les longueurs. Je n'analyserai pas en détail ce qu'il faut plutôt engager à lire. Le jeune Steven de Travendahl, fils d'un général de Charles XII, qui a péri à Pultawa, s'est retiré dans ce pays de Hartz avec sa mère, avec sa sœur; devenu le chef respecté des intrépides mineurs, il n'a, d'ailleurs, qu'une pensée : servir sa mère, lui obéir, consoler sa triste sœur Mina, qu'une langueur secrète dévore. On est au moment où Charles XII, délivré de prison, a quitté la Turquie; le bruit de son retour le devance. Partout en Allemagne, on l'attend, on l'a cru voir passer dans chaque cavalier inconnu, les peuples prêts à saluer, comme toujours, l'homme du destin, les gouvernemens attentifs à saisir le conquérant déchaîné. Son neveu, le jeune duc de Holstein, et le vieux chancelier Mullern, qui précède de peu Charles XII, se sont donné rendez-vous dans le Hartz. Charles XII y arrive lui-même. Steven, Suédois de naissance et de cœur, fils d'un des braves de Pultawa, se trouve placé entre toutes ses affections et tous ses devoirs. L'action du roman, dans les deux tiers, ne mérite guère que des éloges. Charles XII peut sembler un peu arrangé après coup, sans doute, dans les projets de pacification et de liberté européenne que lui suppose l'auteur; Steven peut sembler un peu *avancé*, lorsqu'il fait saluer à ses hôtes, dans la personne de ses mineurs, *les premiers gentilshommes de l'Europe, et cette seule et immortelle noblesse du travail qu'il a l'honneur de commander*. Mais ce ne sont là que des traits accessoires auxquels le lecteur prend garde à peine, tant l'ensemble va, marche, se presse, tant le drame ne vous laisse pas; tout est bien jusqu'au moment où Steven se trouve face à face avec Charles XII. Mais ici, quand le roi, en hâte de partir, et dont le danger redouble à chaque minute, demande et commande à Steven des chevaux, et de lui rendre son compagnon de

voyage, qu'on lui retient parce que c'est le fiancé de Mina; quand Steven, non content de résister par piété domestique, étale cette piété, la discute, l'oppose avec faste au rôle du conquérant, quand il s'écrie : « L'homme que vous venez d'appeler un enfant se lève du sein de son obscurité pour se placer devant vous, et pour se mesurer à vous, sans orgueil comme sans crainte... Ce n'est pas parce que je commande que j'ose me comparer à vous, mais parce que j'obéis... J'ai vaincu un ennemi plus redoutable que vous..., je me suis vaincu moi-même; » alors le drame cesse en ce qu'il avait de naturel et d'entraînant; le système reparaît, se traduit de nouveau à la barre sous forme de plaidoyer. Steven n'est plus qu'une espèce d'allégorie représentant l'*Héroïsme de la Vie privée*, qui se dresse de toute sa hauteur; et Charles XII, stupéfait, n'a que raison, lorsqu'il lui dit (un peu tard) : « J'admire la complaisance avec laquelle je vous écoute. » Sans cette scène malencontreuse, *Steven* restait jusqu'au bout un excellent roman. Je sais que la scène devait se faire, qu'elle était essentielle à l'idée. De quelle façon était-elle possible? Je ne me chargerais certainement pas de l'exécuter ni même d'en fixer la mesure. Mais ce qui me paraît certain, c'est que l'auteur y a outrepassé les conditions de vraisemblance et d'intérêt, parce qu'à ce moment il a perdu de vue ses personnages en eux-mêmes pour s'adresser à la galerie.

Steven n'est pas moins une très grande preuve de talent dramatique et pittoresque. M. Fortoul va continuer sa série de romans dans la même voie morale. Qu'il veuille s'inquiéter moins de la démonstration et plutôt de la vie, du naturel, du pathétique de son sujet, comme il en est si capable. La démonstration ressortira mieux sans être plaidée; c'est chose humble et modeste que la vie privée, c'est chose surtout bonne à la longue, salutaire dans l'ensemble, et qui pénètre par le parfum des exemples. La meilleure démonstration serait celle qui transpirerait dans une suite de récits fidèles et de peintures variées; on oublierait souvent le but, on ne le discuterait jamais; puis, à un certain moment, comme après un doux et captivant séjour chez des amis heureux, on se sentirait devenu autre, converti à leur vertueux bonheur et le voulant mériter.

FORTUNIO, ROMAN; — LA COMÉDIE DE LA MORT, POÉSIES; PAR M. THÉOPHILE GAUTIER (1).

M. Théophile Gautier n'est pas du tout sorti de la même école que M. Fortoul; non-seulement il se raille volontiers de la direction *humanitaire* dans la critique ou dans l'art, mais il se passe très bien, dans l'une et dans l'autre, d'un point de vue moral et d'un but utile quelconque; il lui suffit en toutes choses de rencontrer ou de chercher la distinction, la fantaisie, l'éclat, la rareté de forme ou de couleur. Il est de ce qu'on appelle l'école de *l'art pour l'art*, et il en a même poussé quelques-uns des principes dans l'application avec une rigueur et une nouveauté qui lui font une place à part. M. Théophile Gau-

(1) Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.

tier était trop jeune, avant 1830, pour se produire dans le premier mouvement de la poésie romantique; mais il entra et persévéra en cette ligne, lorsque plusieurs l'abandonnaient ou songeaient du moins à en modifier le développement. S'occupant d'abord de peinture, vivant avec plusieurs amis poètes, peintres, sculpteurs, de la pure vie d'atelier, il en eut les préoccupations exclusives, le genre sans nuance, et, qu'il nous permette de le dire, quelques-unes des singularités extrêmes, en même temps que l'émulation sérieuse, les études sincères, l'ardeur et l'audace d'esprit. Quoiqu'il soit toujours délicat de juger ses confrères et successeurs, surtout en ce métier *irritable* de poésie, quoique à l'égard de M. Théophile Gautier notre rôle de juge et de donneur de conseils puisse sembler encore plus délicat, puisqu'on a bien voulu mêler de loin notre nom et notre exemple à son talent, il y a quelque chose qui met à l'aise, c'est un sentiment envers lui et envers ses mérites poétiques, un sentiment de bon vouloir équitable, dont nous sommes sûr et dont nous espérons, malgré quelque sévérité, qu'il ne doutera pas. Il sortit donc de ces années préparatoires avec un renfort de couleur, une science de tons et une décision d'images à tout prix, qui, après quelques essais moins remarqués, ont trouvé enfin leur cadre et leur jour : dans l'école, aujourd'hui renouvelée, de M Hugo, M.Théophile Gautier est au premier rang.

Son livre de poésie, qui le classe véritablement, *la Comédie de la Mort*, s'intitule ainsi, non-seulement à cause de la première pièce qui porte ce titre particulier, mais aussi, sans doute, à cause d'une impression générale de mort qui réside au fond de la pensée du poète, qui ne le quitte pas même aux plus gais momens, et qui ne fait alors que le convier à une jouissance plus vive de cette terre et de ses couleurs. C'est, après tout, la même idée qu'on sait familière à Horace et aux poètes épicuriens : *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume...;* mais, au lieu d'être exprimée sur le mode de l'inspiration antique, cette pensée prend, chez M. Théophile Gautier, la forme gothique et romantique; et elle s'apparente directement aux peintures d'Orcagna ou d'Holbein, aux moralités des XIVe et XVe siècles.

La première pièce, qui est la plus considérable, a de la profondeur, et si le poète n'avait réservé qu'à de tels sujets sa plus grande vigueur et sa crudité de tons, on n'aurait que peu de reproches à lui faire; ici du moins, il y a proportion entre l'expression et l'idée. Dans son premier point de vue intitulé *la Vie dans la Mort*, le poète, errant le 2 novembre dans un cimetière, y suppose la vie non encore éteinte, et essaie de se représenter les tourmens, les agonies morales, les passions ulcérantes de tous ces morts, si, vivant encore d'une demi-existence, ils pouvaient sentir et savoir ce qui se continue sans eux sur la terre :

Sentir qu'on a passé sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque;
    Que l'on est mort pour tous;
Voir que vos mieux aimés si vite vous oublient,

Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient
Seul se plaigne sur vous.

Tout ce qui suit, d'une énergie croissante, a sa vérité funèbre; le dialogue du *ver* et de la *trépassée*, l'apparition de Raphaël dont le masque se ranime et profère contre le siècle des cris d'anathème et de désespoir, ces scènes fantastiques s'admettent dans la situation et dans le monde où l'auteur nous transporte; on résiste d'abord à l'horreur, mais bientôt on y cède, tant les coups sont redoublés et souvent puissans.

Le second point de vue, *la Mort dans la Vie* (et ces espèces de jeux de mots symétriques, *vie dans la mort*, *mort dans la vie*, sont bien dans le goût du moyen-âge), présente une vérité réelle plus aisée à reconnaître, tout ce qu'il y a de mort et d'enseveli au fond de l'ame de ceux qui passent pour vivans :

Et cependant il est d'horribles agonies
Qu'on ne saura jamais; des douleurs infinies
Que l'on n'aperçoit pas.
Il est plus d'une croix au calvaire de l'ame,
Sans l'auréole d'or, et sans la blanche femme
Échevelée au bas.

Toute ame est un sépulcre où gisent mille choses....

Dans le voyage à la Lénore, que fait ensuite le poete, il est bien à lui de nous présenter le vieux Faust qui, désabusé de la science où il n'a pu trouver le dernier mot, dit pour conclusion : *Aimez, car tout est là!* tandis que don Juan, au contraire, désabusé de ses amours sans fin, renvoie à Faust ou à Salomon, et s'écrie : *Étudiez, apprenez!* Mais on admet moins aisément que Napoléon, qui est ensuite évoqué, conseille Tityre et Amaryllis, et regrette de n'avoir pas été berger en Corse. La grande figure historique récente ne se prête pas à la palinodie morale comme ces êtres de fantaisie, Faust et don Juan, qui flottent, depuis des siècles, au gré de la tradition et des poètes.

En somme, la première et principale pièce du recueil de M. Théophile Gautier a, je le répète, profondeur et sincérité. Si elle reproduit tout-à-fait la mythologie et le fantastique des moralités et des peintures du moyen-âge, elle n'en est pas un simple pastiche; le manque absolu de foi et l'idée de néant qu'y jette l'auteur, en deviennent l'inspiration originale; après tout, cette image physique de la mort, horrible, détaillée, continuelle, obsédante, ce n'est que celle qu'avaient les chrétiens de ces âges pieusement effrayés; mais le poète, en prenant les images sans la foi, les éclaire d'une lueur plus livide, et qui les renouvelle suffisamment. Il a senti (certains de ses accens l'attestent) le mal qu'il a exprimé avec tant de violence; l'angoisse du néant a passé par là.

Voilà pour l'éloge; mais, à peine sorti de cette pièce, et en continuant la lecture du volume à travers les autres pièces de tous les tons qui le composent, on ne tarde pas à s'apercevoir que le procédé de l'auteur ne se conforme pas tou-

jours au sujet, n'est pas toujours proportionné à l'idée ou au sentiment, qu'il y a parti pris dans le mode d'expression exclusivement tourné à la couleur et à l'image. C'est bien autre chose si de ses vers on passe à sa prose, à ses romans; la forme y va encore plus indépendante du fond, encore plus exorbitante par rapport au sentiment; et il résulte de cette lecture prolongée que l'*affecté* de l'ensemble reflète sur le *sincère* même et en compromet l'effet.

L'ensemble! l'effet de l'ensemble! voilà ce à quoi ne pensent pas assez nos poètes, et c'est là précisément la grande infériorité des œuvres d'aujourd'hui, même les plus brillantes, en regard des chefs-d'œuvre du passé. On a le talent, l'exécution, une riche palette aux couleurs incomparables, un orchestre aux cent bouches sonores; mais, au lieu de soumettre tous ces moyens et, si j'ose dire, tout ce merveilleux attirail à une pensée, à un sentiment sacré, harmonieux, et qui tienne l'archet d'or, on détrône l'esprit souverain, et c'est l'attirail qui mène.

Quand je dis que M. Théophile Gautier adopte un procédé exclusif d'expression et qu'il s'y laisse conduire, je ne prétends pas qu'au sein de ce procédé même il n'ait aucune variété; s'il est sinistre et horriblement funèbre dans *la Comédie de la Mort*, il fait preuve d'une grace exquise dans maint sonnet et mainte *villanelle*. Mais, dans sa grace comme dans son horreur, le procédé est un : c'est de n'exprimer la pensée que moyennant *image*.

Que le style poétique soit naturellement fertile en images, qu'il les permette nombreuses et les exige souvent, ce n'est pas ce qui fait doute; mais la question ne se pose pas dans ces termes avec M. Théophile Gautier : en prose comme en vers, est-ce l'image qui est de droit commun? est-ce l'image qui fait loi? Voilà la question qui ressort d'une lecture prolongée de ses vers et de sa prose.

Du moment que l'esprit, le talent, se tournent vers ce système de tout dire en images et de tout peindre en couleurs, ils peuvent aller très loin et faire de vrais tours de force; mais le vrai centre est déplacé. Le procédé propre à l'art du style est d'emprunter à tous les arts, soit pour les couleurs, soit pour la forme, soit pour les sons, mais sans se borner à aucun de ces moyens, et surtout en les dominant et les dirigeant tous par la pensée et le sentiment dont l'expression la plus vive est souvent immédiate et sans image. Je ne parle pas, bien entendu, des vers de Voltaire; mais, dans sa prose, combien de ces mots sans image apparente, et qui sont la pensée même en son plus vrai mouvement! Et chez La Fontaine, quels vers à tout moment délicieux et d'une image insensible! on y puise à même de l'ame, pour ainsi dire, comme en une eau courante. Ici, chez M. Gautier, l'eau ne court que sous une surface glacée et miroitante au soleil; il a trop oublié que lui-même, quelque part, a dit heureusement·

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,
Soit pour les cœurs souffrans comme ces cours d'eau vive
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Entre vous et le sentiment, au lieu du libre cours s'interpose cette glace (d'i-

mages) ininterrompue et peinte en mille tons, de *smalt*, d'*outremer*, que sais-je encore; diaprée, striée, moirée, nacrée en mille façons : c'est quelquefois un beau cristal; s'il n'y avait qu'une ou deux places bien prises, ce pourrait paraître un diamant; mais, à la longue, cela fait trop l'effet d'une verroterie.

Dans une petite pièce intitulée *l'Hippopotame*, le poète nous retrace le terrible habitant des marais défiant paisiblement, grace à sa cuirasse épaisse, les boas, les tigres, et les balles des Indous; il ajoute :

> Je suis comme l'hippopotame;
> De ma conviction couvert,
> Forte armure que rien n'entame,
> Je vais sans peur dans le désert.

Mais cette conviction si entière rend le style trop conforme à elle-même. Le style dans ce procédé constant, si par bonheur on n'y dérogeait quelquefois, n'aurait plus rien de la souplesse naturelle et du libre mouvement de la vie; il ne serait plus qu'un vernis, qu'un émail, qu'une écaille universelle.

Il nous est arrivé à nous-même (je n'ai garde de l'oublier), en parlant de certaine beauté, d'oser dire qu'elle avait *l'épaule nacrée*. Hélas! cette épaule *nacrée* a bien gagné depuis; la voilà qui a envahi tout le corps. Quand le cœur bat désormais, c'est grand hasard, à travers cette raideur brillante de l'enveloppe continue, qu'on le voie tout naturellement palpiter.

Je m'arrête à préciser le procédé, parce que là se rencontrent, sur une limite indécise, à la fois l'originalité louable et l'excès inadmissible du talent de M. Théophile Gautier. Certes, s'il n'avait fait que traduire en vers, comme il y a si bien réussi en général, le beau tableau du *Triomphe de Pétrarque* de M. Louis Boulanger, ou l'étrange et admirable *Melancholia* d'Albert Durer; s'il n'avait pas commis tout à l'entour trop d'énormités pittoresques (comme sa *Bataille du Thermodon*), il aurait pu ajouter quelque chose pour sa part à la faculté d'expression de notre langue poétique; il aurait pu arriver, à force de discrétion dans l'audace, à reculer d'une ligne ou de deux la bordure de ce grand cadre presque inflexible. Mais le ménagement a manqué; l'innovation, par momens, est allée jusqu'à la gageure; il semble que le poète se soit amusé à outrer les coups. On n'est pas gagné à sa forme; on ne sait plus s'il y a lieu le moins du monde d'être touché du fond.

Je ne suis pas devenu, grace à Dieu, de ceux qui disent qu'une barrière dorénavant ferme l'arène et qu'il faut s'arrêter! S'il y a une loi générale selon laquelle les littératures et les poésies, arrivées à un certain point de perfection et de maturité, dépérissent en se raffinant, il y a toujours moyen, pour les individus d'élite, de faire exception, et c'est surtout l'exception qui compte dans les arts. Depuis quelque temps, on établit en poésie un grand chemin à pente inévitable de Virgile à Lucain et de Lucain à Claudien. C'est là, j'ose le dire, un *pont-aux-ânes* un peu trop commun et trop simple; je demande la permission de n'y point passer. Les poètes savent les sentiers par

instinct; ils en découvrent sans cesse d'inconnus dans leurs courses buissonnières : *per avia solus*. Le critique qui, pour les attendre à son aise, s'asseoit sur quelque pierre milliaire de la voie romaine, pourra bien attendre longtemps. En raisonnant ainsi, on oublie même ce qui s'est passé chez les Latins. pour trois ou quatre poètes qui nous sont restés d'eux, combien d'autres n'a-t-on pas perdus, et qui n'étaient pas inférieurs en renommée! On nous parle toujours de Lucain, de Stace; mais Properce n'est-il pas un peu dur, un peu érudit, un peu obscur? et pourtant il passe pour être du bon siècle, et il en est; il imite Callimaque, Philétas, et cela nous reporte aux alexandrins. Si nous savions tous ces alexandrins, nous aurions bien des exemples de la manière ingénieuse d'échapper à cette décadence inévitable dont on exagère la loi. Une décadence dont s'accommodaient Virgile et les meilleurs des Latins pour en faire leur profit, me conviendrait assez, faute de mieux, et nos critiques soi-disant classiques, s'ils y réfléchissaient, se verraient forcés de modifier, dans leur plan de campagne, la ligne droite et courte qui est leur fort. Pour revenir à M. Théophile Gautier, ce n'est donc ni la légitimité ni la possibilité de l'innovation que je lui conteste; j'aperçois même, dans la voie particulière où il s'est jeté, un sentier étroit qu'il aurait pu tenir, qu'il a tenu par endroits, mais qu'il a comme détruit à plaisir aussitôt en l'outre-passant. Je conçois un talent de peintre passé à la poésie, et s'en repentant, et par momens regrettant son premier art à la vue de l'inexprimable beauté :

Artistes souverains, en copistes fidèles
Vous avez reproduit vos superbes modèles!
Pourquoi, découragé par vos divins tableaux,
Ai-je, enfant paresseux, jeté là mes pinceaux
Et pris pour vous fixer le crayon du poète,
Beaux rêves, obsesseurs de mon ame inquiète,
Doux fantômes bercés dans les bras du désir,
Formes que la parole en vain cherche à saisir!
Pourquoi, lassé trop tôt dans une heure de doute,
Peinture bien-aimée, ai-je quitté ta route!
Que peuvent tous nos vers pour rendre la beauté?
Que peuvent de vains mots sans dessin arrêté,
Et l'épithète creuse, et la rime incolore?
Ah! combien je regrette et comme je déplore
De ne plus être peintre, en te voyant ainsi
A *Mosè*, dans ta loge, ô Julia Grisi!

Voilà le sentiment parfaitement rendu par M. Gautier lui-même; mais, pour y rester fidèle jusqu'au bout et le remplir, pour se faire, à titre de peintre dépaysé, un coin de poésie à soi, pour le marquer d'une heureuse et singulière culture et l'enrichir de fruits à bon droit plus colorés qu'ailleurs, pour y réaliser, comme Andromaque exilée en Thrace, le petit Xanthe et le Simoïs de l'éclatante patrie, combien il eût fallu d'efforts religieux et purs, de mesure

scrupuleuse, de tact moral sous-entendu et, je le dis au sens antique, de chasteté!

M. Théophile Gautier en manque trop souvent dans sa poésie et surtout dans ses romans. En indiquant *Fortunio* au titre de l'article, je n'ai pas prétendu en donner l'analyse ni en parler longuement. L'esprit y abonde; mais qu'en dire de plus? Si l'auteur a voulu faire la critique des orgies du jour et montrer l'esclave ivre au jeune Lacédémonien, il a trop bien réussi:

Pour vos petits boudoirs, il faut des priapées.

S'il a voulu railler le jargon pittoresque à la mode et pousser à bout ce travers littéraire d'aujourd'hui qui paraîtra bientôt aussi inconcevable que le bel-esprit de Mercutio, ou celui des *Précieuses*, ou celui encore de Crébillon fils, son pastiche a de quoi faire illusion, et il épuise le genre. Quelle que soit l'abondance de saillies de l'écrivain *humouriste*, son ironie prolongée, dans l'absence de toute passion, ne saurait défrayer un volume et n'y sauve pas la froideur, en même temps que l'excessif ragoût du style engendre vite le dégoût. C'est bien en lisant ce volume qu'on sent à nu l'inconvénient d'un système dans lequel le but et le sentiment sont si disproportionnés à l'expression, d'un art exagéré chez qui la forme surmonte, écrase si étrangement le fond, et qui, en ses jours de débauche, édifierait volontiers une église de Brou comme catafalque au moineau lascif de Lesbie.

J'aime infiniment mieux M. Gautier dans ses vers. Là du moins la forme est plus à sa place, et puis le sentiment n'en est jamais absent comme en prose. Je n'ai pas dit de ses poésies tout ce qu'elles suggéreraient dans les détails; il y en a de charmans, et qui le seraient surtout si quelque trait à côté n'y faisait tache, ou s'ils n'étaient en général compromis par le reflet, une fois reconnu, de l'ensemble. Sans prétendre juger la querelle au fond, quoi de plus légitime dans la bouche du poète pittoresque, quoi de plus gracieusement et poétiquement plaidé que ces vers à *un jeune Tribun?*

Ami, vous avez beau, dans votre austérité,
N'estimer chaque objet que par l'utilité,
Demander tout d'abord à quoi tendent les choses
Et les analyser dans leurs fins et leurs causes;
Vous avez beau vouloir vers ce pôle commun
Comme l'aiguille au nord faire tourner chacun;
Il est dans la nature, il est de belles choses,
Des rossignols oisifs, de paresseuses roses,
Des poètes rêveurs et des musiciens
Qui s'inquiètent peu d'être bons citoyens,
Qui vivent au hasard et n'ont d'autre maxime,
Sinon que tout est bien pourvu qu'on ait la rime,
Et que les oiseaux bleus, penchant leurs cols pensifs,
Écoutent le récit de leurs amours naïfs.
Il est de ces esprits qu'une façon de phrase,

Un certain choix de mots tient un jour en extase,
Qui s'enivrent de vers comme d'autres de vin,
Et qui ne trouvent pas que l'art soit creux et vain;
D'autres seront épris de la beauté du monde,
Et du rayonnement de la lumière blonde;
Ils resteront des mois assis devant des fleurs,
Tâchant de s'imprégner de leurs vives couleurs;

. . . .

Un reflet qui miroite, une flamme qui flambe,
Il ne leur faut pas plus pour les faire contens.
Qu'importent à ceux-là les affaires du temps
Et le grave souci des choses politiques?
Quand ils ont vu quels plis font vos blanches tuniques
Et comment sont coupés vos cheveux blonds ou bruns,
Que leur font vos discours, magnanimes tribuns!
Vos discours sont très beaux, mais j'aime mieux des roses.
Les antiques Vénus, aux gracieuses poses,
Que l'on voit, étalant leur sainte nudité,
Réaliser en marbre un rêve de beauté,
Ont plus fait, à mon sens, pour le bonheur du monde,
Que tous ces vains travaux où votre orgueil se fonde;
Restez assis plutôt que de perdre vos pas.
Le lis ne file pas et ne travaille pas;
Il lui suffit d'avoir la blancheur éclatante,
Il jette son parfum et cela le contente.
Dans sa coupe il réserve aux voyageurs du ciel,
Une perle de pluie, une goutte de miel,
Et la sylphide, au bal d'Obéron invitée,
Se taille dans sa feuille une robe argentée.
Qui de vous osera lui dire: paresseux!...

On aurait aussi à louer chez M. Gautier quelques heureuses innovations métriques, par exemple l'importation de la *terza rima*, de ce rhythme de la *Divine Comédie* qui n'avait pas reparu dans notre poésie depuis le XVIe siècle, et qui a droit d'y figurer par son caractère gravement approprié, surtout quand il s'agit de sujets toscans. — Tout à côté, on peut admirer à la loupe une fine miniature chinoise sur porcelaine de Japon. L'auteur est maître en ces jeux de forme et de contraste.

Et toutefois, de même qu'après la lecture de quelque poème humanitaire un peu vague, je me hâterai de reprendre Pétrarque, c'est-à-dire la goutte de cristal et la perle de l'art, qu'il me soit permis, après ces poésies à mille facettes et comme taillées dans le corail, de m'en revenir, tout altéré, au bon La Fontaine, à cette source naïve et courante qui s'oublie parfois, mais qui ne s'incruste jamais.

SAINTE-BEUVE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1838.

Trois interpellations ont été adressées au gouvernement au sujet de l'affaire de Perpignan. Deux de ces interpellations ont été suivies de réponses catégoriques; la troisième n'en méritait pas. Le gouvernement, a-t-il été dit, avait été accusé d'avoir autorisé un bénéfice de 20,000 francs dans une livraison de fusils qui devait être faite à Abd-el-Kader; le ministre de la guerre déclare de la manière la plus formelle qu'il n'a ni autorisé à aucune époque, ni consenti en faveur de qui que ce soit, aucun bénéfice de cette nature.

Quelques journaux, et non le général Bugeaud, à qui nous rendons toute justice, avaient dit que le gouvernement avait autorisé le général à accepter un présent de chancellerie de 100,000 boudjous, qu'il comptait employer aux chemins vicinaux de son département. La réponse du ministère a établi que le général avait, en effet, demandé l'autorisation d'accepter le présent de chancellerie d'usage dans le cas de la signature d'un traité, après l'expédition qu'il se disposait à faire en Afrique; à quoi il lui fut répondu que, le cas échéant, sa demande serait portée au conseil. Quelques jours après l'envoi du traité de la Tafna, le général Bugeaud demanda, en effet, l'autorisation de recevoir d'Abd-el-Kader un présent de 100,000 boudjous, qu'il destinait en partie aux chemins vicinaux du département de la Dordogne, et particulièrement de l'arrondissement d'Excideuil; l'autre partie devait être distribuée aux officiers et aux employés placés sous ses ordres. La réponse du gouvernement ne se fit pas attendre. La dépêche ministérielle fit connaître au général Bugeaud que le conseil des ministres avait refusé, à l'unanimité, sa demande. Aussitôt le général fit savoir à Abd-el-Kader qu'il n'accepterait pas son présent. Nous ne devons pas oublier de mentionner un fait que plusieurs journaux ont cru devoir passer sous silence : c'est que le général Bugeaud avait déclaré qu'il ne se contenterait pas d'une simple adhésion ministérielle à sa demande, mais qu'il n'accepterait le présent d'Abd-el-Kader que d'après une ordonnance insérée au *Moniteur*, voulant, disait-il, laisser à son département un souvenir des avantages qu'il aurait procurés à la France, par la pacification de l'Algérie.

Il faut, en vérité, le vouloir bien fermement, pour trouver là les élémens d'un marché scandaleux et d'une convention secrète. En partant pour l'A-

frique où il comptait faire une périlleuse campagne, atteindre Abd-el-Kader et le forcer à combattre, selon le plan qu'il communiquait au ministère, le général Bugeaud, dévoué depuis long-temps aux intérêts de sa localité, emportait la pensée de lui être utile, même dans cette campagne. Il savait qu'il était d'usage, en Afrique, de terminer une guerre par des présens, et, dans cette prévoyance, il demandait une autorisation ministérielle, non pas seulement pour accepter le présent d'Abd-el-Kader, mais pour en faire une donation publique et officielle à son arrondissement. Le général ne séparait pas l'acceptation de la donation qui devait s'ensuivre. Assurément, s'il y avait quelque illégalité dans ce projet, ce qui n'est pas en discussion à cette heure que la demande a été repoussée par le conseil, le général ne comptait pas du moins le soustraire à la discussion, puisque c'était au *Moniteur* qu'il voulait confier cette affaire secrète. Le ministre des affaires étrangères, en répondant au général qu'il en référerait au conseil en temps et lieu, s'écartait-il, de son côté, des principes constitutionnels? L'opposition ne dit-elle pas, chaque jour, que c'est au conseil des ministres que doivent se juger toutes les affaires, et non isolément? Qu'est-il résulté de cette délibération du conseil? un refus formel. Personne ne le niera. Ainsi, de quelque côté que nous portions les yeux, nous voyons que chacun a fait son devoir : le ministre, en portant la demande du général au conseil; le conseil, en la repoussant; et le général, en refusant le présent d'Abd-el-Kader.

Qu'on veuille bien maintenant relire les journaux, au sujet de cette double affaire. Le général Bernard avait autorisé, selon eux, le général Bugeaud à disposer d'un bénéfice de 20,000 francs, au profit du général de Brossard, et peu s'en fallait qu'on ne proposât de mettre le général Bernard en accusation. Rien n'a arrêté les adversaires du gouvernement dans leurs accusations, rien n'en a modéré la forme, ni la longue carrière du général Bernard, ni cette glorieuse réputation d'intégrité qu'il a laissée en Amérique, où il a fait exécuter de si grands travaux.

Quant à M. Molé, l'animosité que lui vaut sa présence aux affaires, qui se prolonge trop au gré des impatiens, a été plus loin encore. Un journal a affirmé, sans ambages, et comme la chose la mieux prouvée, qu'il avait gracieusement permis au général Bugeaud de disposer des 20,000 francs sur les fusils, *à sa fantaisie*. Ailleurs on a écrit que le président du conseil avait autorisé le général à stipuler un don de 100,000 boudjous par un article secret au traité de la Tafna, tandis, au contraire, que la demande du général fut faite quelques jours après l'envoi du traité. En même temps on invoque la morale publique contre M. Molé; on s'écrie qu'il est sous le poids d'une grave accusation, et l'on déclare que les hommes placés à la tête du pays autorisent des menées honteuses et de scandaleux tripotages. Puis, on demande à grands cris que le ministre coupable de ces forfaits soit appelé devant le tribunal des chambres. Voilà pourtant l'esprit de la presse!

Mais l'opposition ne s'arrête jamais à moitié chemin, et elle fait sa tâche en conscience. Dans ses rapports confidentiels sur le général de Brossard,

le général Bugeaud avait parlé avec toute la sévérité que lui commandaient les réglemens militaires. Bientôt, frappé des suites que devait avoir son rapport, il écrivit au chef de l'armée, pour recommander le général de Brossard à sa bienveillance. Le roi répondit en signant l'ordonnance qui envoyait le général de Brossard devant le conseil de guerre de la 21e division militaire. Comment souffrir de tels abus? dit à ce sujet un journal. S'adresser directement au roi, n'est-ce pas là le renversement de l'ordre constitutionnel? s'écrie un autre. A coup sûr, dit un troisième, si le maréchal Soult se fût trouvé à la tête du département de la guerre, un tel scandale n'eût pas eu lieu. Et on ajoute que de pareils faits tournent au détriment de la royauté, qui se trouve compromise aux yeux de ceux qui craignent sans cesse de la voir sortir de ses attributions. Il est vrai que le bout de l'oreille se trahit bien vite sous cette sollicitude pour la royauté, et qu'on termine en disant : *N'est-il pas temps* qu'un tel état de choses finisse, et qu'un ministère *sérieux* vienne mettre la monarchie à l'abri de ces dangers?

Nous ne savons de quels dangers de la royauté parlent les feuilles en question. Si c'est du danger d'être attaqué par l'opposition actuelle, assurément il n'est pas de meilleur moyen d'en préserver le trône que de changer le ministère, et de donner les portefeuilles à la coalition, qui se montre si empressée de les saisir. Mais, à notre sens, le temps n'est pas encore venu, et le ministère actuel nous semble avoir assez bien réussi à prévenir le danger qu'il y aurait pour la royauté à sortir de ses attributions, en renvoyant le général de Brossard devant un conseil de guerre. En supposant même que, dans cette circonstance, le général Bugeaud eût un peu dépassé ses droits, en s'adressant directement au roi, pour obtenir que le général Brossard fût soustrait aux conséquences qui résultaient pour lui des rapports du général, le ministère n'a-t-il pas tout ramené à la légalité en n'ayant égard qu'au rapport du général au ministre, et non à ses pétitions au trône? Qu'eussent fait de plus le maréchal Soult, dont la presse n'a pas toujours vanté, comme elle le fait aujourd'hui, les tendances constitutionnelles, et même le ministère normal que prépare l'opposition? Le ministère qui a soustrait Mme la duchesse de Berry à un tribunal civil ne serait-il pas un peu cousin de ce ministère encore en herbe dans la coalition, qui accuse le cabinet actuel d'avoir eu la pensée d'éviter un jugement militaire au général Brossard? C'est là, en vérité, faire bonne garde autour des principes constitutionnels, nous ne le nierons pas; mais nous ne savons si c'est une bien bonne sentinelle que celle qui jette des cris d'alarme quand le poste qu'elle surveille n'est pas même menacé.

Le nom du maréchal Soult, jeté là en avant à propos de principes constitutionnels, explique ce qui se passe au sujet du général Bugeaud. On l'a accusé d'abord avec violence. Ses franches et loyales déclarations au conseil de guerre de Perpignan, l'examen rigoureux qu'il a fait de sa propre conduite, n'ont pas affaibli la violence des attaques dont il était l'objet; mais bientôt on s'est flatté de tirer quelque parti de la susceptibilité militaire du général Bugeaud, et l'on s'est mis à le louer pour l'exciter contre le ministère. Aujour-

d'hui, on s'efforce de lui persuader que c'est le gouvernement qui lui a valu toutes ces attaques; en déclarant qu'on ne l'avait pas autorisé à recevoir le présent qu'il a refusé, c'est évidemment le cabinet qui l'offense, et l'opposition qui le défend. La conséquence est facile à tirer. Le général Bugeaud n'aurait rien de mieux à faire qu'à se jeter dans ses rangs, et à combattre le gouvernement qu'il soutient depuis huit ans de tout son courage civil et militaire. L'opposition prouvera bien vite alors que le général Bugeaud a des idées plus exactes, en fait de principes constitutionnels, qu'elle n'avait pensé d'abord; et qui sait si, à son avénement aux affaires, elle ne lui votera pas, pour les chemins vicinaux de son département, les 100,000 francs qu'elle lui reprochait si violemment, il y a peu de jours?

Sérieusement, c'est un spectacle instructif que celui-ci. Il fallait absolument un coupable, et plus il eût été élevé, plus la victoire eût été grande. Après l'avoir cherché dans l'armée, dans le ministère, et même plus haut, voyant que cette affaire de Perpignan est encore une affaire manquée pour elle, l'opposition se retranche dans une prétention plus modeste. Elle veut à toute force séparer du gouvernement un général qui lui a rendu de grands services, et qui a combattu les partis avec une énergie dont ils portent encore les marques. De bonne foi, est-ce là que le général Bugeaud irait aujourd'hui prendre des conseils? Il n'y a pas de milieu, disent les organes de la coalition, le général a calomnié le ministère, ou le ministère a calomnié le général. Il y a un milieu cependant, ne leur en déplaise; et entre les paroles de M. Bugeaud, qui a déclaré qu'il avait demandé l'autorisation d'accepter le don d'Abd-el-Kader, et M. Molé qui déclare qu'il l'a refusée, d'accord avec le conseil, après avoir promis de le consulter, se place une vérité : c'est que le ministre et le général ont été de bonne foi, et que ni l'un ni l'autre ne se sont écartés, dans leur conduite, de la ligne des principes constitutionnels. Quant aux paroles que voudrait travestir la coalition, elles sont sans importance en présence des faits, et les faits répondent à tout. Ces faits seront portés à la tribune, et nous verrons si là les attaques de la presse, ou celles dont M. Duvergier de Hauranne menace le ministère, seront mieux venues que dans la dernière session.

Après quelques délibérations, la décision de la diète helvétique sur la demande d'expulsion de M. Louis Bonaparte, a été ajournée au 1er octobre. La diète avait chargé une commission de rédiger un préavis dans cette affaire. La commission, se trouvant scindée en une majorité et deux minorités, a présenté trois *conclusum* différens. Celui de la majorité, où figurent M. Burckhardt et d'autres, consiste à inviter le gouvernement de Thurgovie à exiger de M. Louis Bonaparte une déclaration simple et précise qu'il renonce sans réserve à sa qualité de Français et à toute prétention ultérieure à cette qualité. A cet article, M. Burckhardt a ajouté que M. Louis Bonaparte serait sommé de n'entreprendre, de ne favoriser de son nom ou de sa participation aucuns actes qui auraient pour but, soit de l'appeler au trône de France, soit de troubler la tranquillité de ce royaume. Nous ne parlerons pas des rapports

des deux minorités, et entre autres de celle qui se compose de M. Kopp tout seul, lequel propose sérieusement de renvoyer le gouvernement français devant les tribunaux du canton de Thurgovie!

Cette question nous semble tout-à-fait épuisée. Tout a été dit, et bien longuement dit, de part et d'autre. L'état de Thurgovie, qui a une constitution dont l'article 25 refuse la nationalité suisse à tout individu qui n'aura pas fait acte de renonciation à sa nationalité antérieure; l'état de Thurgovie soutient que M. Louis Bonaparte est citoyen thurgovien, lui qui n'a pas rempli la formalité prescrite par l'article 25. De son côté, la majorité des états représentés à la diète adopte cette opinion, ou propose de faire renoncer actuellement M. Louis Bonaparte à sa nationalité, ce qui est non-seulement reconnaître d'une manière implicite qu'il n'est pas encore citoyen helvétique, mais avouer le déni de justice dont la France se plaint depuis le commencement de ces fâcheux débats. En cet état de choses, le gouvernement français doit s'en tenir aux principes de la dépêche du 14 août, à M. de Montebello, principes qui reçoivent plus de force des débats mêmes de la diète helvétique. Cette dépêche, dont des copies ont été distribuées aux membres de la diète, a le grand mérite d'avoir résumé les discussions de la diète, avant même qu'elles n'aient eu lieu. On y a prévu et détruit d'avance les argumens des députés des différens états. « Vous représenterez de nouveau au vorort, dit le ministre, qu'il s'agit ici de savoir si la Suisse prétend, sous le manteau de l'hospitalité qu'elle exerce, recueillir dans son sein et encourager de sa protection les intrigues, les intentions hautement avouées, et qui ont pour objet de troubler le repos d'un état voisin. Est-il un homme de bonne foi qui puisse admettre que Louis Bonaparte soit naturalisé Suisse, et prétende, en même temps, régner sur la France ?.. Ne serait-ce pas se jouer de toute vérité que de se dire tour à tour, selon l'occurrence, Suisse ou Français : Français, pour attenter au repos et au bonheur de la France; Suisse, pour conserver l'asile où, après avoir échoué dans de coupables tentatives, on ourdit de nouvelles intrigues.»

La question, ramenée à ce simple principe, s'éclaircira bientôt, sinon pour la Suisse, égarée par les déclamations des journaux français, du moins pour la France et pour l'Europe entière. Déjà toutes les puissances ont reconnu la justice de la demande du gouvernement français et appuyé sa réclamation, qui touche à la base même des principes des rapports internationaux. Cette démonstration n'ajoute rien, il est vrai, au droit de la France, qui est incontestable; mais au moment où M. Louis Bonaparte s'adresse aux puissances étrangères, elle n'est pas sans quelque valeur. Le *Journal des Débats* a annoncé, en effet, il y a peu de jours, d'après une lettre de Constance, que M. Louis Bonaparte avait fait solliciter une audience de l'empereur de Russie et avait demandé à servir dans les armées de ce souverain qui lui avait refusé l'un et l'autre. D'autres journaux, toujours disposés à tout nier et à tout affirmer sans preuves, selon leurs vues du moment, ont opposé une dénégation formelle à cette lettre. Le fait n'en est pas moins vrai, et c'est M. de Krudener, ministre de Russie, qui s'est chargé de transmettre

à l'empereur la double demande de M. Louis Bonaparte, qui avait également sollicité, et encore en vain, une audience du roi de Wurtemberg, avec la permission de se rendre à Stuttgard. Le roi de Wurtemberg a répondu en appuyant la demande d'expulsion, et en faisant savoir à qui de droit, à Lucerne, que le Wurtemberg s'associerait aux mesures qui seraient prises en commun contre la Suisse, s'il fallait que la France recourût aux moyens de contrainte.

Les conférences de Londres, relatives à l'affaire hollando-belge, s'ouvriront de nouveau le 25 de ce mois. Le roi Léopold paraît n'avoir fait encore que peu de progrès à Londres dans l'esprit des plénipotentiaires; mais on espère cependant que les conférences s'ouvriront sous des auspices favorables à la Belgique. L'affaire de M. Fabricius, et la façon dont en parle le *Journal de La Haye*, ne sauraient produire un effet très avantageux à la cause de la Hollande. Pour justifier M. Fabricius, le *Journal de La Haye* demande comment un ministre, rompu aux affaires par trente-six ans de carrière diplomatique, aurait pu faire un traité avec le sieur Chaltas, pour enlever frauduleusement des papiers appartenant à l'état? C'est là cependant ce qui a été fait par M. Fabricius, et puisque le *Journal de La Haye* prétend que l'ordonnance de non-lieu a été rendue sur des pièces supposées, qui n'ont jamais été écrites par M. Fabricius, on lui offre un moyen de s'assurer de la vérité. Les pièces dont il s'agit sont dans un dépôt de justice; M. Fabricius peut en faire prendre copie et les livrer à la publicité : c'est son droit. L'épreuve lui convient-elle? Nous prions à notre tour le *Journal de La Haye*, qui aime les réponses catégoriques, de nous en faire une. La justification de M. Fabricius est dans ses mains. S'il n'use pas de ce moyen facile, c'est qu'il aura de bonnes raisons pour s'abstenir, et l'on sera sans doute en droit de ne plus prendre part à une polémique qui serait désormais sans but.

Si la bonne foi de M. Fabricius a fait école en Hollande, on pourrait aussi se dispenser d'examiner les chiffres de la dette hollando-belge, tels qu'ils ont été présentés par les commissaires hollandais. Toutefois, lord Palmerston, dans l'espoir d'arriver à un résultat équitable, a fait demander aux gouvernemens belge et hollandais les chiffres les plus modérés qu'ils pourront produire à cet égard, et il compte proposer à la conférence de prendre un terme moyen entre ces deux fixations. Cette démarche de lord Palmerston a été motivée, dit-on, par les dispositions des membres de la conférence, qui paraissent peu portés à entrer, avec les parties contendantes, dans la discussion du traité des 24 articles, et qui ont manifesté l'intention de fixer eux-mêmes la quotité de la dette. D'après ce que nous venons de dire, on peut prévoir que les séances de la conférence de Londres se prolongeront peut-être plus long-temps qu'on ne pensait, et donneront lieu à une opposition de la part des parties intéressées. Le rôle de la France est tout tracé. Elle n'abandonnera pas la cause de la Belgique; elle saura concilier, ici comme ailleurs, tous les devoirs que lui commandent ses intérêts politiques, ses alliances et sa dignité.

L'amnistie que l'empereur d'Autriche vient d'accorder, à l'occasion de son couronnement comme roi de Lombardie, a causé une grande joie en Italie, et elle fait un pénible contraste avec les nouvelles rigueurs dont la Pologne vient encore d'être l'objet de la part de l'empereur de Russie. Les procédures politiques qui se trouvent pendantes devant les tribunaux sont annulées, les individus détenus pour machinations contre l'état seront mis en liberté, et tous les *precetti* politiques supprimés. Quant aux contumaces, l'empereur se réserve d'accorder lui-même les permissions de retour qui lui seront demandées, ce qui implique la faculté d'en refuser quelques-unes. Tel qu'il est cependant, cet acte d'amnistie n'est pas moins un acte de politique toute nouvelle de l'Autriche à l'égard de l'Italie, et il n'est pas étonnant qu'on en ait cherché les causes. Quelques journaux l'attribuent à la diminution de l'influence de M. de Metternich, qui ne serait plus, disent-ils, le ministre dirigeant, comme sous François II. Sans discuter ce fait, nous ne croyons pas qu'une mesure telle que l'amnistie ait pu être prise par l'empereur contre l'avis du chancelier de cour et d'état. La conférence ou le conseil privé, où figurent l'archiduc Louis et le comte Antoine de Kollowrath-Liebsteinsky, dont on a parlé comme enlevant les deux tiers des suffrages au prince de Metternich, qui y siége également, compte encore deux autres membres. C'est un conseil où M. de Metternich n'a pas cessé d'avoir la haute main, et l'amnistie autrichienne n'eût pas eu lieu sous sa direction, s'il avait été opposé à cette mesure. C'est parce que M. de Metternich est Autrichien qu'il n'eût pas assisté contre son gré à une détermination de cette importance, qui a sa source dans l'état actuel de l'Italie, bien connu du ministre de l'empereur. Le caractère de l'empereur François a contribué beaucoup plus que celui de M. de Metternich aux rigueurs dont l'Italie était l'objet. On ne peut avoir oublié le discours de François II à une université d'Italie qui lui exhibait ses manuscrits, et ses réponses aux députations des villes. Une haine froide et implacable pour tout mouvement d'idées faisait le fonds du caractère de l'empereur François. M. de Metternich est accessible, au contraire, à toutes les jouissances de l'esprit, et naguère sa politique se bornait à demander gaiement un répit de vingt ans à la révolution française. Nous avons vu, malheureusement, que la rigueur de M. de Metternich peut s'étendre loin quand il le juge nécessaire; mais M. de Metternich est, avant tout, un homme d'état, et, en cette qualité, il ne saurait vouloir des rigueurs inutiles. Laissons-lui donc la part qui lui revient, sans doute, dans l'amnistie de 1838.

Nous avons sous les yeux un beau et volumineux rapport de M. de Montalivet au roi sur l'état des chemins vicinaux de la France. On ne saurait trop louer la méthode et l'utile développement de cet intéressant travail, qui fait honneur au ministre, dont les connaissances spéciales se retrouvent dans diverses parties de ce mémoire. Nous reviendrons en détail sur ce rapport, qui avance beaucoup l'une des plus intéressantes questions de prospérité publique, et qui montre combien le ministre de l'intérieur actuel comprend les nécessités d'un prompt achèvement de toutes les voies de communication.

LETTRES SUR LA SITUATION EXTÉRIEURE.

V.

Monsieur,

Près de cinq ans déjà se sont écoulés depuis la mort de Ferdinand VII. Sept jours après, les provinces du nord-est de l'Espagne étaient en insurrection, pour défendre et leurs *fueros* qui n'étaient pas attaqués, et les droits de don Carlos à la couronne, que lui avait enlevés le testament de son frère, en rétablissant l'ordre de succession qui avait placé sur le trône de Madrid un petit-fils de Louis XIV. Aujourd'hui, non-seulement cette insurrection dure encore, mais elle embrasse la moitié du royaume; elle est soutenue par des armées nombreuses, elle a une diplomatie, elle se rattache par quelque chose de plus que des vœux et des espérances à un parti puissant en Europe, elle use les uns après les autres tous les hommes et épuise toutes les ressources de la Péninsule, reprenant toujours des forces nouvelles au moment même où ses amis et ses ennemis la croient le plus près de succomber. Les années se passent au milieu d'angoisses inexprimables; les ministres changent; les systèmes du gouvernement se modifient; tantôt les idées de modération et d'ordre, tantôt l'appel aux passions populaires; tout s'use en vains efforts, tout se brise contre des obstacles insurmontables jusqu'à présent, et l'on ne pense pas sans frémir que cette guerre de succession, si impitoyable, marquée par tant de catastrophes, aura bientôt duré aussi long-temps que la guerre de l'indépendance, commencée en juin 1808 et terminée de droit en 1813.

Ce tableau vous paraîtra bien sombre, quoique je n'en aie pas chargé les couleurs; et cependant, je ne sais si vous l'aurez remarqué, la question espagnole a perdu tout son intérêt. Le public ne suit plus que d'un œil inattentif et distrait les vicissitudes de la guerre civile et la marche des affaires à Madrid. Bien des gens accusent, à tort ou à raison, la nation espagnole elle-même d'être devenue presque indifférente à ses propres destinées, et se sont enfin lassés d'y penser et de s'en préoccuper pour elle. Voilà le véritable état de l'opinion à cet égard. De temps à autre, un évènement (et ils sont rares) réveille pour quelques instans des espérances ou des craintes inutiles, auxquelles on se reproche ensuite de s'être livré, car le résultat ne répond jamais à ce qu'on pourrait attendre des faits en apparence les plus graves; et au milieu de cette universelle indifférence, les passions politiques dont la question d'Espagne avait été l'aliment, à une époque déjà bien éloignée, ont eu le temps de prendre successivement deux ou trois autres devises. Je puis donc vous parler froidement de l'état actuel de l'Espagne, sans courir le risque de ranimer des discussions éteintes sur un terrain abandonné de tous les partis.

L'Espagne a présenté l'année dernière un singulier spectacle. Le pouvoir y est sorti brusquement des mains révolutionnaires et fort peu habiles auxquelles l'avaient fait tomber les évènemens de la Granja, et la représentation nationale, régulièrement organisée sur les bases de la constitution que venait d'élaborer une assemblée aux opinions très ardentes, a soutenu imperturbable-

ment un ministère *modéré*. Ce n'est pas assurément le premier ministère modéré que l'Espagne ait eu depuis le mois d'octobre 1833; mais d'abord c'est celui dont le succès parlementaire a été le plus complet et le moins contesté; et puis, il faut le dire, c'est le seul qui n'ait pas eu à sa tête un homme directement compromis avec les idées libérales, par la proscription et l'exil sous Ferdinand VII. Non que M. d'Ofalia ne soit un homme très honorable, très éclairé, libéral même et sincèrement dévoué à la cause d'Isabelle II. Je l'estime tel, et je crois que tout le monde lui rend cette justice; mais je veux dire qu'en acceptant et soutenant un ministère présidé par M. d'Ofalia, l'Espagne constitutionnelle, ce pays ou plutôt ce parti si exclusif, si intolérant, si fanatique naguère, a dû faire un terrible effort sur elle-même, pour oublier que le nouveau secrétaire-d'état du *despacho* avait toujours servi Ferdinand VII, roi absolu, et qu'il avait mis le berceau de la jeune reine sous la protection du *despotisme illustré*. M. Martinez de la Rosa, M. Isturitz, M. de Toreno, premiers ministres de la constitution de 1837, je ne m'en étonnerais pas; ils ont été proscrits avant 1820 et après 1823, et leur fortune politique a subi toutes les vicissitudes de la cause libérale. Ne croyez pas cependant que le succès de M. d'Ofalia me fasse éprouver d'autre sentiment que celui de la surprise; je suis loin de considérer son ministère comme un malheur pour l'Espagne, et j'ai vu, au contraire, dans son retour au pouvoir, le symptôme d'une fusion désirable entre des passés divers, estimables à divers titres, qui ne peuvent et ne doivent plus avoir que le même avenir. Si cette fusion s'accomplissait autour d'un trône heureusement étranger aux ignominies et aux horreurs du passé, l'Europe civilisée verrait avec effroi don Carlos réduit, dans l'hypothèse d'un triomphe invraisemblable, aux Labrador, aux Calomarde, aux Eguia, aux hommes et aux mœurs politiques qui, pendant la plus grande partie du règne de son frère, ont causé tant de dégoûts et donné tant d'embarras à M. de Metternich et à M. de Nesselrode.

D'ailleurs, à n'examiner que les actes du ministère présidé par M. d'Ofalia, il est incontestable que cette administration a rendu de notables services à l'Espagne. On avait essayé, sans succès, de l'exaltation révolutionnaire, des dons patriotiques, des armées de volontaires nationaux; il n'était résulté de tout cela que beaucoup de bruit, de fumée et de désordre. M. d'Ofalia prit les affaires avec l'intention systématiquement arrêtée de rendre à l'action gouvernementale toute la force que les nouvelles institutions permettraient de lui donner; il se proposa de rétablir l'ordre, troublé de mille manières, et de restaurer le principe d'autorité, méconnu en bien des points sous le régime de *laissez-aller* qui avait précédé. Il voulut désarmer les passions individuelles qui avaient joué un si grand rôle dans les commotions de 1835 et de 1836; il essaya de rassurer les consciences alarmées sur les tendances irréligieuses que le parti carliste reproche à ses adversaires. Ayant remarqué, avec raison, que tous les mouvemens anarchiques avaient, au moins momentanément, favorisé les progrès de la faction carliste et affaibli d'autant la cause de la reine, il appliqua tous ses soins à en prévenir le retour et surveilla les exaltés

avec la dernière rigueur, mais sans sortir de la légalité et toujours soutenu par l'assentiment des deux chambres. Cependant, malgré l'intensité et l'énergie de son action à l'intérieur, il n'a pas encouru le reproche qu'on avait pu faire à des ministères précédens de la même opinion, d'avoir négligé la grande affaire de l'Espagne, la guerre civile; car jamais administration n'a fait plus d'efforts pour l'entretien et l'accroissement des armées, l'approvisionnement des places, et surtout pour se procurer ces ressources pécuniaires qui peut-être donneraient en peu de temps une prépondérance décidée aux armes constitutionnelles, si, par une combinaison quelconque d'emprunt ou de subsides étrangers, un ministère probe et raisonnable voyait enfin le service militaire assuré pendant un an. Que le ministère d'Ofalia n'ait pas bien mérité de l'Espagne sous tous ces rapports, c'est ce que ne saurait nier aucun homme de bonne foi, pour peu qu'il connaisse les faits. Mais, que vous dirai-je? le succès n'a pas été complet, et le ministère d'Ofalia vient de succomber devant Morella, comme aussi peut-être sous un redoublement d'intrigues secrètes qu'il est assez difficile de démêler. En un mot, il n'a pas été heureux, ou ne l'a pas été assez, crime que les ministres expient par leur chute; car on n'ignore pas que le général en chef de l'armée du centre avait réuni, grace aux efforts inouis du ministère, un matériel de siége formidable, que ses troupes étaient parfaitement pourvues, que des approvisionnemens considérables de vivres avaient été amassés et calculés sur la durée probable des opérations. Peu importe; la question n'est pas là pour les masses : il fallait réussir. Au reste, je veux ajouter tout de suite que la défense de Morella par les carlistes a été admirable, et que ce siége a été signalé de part et d'autre par des prodiges de résolution et de valeur. Mais, dans la place, c'était le courage du désespoir; les assiégés étaient résolus à s'ensevelir jusqu'au dernier sous ses ruines et à faire de Morella une seconde Numance; ils l'avaient inscrit sur un grand drapeau rouge où les soldats d'Oraa pouvaient le lire, et j'ai entendu parler d'un fleuve de poix brûlante employé comme moyen de défense, qui m'a rappelé les guerres de l'antiquité et du moyen-âge.

La levée du siége de Morella est donc un grand malheur, et en elle-même, et parce qu'elle a déterminé la retraite d'un ministère honnête, éclairé, qui suffisait à sa mission et qui en comprenait toute l'importance. La retraite de ce ministère est d'autant plus fâcheuse, que, si le hasard ne s'en mêle, si Espartero n'est pas plus heureux que jusqu'à présent dans les provinces du nord, la formation d'un nouveau cabinet ne peut amener de changemens avantageux dans la situation des affaires. Vous savez quels noms on met en avant, et à qui la *Gazette de Madrid* donne la présidence du conseil. Mais, en vérité, il m'est impossible d'y attacher le moindre intérêt. Outre que M. d'Ofalia est certainement un homme politique supérieur à M. le duc de Frias, je me demande si l'ex-ambassadeur de la reine à Paris trouvera l'argent que son prédécesseur n'a pas trouvé, obtiendra les subsides qu'il n'a pu obtenir, créera plus de ressources qu'il n'en a créé. Soyez persuadé que les choses n'en iront ni mieux ni moins bien, et malheureusement il y a quel-

ques chances pour qu'elles aillent plus mal. Ce qu'il faudrait connaître avant tout, c'est l'opinion du général Espartero sur ce changement de ministère, auquel il a poussé un des premiers, venant en aide à des intrigues de palais qui ne paraissent pas y trouver leur compte, au peu que j'en sais. Je ne vous parle pas des autres ministres, entrans ou sortans; il y a peut-être parmi eux tel nom qui ne manque pas de valeur à Madrid, et je me rappelle qu'on disait quelque bien des talens et de l'activité de M. Mon, ex-ministre des finances; mais ils n'ont aucune signification pour nous. Tout ce qu'on en sait le plus souvent, c'est qu'ils sont députés ou sénateurs, et qu'ils ont le courage de se laisser enregistrer pour un jour dans les fastes obscurs de la secrétairerie d'état (1). Quant à M. de Frias, au moins nous le connaissons. Nous l'avons vu promener ici partout sa joviale figure et l'embonpoint de sa personne, en véritable grand d'Espagne. On l'aimait dans la société, où il se montrait beaucoup, et tout le monde lui accorde de l'esprit; mais l'esprit ne suffit pas. M. de Frias manque d'autorité; il n'impose pas, et je ne me fais guère à l'idée d'un premier ministre qui n'ait pas plus grande mine, quoique M. Alcala Galiano soit petit et laid, et que M. Isturitz ne soit ni grand ni beau.

Jusqu'à présent, monsieur, il n'y a pas eu de changement de ministère en Espagne où l'on n'ait accusé, tantôt la France, et tantôt l'Angleterre, d'avoir exercé, par leurs ambassadeurs, une influence décisive. Je ne réponds pas pour sir George Villiers. Tout ce que je sais et puis affirmer, c'est que la France s'est fait un devoir de ne pas intervenir dans ces questions de personnes. Sans doute elle a toujours eu ses prédilections et ses antipathies; mais elle s'est constamment abstenue d'exercer une action que le ministère formé sous ses auspices aurait ensuite interprétée comme un engagement pris de le soutenir par tous les moyens. Cette fois encore, je m'assure qu'elle n'a pas dérogé à ses principes de non-intervention rigoureuse. M. le duc de Fezenzac en est trop pénétré pour avoir compromis son gouvernement par la moindre démarche en faveur de telle combinaison plutôt que de telle autre. Et d'ailleurs, on vivait en fort bonne intelligence avec M. d'Ofalia. Je doute que M. Villiers eût d'aussi douces relations avec un ministère qui comptait M. Mendizabal au nombre de ses ennemis les plus prononcés. Néanmoins l'influence anglaise est probablement étrangère aussi à ces derniers changemens, qui laissent toujours en dehors du pouvoir le parti auquel l'Angleterre s'est malheureusement attachée. De plus, tout cela s'est passéenl'ab-

(1) La plupart des nouveaux ministres nommés jusqu'à présent ne le sont que par *interim*. Celui des finances, M. de Montevirgen, a figuré dans l'opposition que M. Martinez de La Rosa eut à combattre. Quant au ministère de la guerre, qui est le plus important, il serait à désirer que le général Aldama, homme dans la force de l'âge, voulût l'accepter, ce qui est douteux. On pense à le confier au général Tacon, ex-capitaine-général de Cuba, en ce moment à Paris. Tacon a des qualités assez remarquables, et il se distingue par une grande fermeté de caractère. Mais il est un peu usé, et peut-être trop habitué à l'exercice d'une autorité despotique, dont la rigueur ne serait pas aussi convenable à Madrid qu'elle était nécessaire à la Havane.

sence de Sir George, et s'il fallait tirer une conséquence du nom de M. de Frias, je crois qu'il indiquerait plutôt une continuation de l'influence française qu'une réapparition du parti anglais sur la scène politique.

Influence française! parti anglais! que veulent donc dire ces mots appliqués à l'Espagne, et comment s'accordent-ils avec le traité de la quadruple alliance, qui a identifié sur la question espagnole la politique des deux cabinets de Londres et de Paris? Monsieur, ces mots ne signifient rien ou fort peu de chose, et ce peu qu'ils signifient s'accorde avec le traité de la quadruple alliance, qui est moins encore. En effet, que ce fût Martinez de la Rosa ou Mendizabal, Isturitz ou Calatrava, M. Bardaxi ou M. d'Ofalia, la France et l'Angleterre, malgré leur sympathie pour les uns, leur éloignement pour les autres, n'en ont pas fait davantage pour l'Espagne. La France a gardé fidèlement la frontière des Pyrénées, et a facilité quelques petites opérations pour lesquelles on avait besoin de son territoire. L'Angleterre a maintenu le blocus des côtes de Cantabrie; elle a contribué par ses forces navales au salut de Bilbao; elle tient le Passage; elle transporte des troupes de Santander à Saint-Sébastien; et quand les carlistes menacent Valence, elle y envoie un vaisseau de ligne qui met ses artilleurs et ses *marines* à la disposition de la ville. Voilà tout : c'est le traité de la quadruple alliance. Pour les deux gouvernemens, il n'y a pas non plus grand avantage à faire triompher à Madrid ce qu'on appelle leur influence. Celui dont les partisans y occupent le pouvoir n'en est que plus importuné de vaines demandes de subsides, de garantie d'emprunt, de restrictions commerciales, par une administration qui croit devoir s'adresser plus spécialement à lui. Aussi n'est-ce pas en sa qualité d'ami de la France que l'on doit désirer le triomphe du parti modéré; mais uniquement parce qu'il fait mieux que son rival les affaires de l'Espagne, et parce qu'il dirigera mieux que lui l'emploi des moyens *exclusivement nationaux* par lesquels l'Espagne sera sauvée, si elle doit l'être.

Ne prenez cependant pas trop au sérieux l'inquiétude que je vous témoigne sur l'issue définitive de la lutte. L'échec des troupes constitutionnelles devant Morella n'est qu'un succès négatif pour les carlistes, et il y a longtemps qu'ils n'en ont pas eu d'autres. S'ils ne reculent guère, ils n'avancent pas; les difficultés de leur situation sont immenses, et leur détresse pécuniaire encore plus grande que celle du gouvernement de la reine; car les alliés secrets de don Carlos, en Europe, le soutiennent moins que jamais, et l'intervention puissante qui a dernièrement essayé de lui faire obtenir quelques subsides en Allemagne, n'a pas réussi. Tous les cabinets de l'Europe, avec des sympathies différentes dans cette cruelle guerre, semblent donc d'accord pour empêcher l'une ou l'autre des parties belligérantes de recevoir des secours étrangers. Le but a été atteint. Jamais don Carlos n'a moins reçu en armes, en munitions de guerre, en argent, soit des puissances italiennes, soit de la Hollande, soit des légitimistes français, et il ne reste rien ou presque rien des deux légions étrangères qui étaient entrées au service de la reine, avec l'autorisation et sous les auspices des gouvernemens de France et d'Angleterre. La division

portugaise est retournée en Portugal. Les débris de la légion française sont réduits à moins de 200 hommes (je crois que le chiffre exact est de 183, officiers et soldats), sur 5,000 qu'elle a comptés sous les drapeaux, et pas un n'y demeurerait, si le contrat, passé en 1835, avec l'Espagne, était aujourd'hui légalement annulé. La légion anglaise, qui a été beaucoup plus nombreuse, a peut-être laissé à Saint-Sébastien ou à Santander un millier d'hommes, dont l'organisation m'est inconnue et qui pourraient aujourd'hui disparaître jusqu'au dernier, sans que personne les regrettât. Mais, comme tous ceux qui manquent ne sont pas morts dans les hôpitaux de Vittoria ou sur les champs de bataille, comme il y a eu dissolution légale de la première légion Évans, cette coopération indirecte de l'Angleterre est maintenant une source féconde d'embarras et de tracasseries, tant pour le cabinet de Saint-James que pour celui de Madrid. L'Espagne doit encore des sommes considérables aux officiers, soldats, veuves et orphelins de l'ex-légion britannique, qui ont institué à Londres un comité de réclamations chargé de défendre leurs droits. J'ai eu récemment sous les yeux toutes les pièces d'une correspondance officielle à ce sujet entre les présidens du comité, lord Palmerston, M. Villiers et le ministre d'Espagne à Londres, M. d'Aguilar. Les officiers anglais, qui ont signé les mémoires et les lettres dont se compose en partie cette correspondance, sont le brigadier Mac-Dougal, les colonels Wetherall, Jacks, Fortescue, et le lieutenant-colonel d'artillerie Claudius Shaw, qui a publié une histoire de la légion. Le tout est fort instructif. Les signataires des mémoires représentent fort humblement au secrétaire d'état des affaires étrangères que le gouvernement anglais ayant provoqué et encouragé d'une manière non équivoque la formation d'une légion auxiliaire, destinée à servir en Espagne la cause de la reine, ils ont bien mérité de leur patrie en répondant à son appel, et qu'ils ont compté sur sa protection et sa justice, pour recevoir le prix de leurs fatigues et de leur sang. A quoi M. Strangways ou M. Backhouse, sous-secrétaires d'état des affaires étrangères, répondent fort poliment, au nom de lord Palmerston, que leur mémoire a été reçu et immédiatement transmis à l'ambassadeur de sa majesté à Madrid. Puis interviennent des transactions que le défaut d'argent empêche les autorités espagnoles d'exécuter. Nouvelles réclamations des comités; l'Espagne ne nie point la dette, mais elle n'a pas d'argent. Comme alors les officiers insistent sur les souffrances, les privations, la détresse auxquelles leurs régimens ont été condamnés dans les inutiles campagnes de 1835, 1836, et du commencement de 1837! Quel tableau ils tracent de l'imprévoyance des commissariats espagnols, de la mauvaise volonté des autorités locales, de la misère et de la nudité des hôpitaux, de l'effrayante mortalité qui éclaircissait si vite leurs rangs! Ce n'est pas tout; les soldats revenus en Angleterre, valides ou invalides, se trouvent sans ressources; on ne sait qu'en faire, sur quel point les diriger, comment subvenir à leurs premiers besoins. Enfin, après avoir épuisé toute leur éloquence et avoir acquis la conviction absolue que le gouvernement espagnol ne les paierait pas, ils se sont adressés au ministère anglais lui-même, pour qu'il eût

à s'en charger, sauf recours ultérieur de sa part contre le trésor de Madrid, dans le cas d'une négociation d'emprunt ou d'un traité de commerce. Mais lord Palmerston leur a fait déclarer qu'il était impossible d'accéder à leur proposition, et je n'ai pas appris que cette déplorable affaire soit sortie de ces derniers termes. Je vous laisse apprécier la moralité d'une combinaison politique qui, après tant d'autres ignominies, est arrivée à un pareil résultat.

Vous avez sans doute entendu dire, comme moi, que le général Espartero avait suspendu l'attaque d'Estella, par suite de ses dissentimens avec le ministère. Depuis, on n'avait rien négligé pour le satisfaire; on lui avait sacrifié des fonctionnaires éminens, on avait mis à sa disposition de nouvelles ressources, et on croyait avoir conjuré une hostilité redoutable. Avait-on pleinement réussi? J'ai peine à me le persuader. Quoi qu'il en soit, Espartero n'en a pas moins commis la même faute que plusieurs de ses prédécesseurs; il a fait de la politique au lieu de borner son ambition et de mettre toute sa gloire à bien faire la guerre. Il y aurait bien, si l'on voulait, quelque politique à faire au quartier-général de l'armée du nord; mais ce n'est pas de celle qu'on y a faite jusqu'à présent. On a cherché à gouverner de là Madrid et la cour; je crois qu'il vaudrait mieux chercher à agir sur Onate, sur la petite cour et l'état-major de l'armée du prétendant, et principalement sur ceux des chefs carlistes qui ne combattent le gouvernement de la reine que pour maintenir les antiques institutions des provinces basques et de la Navarre. Je crois, en un mot, qu'il serait temps de proposer une transaction basée sur le maintien des *fueros* aux quatre provinces dans le sein desquelles a éclaté la guerre civile, et qui en sont encore le plus ardent foyer. En repoussant *toute autre transaction* avec la révolte, le ministère d'Ofalia semblait admettre la nécessité de celle que j'invoque. Il l'a présentée comme désirable et possible dans la *Gazette de Madrid*, peu de jours avant sa chute. Mais j'ignore s'il la préparait, et je me demande s'il aurait compté pour l'accomplir sur la tentative de Munagorri, dont je n'espère pas grand'chose. Je crains bien que ce ne soit encore une année perdue pour la cause constitutionnelle. Elle ne l'a pas été pour le rétablissement de l'ordre et de quelque régularité dans l'administration; mais pour le crédit, pour les finances, pour la guerre, on n'aura pas fait un seul pas vers le mieux, qui serait encore si loin du bien!

Le discours de lord Strangford sur nos différends avec le Mexique, dont je vous parlais dans ma dernière lettre, a été, pour certains journaux anglais, le signal d'un redoublement d'attaques au sujet du blocus. L'irritation a même gagné ceux qui rendent ordinairement plus de justice à la France et qui ne se sont pas fait un système de l'aigreur et de la méfiance, à propos de ses moindres mouvemens. Le ministère, provoqué par une adresse de l'association commerciale du sud, s'en est ému aussi, pour la forme, j'aime à le croire, et a demandé des explications tout-à-fait inutiles sur l'expédition de l'amiral Baudin. Je ne comprends rien aux déclamations des journaux anglais. La France exerce à l'égard du Mexique un droit absolu, qui n'est soumis au contrôle de personne. Elle n'a pas d'autorisation à demander aux négocians

de Liverpool et de Bristol; elle n'a pas à consulter les convenances de la cité de Londres, et les représentations qu'on pourrait lui adresser au nom du commerce britannique ont un grave inconvénient : c'est d'encourager les Mexicains dans une résistance qui nous imposera sans doute de nouveaux sacrifices, mais dont il faudra bien que la France vienne à bout, puisque son honneur y est décidément engagé. On n'a pas l'air de s'en douter à Londres, quoique ce soit une conséquence toute simple de l'intérêt que l'Angleterre semblerait prendre à la querelle, et de la partialité qu'elle témoignerait en faveur du Mexique. A Londres, on raisonne autrement; on invoque les droits des neutres, qui, dit-on, souffrent davantage d'un blocus que l'ennemi lui-même. Mais, de bonne foi, qui a moins respecté les droits des neutres que l'Angleterre, et qui, au contraire, les a plus constamment défendus que la France? Aujourd'hui, ces *droits* sont-ils lésés par le blocus des ports mexicains? Non, monsieur, il n'y a que des *intérêts* de blessés. Je reconnais que la chose est fâcheuse. Malheureusement, elle est inévitable. Un blocus rigoureux est le seul moyen d'atteindre et de frapper au cœur une puissance éloignée, que les circonstances mettent presque à l'abri d'une guerre d'invasion, et qui tire ses principales ressources du commerce étranger. Il faut bien employer ce moyen-là. Le Mexique a refusé de satisfaire à de justes réclamations, poursuivies pendant longues années par les voies amiables avec une rare patience; il a donné à la France le droit de lui déclarer la guerre. Au lieu d'exercer ce droit, la France déclare ses ports en état de blocus, et maintient le blocus par des forces réelles. La réalité du blocus n'est-elle pas tout ce que les neutres peuvent exiger? n'est-ce pas le blocus fictif, le blocus sur le papier, en vertu d'un simple décret, que réprouvent les principes actuels du droit des gens? Le seul *intérêt* du commerce anglais, lésé par nos mesures de blocus, ne suffit donc pas pour donner force et valeur à ses réclamations; car si l'intérêt suffisait en pareil cas, il aurait aussi le droit de se plaindre le jour où la France déclarerait la guerre au Mexique, puisque l'état de guerre nuirait considérablement à ses opérations : et qui ne voit que cette conséquence absurde condamne toute l'argumentation des publicistes anglais?

Ces messieurs sentent si bien, au reste, le faible de leur position *quant au droit*, qu'ils se jettent très vite à côté de la question dans les conjectures les plus invraisemblables et les récriminations les moins concluantes. Ainsi ils supposent à la France une ambition qu'elle n'a pas, des vues d'agrandissement qui sont démenties par toute la politique d'un gouvernement sage et ami de la paix, des projets d'établissement pour ses princes, qui, s'ils ne se rattachent pas à des idées entièrement chimériques, n'ont cependant jamais eu rien de sérieux. Vous voyez que je veux vous parler du prince de Joinville, dont le départ pour le Mexique, avec l'expédition de l'amiral Baudin, aurait, dit-on, inspiré quelques inquiétudes. Il est vrai, et cela fait grand honneur à la France, que plusieurs des personnages distingués du Mexique ont souvent désiré l'établissement d'une monarchie constitutionnelle dans ce pays, et jeté les yeux sur les enfans du roi, pour une couronne qui aurait pu être si belle.

Qu'il y ait eu quelque chose de plus; que ces vœux soient arrivés jusqu'au gouvernement français; qu'au milieu des guerres anarchiques et cruelles dont le Mexique a été si fréquemment le théâtre depuis son émancipation, le parti français ait tenté d'ouvrir des négociations éventuelles, de former des intelligences à Paris, c'est ce que je croirais volontiers. Mais je sais que jamais on ne s'est laissé éblouir ici par l'attrait d'une couronne au-delà de l'Océan, et que jamais on n'a donné le moindre encouragement aux flatteuses illusions de ceux qui, sans avoir mission de l'offrir, pensaient que ce ne serait pas une conquête difficile pour un prince français. Le prince de Joinville est allé chercher de la gloire et des dangers, sous les formidables remparts de Saint-Jean d'Ulloa, si la résistance obstinée que semble annoncer le discours du président Bustamente au congrès, nous force à faire jouer le canon : voilà tout. C'est un jeune officier de marine et non un prétendant que l'amiral Baudin a sur son escadre. Si l'Angleterre a feint d'en être inquiète, on a dû la rassurer, et je ne doute pas que ses soupçons ne se soient bientôt dissipés.

Les appréhensions qu'on témoigne de l'autre côté du détroit, les mesquines jalousies que l'on essaie de réveiller, les prétendues raisons qu'on allègue contre notre droit, les apologies que l'on présente du gouvernement mexicain, tout dans cette polémique est donc également injuste, maladroit, dénué de sens et de fondement. Mais cela prouve, monsieur, qu'il faut jouer serré avec nos voisins. C'est chez eux cependant que l'on a très bien résumé, dans les quelques lignes suivantes, la situation respective des parties intéressées. « Les Mexicains se sont habitués à croire qu'ils pouvaient impunément opprimer et voler les sujets des plus puissans états, dans la supposition que si l'Angleterre, ou la France, ou l'union de l'Amérique du Nord, finissaient par leur demander compte de leurs méfaits, il y aurait au moins une de ces trois puissances qui interviendrait en leur faveur. Ce calcul sera déjoué, il faut l'espérer; et nous n'irons pas nous brouiller avec la France pour défendre, contre elle, la cause du Mexique, ses extorsions et ses perfidies, comme si nous étions jaloux de lui voir énergiquement venger les droits méconnus de ses enfans, tandis que les nôtres sont négligés par lord Palmerston. »

Un dernier mot là-dessus. Je n'adopte pas l'accusation portée ici contre lord Palmerston, et la tiens pour fausse de tous points. Mais, je le répète cette fois encore, l'Europe entière est intéressée à ce que la France obtienne enfin justice du Mexique, et le commerce anglais, auquel le nôtre ne dispute point la prééminence en Amérique, y gagnera une sécurité, une liberté de développement dont nous ne lui envierons pas le bienfait. ***

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.